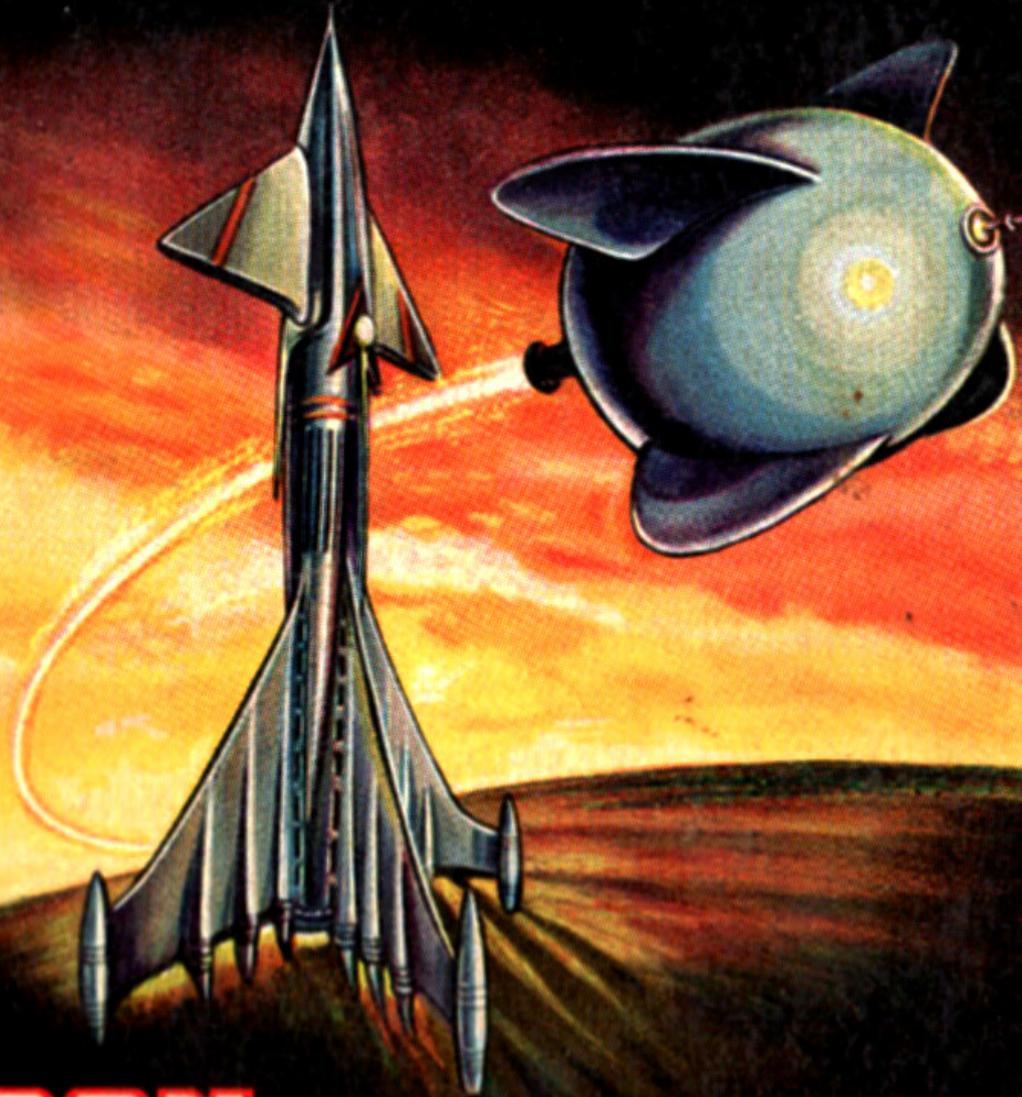


L. RON
HUBBARD

★
Retour à Demain
★

Retour à Demain



**L. RON
HUBBARD**



98

★ ★ **ANTICIPATION** ★ ★

Edition
"Fleuve Noir"

Editions
"Fleuve Noir"

RETOUR À DEMAIN



L. RON HUBBARD

RETOUR A DEMAIN

(RETURN TO TO-MORROW)

ADAPTÉ DE L'ANGLAIS PAR A. AUDIBERTI



COLLECTION
« ANTICIPATION »



52, Rue Vercingétorix, Paris-xiv^e
EDITIONS « FLEUVE NOIR »

© 1957 by Editions Fleuve Noir « Paris »

Reproduction et traduction, mêmes partielles, interdites. Tous droits réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S. et les pays scandinaves.

Ceux qui trouvent sans chercher, sont ceux qui ont longtemps cherché sans trouver.

Un serviteur inutile, parmi les autres.

Premier novembre 2012

Scan, ORC, relecture

Lt. Kijé (*merci*)

Mise en page

LENCULUS



pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels

L'espace est profond, l'homme faible, et le Temps est un impitoyable ennemi.

En des temps anciens et oubliés, l'homme, tout d'abord, découvrit la barrière. Il savait, avant d'avoir entrepris les voyages sidéraux, que la barrière était là. C'était une équation, formule fondamentale de la masse et du Temps, sans laquelle l'Homme n'aurait pu progresser au-delà du feu des premiers âges. Mais il put s'élever et utiliser la fission. Ses ingénieurs devinrent puissants et ses espoirs immenses. Cependant, les termes de sa libération furent aussi les termes de sa prison.

Lorsque la masse tend vers l'infini, le temps se rapproche de zéro.

Les premiers qui formulèrent les équations furent Lorentz et Fitzgerald. Puis, un philosophe théoricien, Albert Einstein, en montra l'application. Lorentz, Fitzgerald et Einstein donnèrent à l'Homme le Système Solaire, mais ils lui refusèrent en quelque sorte les étoiles.

En dépit de la difficulté soulignée par ces génies et que confirmèrent, d'abord les physiciens nucléaires, puis la véritable application, il y eut des hommes qui, bien qu'acceptant la loi, lui jetèrent un défi, et cette petite cohorte de vaisseaux et d'êtres, à travers les siècles, maintenaient la vie sur les routes du ciel. Les hors-caste et parias du voyage extra-atmosphérique, que l'Homme fuyait et maudissait, suivaient leurs voies solitaires vers d'infinis lointains, prisonniers quand même, solidement enchaînés par le Temps.

Qui, sachant le sort qui les attend, chercherait à faire volontairement partie de leur groupe ?

Mais, dans les sociétés humaines, il y a toujours des gens qui, par tempérament ou poussés par la force des circonstances, deviennent des hors-la-loi. Il y a aussi des aventuriers que n'arrêtent pas les équations. Aussi l'Homme arriva-t-il jusqu'aux étoiles qu'il explora en partie, malgré le destin de ceux qui entreprenaient le voyage.

Ils partaient, disait-on, pour le « long passage », bien que la course ne fût pas longue, du moins pour le vaisseau et l'équipage. Elle n'était longue que pour la Terre, car ceux qui approchaient de la vitesse de la lumière avançaient aussi vers le zéro du Temps. La différence de temps qui résultait des grandes vitesses bouleversait les vies humaines. Ceux qui partaient en effet pour un passage de quelques semaines quittaient la Terre et le Système Solaire où pendant ces quelques semaines s'écoulaient des années.

Le bénéfice réalisé en un long passage était minime. Une croisière de six semaines vers Alpha du Centaure – qui avait peu à donner, à la différence des étoiles plus lointaines – ramenait l'équipage vers une Terre vieillie de plusieurs années. Le commerce sidéral n'était pas une entreprise financière. L'équipage seul en bénéficiait.

Les vaisseaux du Système Solaire pouvaient atteindre la vitesse que nécessitait le long passage. Parfois, quand des autorités portuaires attendaient avec un mandat d'arrêt, il arrivait qu'un vaisseau de ligne se détachât de la force de gravitation du Soleil et qu'il allât se perdre dans les étoiles. Ou bien, un criminel volait un navire avec l'espoir de gagner des années. Mais le résultat était le même.

Celui qui s'en va pour un siècle ne peut guère revenir. Son bagage de connaissances est trop léger. Ses concitoyens sont morts. Il n'a pas de place et ne peut s'adapter. Et ce qui, pour un équipage, a peut-être commencé comme une aventure sans lendemain, se termine invariablement de la même façon : un autre long passage au cours duquel il reste jeune tandis qu'en arrière les siècles s'accumulent. Les voyages sidéraux ne pouvaient trouver de fraternité qu'à l'intérieur du vaisseau.

Leur seul espoir était qu'un jour quelqu'un découvrit une autre équation, une solution à la barrière que dresse le Temps en se rapprochant de zéro lorsque la masse avoisine la vitesse de la lumière.

Les hors-caste du long passage, ceux qui sont encore vivants, n'ont jamais cessé d'espérer.

CHAPITRE PREMIER

Alan Corday s'arrêta, aveuglé un instant par l'éclair que traçait un vaisseau de ligne à destination de Mars en se détachant de la Terre. Un moment, les légers nuages squelettiques avaient lancé un éclair rouge dans le noir du ciel. La rampe que l'on avait utilisée vibrait maintenant en se refroidissant. Il déplaisait à Corday d'être aveuglé à cet endroit, même pour une minute. Il essuya sur sa blouse sa main fatiguée et s'assura soigneusement que ses papiers et son portefeuille se trouvaient encore à leur place.

Au nord, brillait New-Chicago, vaste cité bourdonnante. La civilisation y avait poussé comme un champignon dans la boue. Les colonnes étaient élégantes. Aux fontaines des jardins somptueux se jouaient des teintes diverses. Les lumières des cafés offraient aux riches leur scintillement. Mais par-dessous tout ce luxe, on percevait la plainte des mendiants, note aiguë qui se perdait, mais comportait suffisamment de fermeté pour provoquer quelque jour la ruine des hautes tours.

Pour un ingénieur-inspecteur de dixième classe, New-Chicago était une tombe où il pouvait enterrer toutes ses années d'école et de travaux pratiques pour gagner tout juste sa pitance et quitter éventuellement cette vie aussi pauvre qu'il y était entré. On répondait poliment à l'ingénieur de dixième classe dont on reconnaissait l'instruction et l'éducation, mais les gens restaient distants. Ils se rendaient compte qu'un homme en quête de travail était certainement pauvre.

Corday avait vaguement entendu dire que le nouveau chef de Mars embauchait des ouvriers pour les travaux publics et il était certain qu'un ingénieur de la dixième serait une rareté dans ce monde en formation. Mais il fallait de l'argent pour aller en Mars, à moins qu'on pût travailler pour payer son passage ; or, Alan Corday avait des raisons pour garder le peu qu'il possédait.

Sa fiancée, avait dit le père de celle-ci, pourrait l'épouser dans cinq ans, à condition qu'Alan eût assez d'argent pour ouvrir des bureaux personnels. Chica avait pleuré un peu et il avait fait de son mieux pour la remonter.

« On dit qu'il y a du travail sur Mars et que le nouveau chef a la main large. Ne vous désolez pas, ce ne sera pas très long. Deux ans sont vite passés. Ne pleurez pas, chérie, je vous en prie. »

Il avait insisté :

— Deux ans, et je serai de retour, je le jure. Vous ai-je jamais manqué de parole ? Là, ça va mieux. Nous y arriverons.

Et il lui avait fait une description mirifique de la maison qu'ils auraient à son retour. Il lui avait affirmé que l'affaire qu'il allait acquérir serait très prospère. Finalement, quand il l'avait quittée, elle était réconfortée. Mais il n'était pas tellement sûr de lui.

Mars, au mieux, était un endroit peu recommandable, même si la paie était élevée. Et son départ était maintenant encore plus incertain. Il s'était présenté ce soir-là dans quatre vaisseaux et aucun n'avait voulu le prendre à bord sans argent.

— Vous êtes un drôle de type, avait dit le dernier capitaine. Un gros bonnet peut-il avoir besoin d'un passage gratuit ? Je pensais que vous autres ingénieurs vous rouliez sur l'or !

A quoi bon raconter à cet homme sardonique la faillite de son père ? Un ingénieur de dixième classe pouvait se trouver sur le pavé sans perdre cependant son standing, pourvu qu'il ne demandât point la charité.

— Vendez une paire de poneys de polo et prenez une cabine, lui avait dit le vieux loup des airs. Où irions-nous si les dixièmes classes se mettaient à récurer les ponts ? L'aventure n'est pas toujours semblable à tout ce qu'on en raconte, fiston. Vous venez chercher de la distraction ? Rentrez donc chez vous et prenez un livre !

Alan Corday sentait l'épaisseur des ombres maintenant que la lumière qu'avait laissée la fusée s'était éteinte. Les plateformes de lancement où il se trouvait étaient malsaines. Il se frotta nerveusement les articulations des doigts. Il n'aurait pas craint de se battre, s'il n'avait eu un but précis.

Après toutes les rebuffades qu'il avait subies, il avait l'impression d'être un sot. Un dixième classe qui ne dispose pas de deux mille francs pour son passage est suspect. Il regrettait de n'avoir pas revêtu une combinaison de mécanicien et de n'avoir pas appris à mentir. Mais un gentleman ne ment pas et, ruiné ou pas, il était toujours un gentleman.

Il suivait une allée jonchée de déchets dans laquelle filtrait une lumière vacillante. Il arrivait maintenant du côté des tavernes que ne fréquentaient pas les officiers. Il n'avait pas d'arme et la veste de soie blanche dont il était revêtu le désignait aux voleurs de grand chemin. Mais il se dirigea vers les lumières.

Un chat noir bondit devant lui avec un miaulement de surprise, traversa l'allée et disparut. Alan éclata d'un rire nerveux quand, à ce bruit soudain, il vit trembler sa main. Sursauter pour un chat !

Puis il entendit les premières notes d'une mélodie. Des notes étranges, chargées de mystère, terribles et obsédantes, frappées sur un piano ancien ; musique lente, simple et cependant complexe. La rubrique tragique des faits divers avait amené Corday à penser qu'on pouvait s'attendre à pas mal de choses sur les plateformes. Mais une pareille mélodie, c'était absolument inattendu. Alan avait quelques connaissances musicales. Pourtant, jamais il n'avait entendu de chant analogue. Les notes suspendues dans l'air agissaient comme des aimants. Sans se rendre compte qu'il s'était approché, Alan se trouva devant un immeuble vitré, bon marché, dont il regardait fixement la porte.

C'était l'habituelle taverne. Un ivrogne était vautré dans l'allée, un côté de sa tête

couvert de sang, et des ronflements lui sortaient de la bouche en sifflant entre ses dents. Au-dessus de lui flottait l'étrange chant.

Alan s'avança dans la lumière jaune et poussa la porte. L'endroit était si calme qu'il s'attendait à n'y trouver que le musicien. Mais, sous un brouillard bleuâtre suspendu entre le plafond et le sol, une masse d'hommes étaient entassés, silencieux, le verre à la main.

C'étaient, se dit Alan, des gens plongés dans l'admiration. Certes, la qualité de la musique était de nature à provoquer cet effet, même sur un équipage comme celui qui se trouvait là. Alan s'aperçut cependant que les gens n'écoutaient pas. Ils attendaient et ils avaient peur.

Le musicien était assis bien à l'écart, de l'autre côté de l'endroit empesté, tout entier dans le jeu de ses mains, oublieux de son auditoire. Des rafales martelaient et secouaient le piano. Trois membres d'un orchestre à corde se tenaient courbés comme les autres auditeurs et attendaient, effrayés. Et le jeune homme jouait.

C'était un étrange jeune homme. Dans cette lumière bleuâtre, son visage paraissait trop nettement découpé, trop blanc, trop beau. De bizarres qualités s'amalgamaient sur cette face où dominait maintenant le ravissement. Un casque et des gants d'aviateur étaient posés sur le piano. La chemise et le pantalon de l'homme, d'une blancheur surprenante, ne donnaient aucune indication qui permit d'en déterminer l'époque, mais ils n'appartenaient certainement pas au siècle actuel. Le jeune homme portait un large ceinturon d'or auquel était suspendue une arme qu'Alan ne connaissait pas. Et toute la salle attendait, silencieuse.

Les mains frappèrent les notes finales et restèrent suspendues, comme possédées encore par la mélodie qui s'éteignait maintenant. Puis le jeune homme se leva et Alan vit qu'il n'était pas jeune. Peu à peu, le rêve s'effaça de son visage ; graduellement, d'autres expressions commencèrent à s'y inscrire. L'homme avait près de cinquante ans et son regard était dur. La bouche était cynique et tout le visage mince paraissait cruel. Mais il était superbe jusqu'à donner une impression de beauté, superbe et dur comme un diamant. Le propriétaire de l'établissement rampa jusqu'à lui.

— Excellence... pouvons-nous servir encore... les clients... ?

L'homme laissa tomber un regard ironique, nonchalant, et descendit de l'estrade des musiciens. Il savait ce qu'il avait fait à l'auditoire. Et il savait qu'il l'avait fait avec de la musique. Son sourire, si l'on pouvait parler de sourire, le disait.

— Bucko ! appela-t-il. Un homme aux cheveux gris, corpulent, bondit avec empressement jusqu'à lui. Faites remplir les verres. Oui, et qu'ils boivent au « *Chien du Ciel* » !

L'homme aux cheveux gris obéit et sa voix fit trembler la maison. Cependant, il était visible qu'il croyait parler doucement.

— Servez ! Servez et buvez au capitaine Jocelyn ! Au capitaine et au « *Chien du Ciel* » ! Ah ! non ! Vous ne partirez pas ! ajouta-t-il précipitamment en saisissant un pilote qui essayait de sauter jusqu'à la porte.

Le pilote se retourna, reçut un coup sur la bouche et s'effondra dans un fauteuil. L'homme corpulent lui adressa un large sourire.

— Servez et buvez, cria une fille échevelée.

— Qui est celui-ci ? demanda l'homme qui avait joué en regardant Alan avec une

expression qui pouvait passer pour de l'intérêt.

— Encore deux tournées ! dit l'homme corpulent avec un rugissement aimable. Ensuite, nous ouvrirons les registres pour y inscrire vos noms. Vrais ou faux, peu importe, mais vous feriez mieux de signer.

Un autre aviateur essaya de s'enfuir, mais une mince fille, vêtue comme une reine, le fit trébucher avant la porte.

— Asseyez-vous ! dit l'homme qui avait joué, en se laissant tomber lui-même avec nonchalance sur un siège près de l'entrée. Je suis Jocelyn.

— Alan Corday, fit Alan qui tendit la main avec circonspection. Mais Jocelyn, s'il perçut le geste, parut l'ignorer.

— Un dixième classe, si j'en juge par votre veste, dit Jocelyn. Un verre ?

— Non, merci... Je...

Alan se redressa, plein d'une rage intérieure. Un capitaine de l'espace refusait la main d'un dixième classe. Par-dessus le marché, il suscitait chez le dixième classe un sentiment de confusion et de culpabilité.

— Allez-vous en Mars ? dit Alan.

Jocelyn remplit une lourde chopine et la poussa à travers la table.

— Buvez !

Alan était sur le point de refuser. Mais sa volonté était emprisonnée par quelque chose qui émanait de la personne de Jocelyn. Confus, il but.

— Quel diplôme possédez-vous ? demanda Jocelyn.

— Ingénieur-inspecteur, répondit Alan qui chercha ses papiers.

Jocelyn, d'un geste de la main, écarta le parchemin qui lui était tendu.

— Vous avez déjà voyagé dans l'espace ?

— Non, mais je crois que je pourrais.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-six ans.

— Vous êtes un enfant, dit Jocelyn. Et vous êtes fou ! Qu'est-ce que vous faites sur le terrain à cette heure ? Vous avez tué quelqu'un ?

— Monsieur, je...

— Asseyez-vous ! dit Jocelyn. Répondez !

— C'est une affaire personnelle.

— Ah ! une fille ! Vous êtes allé trop loin !

— Au diable votre langue ! dit Alan furieux. Mon père a fait faillite et je vais servir sur Mars si je peux. C'est honorable, n'est-ce pas ?

— Et quand vous aurez servi deux ans ? demanda Jocelyn.

— Je reviendrai renflouer ma firme et me marier...

Il s'interrompt. Il n'avait pas eu l'intention de mêler Chica à cette histoire. Mais, malgré son embarras, il perçut dans les yeux de Jocelyn un éclat meurtrier.

Frappé sans avertissement, il tomba dans la sciure. Il se dégagea de sa chaise renversée, les mains tendues vers la gorge de Jocelyn. Deux hommes le saisirent par derrière et un couteau s'appuya sur ses côtes.

— Lâchez-le, dit Jocelyn. Vous êtes un jeune fou. Buvez cela et rentrez chez vous.

La main de Jocelyn tremblait en versant le liquide qui déborda et forma un lac noir sur la table entourée d'un cercle. Mais il n'était pas si facile de lâcher Alan, et les hommes éprouvaient quelque difficulté à le maintenir solidement. Le jeune homme sentit que cette lutte était indigne de lui et il cessa de se débattre. L'homme corpulent se trouvait maintenant à côté de Jocelyn.

— Bravo ! hurla-t-il. Un dixième classe ! C'est du moins ce que signifient, m'a-t-on dit, les insignes portés sur votre col. Vous serez une bonne recrue ! Superbe ! Et instruit, hein ? Quelle est sa spécialité, patron ?

— Ingénieur-expert, répondit froidement Jocelyn. Mais il ne part pas.

— Eh bien, le diable m'emporte si je comprends de quoi il s'agit ! dit l'homme corpulent. J'ai l'impression qu'on pourrait lui enseigner un bout de navigation céleste. Bien bâti, en sus. Le « Cirque à Puces » vous plaira, mon garçon !

— J'ai dit qu'il ne partait pas ! cria Jocelyn.

— Du calme, patron. Vous et moi, on se tape quarts sur quarts pendant que ces têtes de bois voyagent dans le confort et la sécurité. Voilà un bon second !

— Je signerai si vous allez en Mars, dit Alan.

Jocelyn le regarda avec un profond mépris.

— Mars ! Mais bien sûr. Signez pour Mars ! Mangeur d'opium, ôtez de ce jeune homme vos pattes gluantes et allez chercher les registres.

Jocelyn se leva, prit le verre plein qu'il vida. Il tendit la main en arrière comme s'il avait pu voir derrière lui et saisit la fille qui, un instant auparavant, avait fait trébucher l'homme de l'espace. Volontairement, il oubliait Alan. Mais la fille regardait celui-ci avec des yeux rêveurs et voilés.

— Inscrivez-en quinze, dit Jocelyn, Et emparez-vous du reste. Nous décollons à minuit. Compris ?

— Vous jouez votre vie, dit l'homme corpulent.

Jocelyn poussa la femme au dehors et appela une fille sur le trottoir. Alan l'entendit demander où l'on pouvait trouver des vêtements.

Baissant les yeux, Alan vit son nom sur les registres du « *Chien du Ciel* », à destination d'Alpha du Centaure, de Bételgeuse et autres ports d'attache.

Il devint pâle et fit un brusque mouvement en arrière. Mais le mangeur d'opium et son ami ne l'avaient pas lâché.

— Allons, allons, fit l'homme corpulent. Vous arriverez un jour sur Mars.

— Vous n'avez pas le droit de me garder ! cria Corday. Vous ne pouvez pas faire cela ! Vous êtes du « long passage » !

— Je m'appelle Bucko Hale, fiston, dit l'homme corpulent avec un sourire. Vous ne seriez pas ici si vous ne vous trouviez dans une situation désespérée. Pourquoi, dans ce cas, vous attrister d'être du long passage ? Qui sait ? Nous serons peut-être de retour dans dix ou quinze ans ? Je veux dire suivant le temps terrestre. Vous ne serez pas beaucoup plus vieux ! Allons ! du calme !

— Laissez-moi partir ! hurlait Alan qu'un demi-pouce de poignard clouait déjà au mur. Je... Lâchez-moi !

Il était pris maintenant d'une véritable frénésie, malgré le poignard. Il connaissait les Equations sur la Relativité, qu'avaient formulées Lorentz et Einstein. Il savait ce

qui se passait quand un vaisseau atteignait les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la vitesse de la lumière. Et sa fiancée...

Bucko Hale, d'une détente du bras, cogna. Il le frappa d'un coup expert et précis et le mangeur d'opium lui attacha les bras au corps avec un ceinturon.

— Inutile d'attirer l'attention d'une patrouille, dit Bucko. Et maintenant, debout, vous autres. Signez et nous allons nous amuser. Du vin, des femmes, des millions, mes garçons ! Plus un agréable et long regard sur l'histoire...

CHAPITRE II

Corday savait beaucoup de choses, mais il se trouvait dans un état proche de la folie et les choses qu'il savait s'entremêlaient avec celles dont il avait peur pour former dans son esprit un maelstrom de cauchemar bouillonnant. Solidement attaché à une dure couchette d'acier, il ne pouvait voir que des ombres et les mailles sombres des ressorts au-dessus de sa tête qui se brouillaient pour dessiner des symboles et des images tournoyantes.

Le pages du textes d'Einstein voletaient dans son cerveau et les symboles de l'œuvre du grand savant dansaient devant ses yeux. Il voyait maintenant dans sa réalité diabolique ce qu'il avait, auparavant, considéré comme un phénomène curieux et plutôt intéressant. Main froide et indifférente de la science ! Avec quelle facilité elle savait écrire :

« Lorsque la vitesse de la masse approche cent quatre-vingt-six mille milles à la seconde, le Temps se rapproche de zéro. Quand la masse atteint cent quatre-vingt-six mille milles par seconde, elle approche l'infini. »

Il y avait des années et des années qu'on avait découvert cette barrière du long passage et elle était restée debout. Alan la voyait maintenant avec une précision de cauchemar. **« Le Temps approche de zéro, le Temps approche de zéro, le Temps approche de zéro... »**

Pour atteindre Alpha du Centaure à une vitesse de cent quatre-vingt mille milles par seconde, il fallait trois semaines. **« Lorsque la masse approche de l'infini, le Temps approche de zéro pour cette masse. »** Pour cette masse !

Mais à des vitesses limitées, le Temps est une constante. A des vitesses limitées ! C'est-à-dire pour la Terre. C'est-à-dire pour Chicago. Et aussi pour la femme qui aurait pu devenir sa femme !

Les pages voletaient dans son cerveau, les chiffres s'embrouillaient devant ses yeux. Devant ce cauchemar il reculait, comme l'aurait fait n'importe quel homme, même endurci et insensible. Il était sur le **long passage** avec les hors-caste et les parias de

l'espace, et d'après la torture physique qu'il subissait, il comprenait que déjà le vaisseau s'était arraché des enveloppes terrestres et qu'il filait sur une voie spéciale et terrible.

CORDAY savait peu de choses des gens du long passage, en dehors, parfois, d'un entrefilet dans un journal, d'une exposition dans un musée, d'une nouvelle babiole offerte par un magasin. Mais il se croyait suffisamment habile pour se débrouiller parmi eux. Il n'en doutait pas. Pas encore. Il pensait à une jeune fille et à la promesse qu'il lui avait faite, et son cœur se tordait de souffrance.

Elle attendrait. Il savait qu'elle attendrait, car il y avait longtemps qu'il l'aimait et, depuis leur enfance, il avait été son guide...

Quelque chose lui pinça le bras et il regarda, surpris, auprès de lui, un visage rouge auréolé de gris.

— Hé ! Réveillé ? Allons, allons, du calme, mon jeune ami. On m'a dit que vous seriez second et que je devais m'occuper de vous. Ainsi, reprenez votre équilibre pendant que le vaisseau file et passe au large des astéroïdes, voulez-vous ?

— Allez au diable ! répondit Alan, la langue pâteuse.

— Nous nous rencontrerons, je crois, lui et moi, mais nous ne sommes pressés ni l'un ni l'autre. Le Temps zéro lui envoie suffisamment de recrues !

Ravi par sa plaisanterie, l'homme éclata de rire et répéta : « Le diable fait son plein avec le Temps zéro ». Ces mots le réjouirent visiblement. Puis, solennel, il scruta de près son interlocuteur.

— Je suis le docteur Strange, dit-il. Vous n'étiez pas morphinomane ou autre chose de ce genre, quand vous vous êtes enfui ?

— Je ne me suis pas enfui ! Je suis ici contre ma volonté !

— Je ne voudrais pas vous tuer. Le composé Theta Sept n'agit pas sur l'opium. Il le combat. Tue le malade. Je voulais être sûr. Mais vous serez second lorsque vous serez rétabli. Mauvais cas. Difficile d'en venir à bout !

Le vaisseau, complètement silencieux, ne laissait percevoir qu'une légère vibration. Les pas de Jocelyn résonnèrent nettement. Il ne s'occupa point d'Alan. Son regard était dirigé vers les couchettes qui se trouvaient de l'autre côté de la pièce. Alan se rendait compte maintenant qu'il était dans une infirmerie et qu'il ne s'y trouvait pas seul. Quinze corps étaient sanglés dans les rangées. Jocelyn contempla les couchettes et il eut un léger reniflement de mépris.

— Plutôt minables ! Mais j'ai besoin d'un téléphoniste pour le second. Mettez-en un sur pied. Vite !

L'expression de Strange s'était rapidement modifiée. Il était anxieux.

— Oui, oui, patron.

Il prit une aiguille dans une trousse que lui tendait un enfant. Alan voyait celui-ci pour la première fois. Cet assistant au visage grave n'avait pas plus de huit ans. Il avait les cheveux tondus, une bande propre lui recouvrait la bouche et sa veste de médecin, qui avait été taillée pour un homme, lui arrivait aux pieds.

Le médecin fit une piqûre à un aviateur qui se trouvait dans une couchette en face d'Alan, et l'homme commença à s'agiter. Strange dit, sur un ton d'excuse :

— Je ne puis garantir qu'il soit en bonne santé, capitaine. J'ai essayé de les remonter, mais quelques-uns sont durs. Résistants. Ce jeune homme, ajouta-t-il en désignant

Alan, ne répond pas du tout à mes efforts. Il délire tout simplement.

Jocelyn fixa sur le docteur un regard froid et son beau visage devint un peu plus pâle.

— Vous étiez donc ivre, hier !

— Moi ? Voyons, patron...

— Vous étiez ivre, dit Jocelyn qui parlait avec plus de calme à mesure que montait sa colère. Je vous ai dit de lui laisser l'esprit en repos. Peu m'importe ce qui arrive à ce troupeau. Mais vous avez là un cerveau. Laissez-le tranquille ! Vous êtes fou, si vous cherchez à vous en mêler avec vos maudites méthodes d'hypnotisme... Il s'efforça de reprendre son calme. « Laissez son esprit en repos, docteur. Malgré vos connaissances psychiatriques, vous en avez beaucoup à apprendre sur les hommes ».

Strange commença des excuses hâtives, mais Jocelyn lui coupa la parole.

— Détachez celui-là, dit-il en désignant l'aviateur réveillé.

Le docteur se mit à défaire rapidement les boucles des courroies et Alan, comme un animal pris au piège, parcourut l'infirmerie du regard, en quête d'un moyen de s'échapper. Il y avait une porte à chaque extrémité de la pièce et une autre sur le côté. Mais celle-ci portait l'inscription : porte de secours, et ses poignées, des roues massives, indiquaient clairement qu'on ne devait pas les manier à la légère. Alan se demanda si cette porte faisait partie du système de contrôle en cas d'avarie, qui existait sans doute sur les vaisseaux du genre de celui-ci. Il pensa qu'elle conduisait peut-être au compartiment des barques de secours et, dans ce cas... L'espoir montait en lui.

L'homme de l'espace regardait aussi autour de lui. C'était un jeune homme blond dont le front était barré d'une cicatrice de brûlure par rayon, et que distinguait aussi la pâleur spéciale à ceux qui voyageaient dans l'espace. Il y avait cinq ans qu'il faisait la ligne de Vénus, dangereuse, mais confortable, dix mille milles à l'heure et une semaine au port à chaque bout du parcours. C'était assez différent du long passage. Le désespoir terrible qui commençait à lui durcir le visage montrait qu'il le savait fort bien.

Mais il était rusé. Il se laissa mettre d'abord debout puis se courba comme pour essayer ses membres demeurés longtemps immobiles. Il se releva ensuite avec une puissante détente des deux bras, frappant Jocelyn à la poitrine d'un revers de main lourd et écrasant et rejetant le docteur de côté comme un sac. Un accès de folie, provoqué moitié par les drogues, moitié par la terreur, faisait flamboyer son visage. Jocelyn titubait encore qu'il avait déjà bondi jusqu'à la porte de secours. Derrière, il y avait peut-être une barque de sauvetage. Au-delà, c'était peut-être la liberté !

Ses grandes mains s'abattirent avec violence sur les poignées qu'elles tournèrent pour les ouvrir. Une, deux, trois. Il avait saisi la quatrième et dernière poignée lorsque le coup sec d'un revolver résonna dans l'infirmerie.

Alan écarquilla les yeux. L'homme resta immobile une seconde, puis ses mains lâchèrent la dernière roue. Il recula en titubant, entraîné par l'accélération du vaisseau, agrippa une épontille puis, avec un doux regard d'excuse, s'effondra sur le sol, mort.

Jocelyn se releva du parquet sale. Le coup qu'il avait reçu lui rendait le souffle court et l'air ionisé, décoloré autour de l'arme sortie de sa gaine, semblait palpiter, à croire que le capitaine exhalait de la fumée.

Jocelyn alla refermer les verrous de la porte. L'air suintait hors du compartiment, sucé par l'espace extérieur vorace. Il revint et remit son arme dans sa gaine.

— Mettez-m'en un autre debout, docteur, dit-il.

Nerveux et semblable à un gnome, le docteur Strange se pencha au bord des couchettes, tantôt ici, tantôt là, l'aiguille prête. Sa voix fluette trouait le silence et l'enfant se tenait près de lui, grave, dans la veste qui le recouvrait du menton jusqu'au sol.

C'était un processus qui était, comme allait le découvrir Alan, habituel et nécessaire sur le long passage. Psychothérapie. Thérapeutique brutale. Rien de délicat. S'il faut enlever à un homme la moitié de sa raison pour qu'il soit utile sur un navire, on doit le faire. Supprimer ses souvenirs, lui voler sa personnalité, étouffer sa rébellion. On ne pouvait perdre beaucoup de temps. Les drogues étaient bon marché et les hommes d'équipage chers. La thérapeutique rapide la plus effective était la narcohypnose. Un vaisseau du long passage était toujours à court de bras et un homme dont on faisait un idiot valait mieux, s'il pouvait tenir la barre, qu'une personnalité intacte qui portait la révolte dans son cœur.

En dépit des injonctions du capitaine au docteur, Alan trouva par deux fois le visage rouge de celui-ci près de son oreille, en se réveillant de l'assoupissement dans lequel le plongeaient les somnifères. Alan put, une fois, dégager son bras en le tordant habilement. Il saisit Strange à la gorge et l'aurait tué si l'aiguille de l'homme n'avait été à moitié remplie et toute proche.

— Je n'ai pas de mauvais sentiments, lui dit plus tard le docteur qui venait de voir un autre patient. Vous n'avez rien à craindre de moi. Ma curiosité, ajouta-t-il en riant, est excitée par votre présence et votre âge. J'aimerais savoir ce que peut être un dixième classe. J'ai pensé que vous aviez peut-être en réserve dans le crâne une ou deux conférences sur la psychiatrie moderne. Je me suis enivré et je n'ai pas pu, cette fois, acheter de livres. Je suis rarement ivre, mais il arrive parfois, quand on revient et que l'on voit les choses différentes, que l'on ait envie de boire.

L'expression de son visage avait changé et ses yeux s'étaient détournés. Mais ce ne fut que pour un court instant. Il se remit à piaffer et à rire.

— Ils sont plus intelligents, maintenant. Mais on pouvait le prévoir. Le cerveau se développe à mesure que l'on fait de nouvelles découvertes. Vous êtes donc en sécurité. Quand j'étais un jeune garçon, on venait d'inventer la technique Weaver à échappement cellulaire. Je... Qu'y a-t-il ?

Alan le regardait avec désespoir.

— Quel âge avez-vous ?

— Entre cinquante et soixante ans. Années **Cirque de Pucés**. C'est le nom du vaisseau en argot. Nous l'appelons Cirque de Pucés. Nous...

— Quelle est la date de votre naissance ? demanda Corday.

— Je crois que vous feriez mieux de dormir maintenant, répondit le docteur en négligeant carrément la question. Dans un jour ou deux le patron aura besoin...

— La technique d'échappement Weaver est vieille de plus de trois mille ans ! s'écria le jeune homme. Quel âge avez-vous ? Pas en années-vaisseau ! En années terrestres ! Quel âge avez-vous ?

Le docteur se courba. Mais il se reprit vite.

— Vous n'avez rien à craindre pour votre intelligence. Vous avez beaucoup étudié et tout ce que je désirais, c'étaient les connaissances que vous pouviez posséder. Je

suis un type très fouineur. Mais vous ne voulez pas parler et je comprends maintenant pourquoi. Vous êtes donc en sécurité... avec ou sans la protection de Jocelyn. Il faudra que je le lui dise. Il est évident que les dixièmes classes sont imperméabilisés à leur naissance. Il n'y a pas de champ sensible en deçà de la résistance que l'on vous a conférée. Vous n'absorbez pas les suggestions hypnotiques et vous ne répondez pas. Je vais en avertir Jocelyn qui en sera surpris. C'est très, très intéressant. Je me demande à quoi vous étiez destiné pour qu'on ait pris tant de peine pour votre éducation. Un dixième classe...

— Ecoutez, interrompit Alan. En dehors des conférences élémentaires que j'ai entendues au cours de ma vie sociale, jamais je n'ai fait d'études dans la branche qui vous intéresse. Je ne sais rien, sauf que tous les enfants nobles sont imperméabilisés. Je suis ingénieur de profession. Construire un pont et briser un esprit sont deux choses tout à fait différentes. Laissez-moi tranquille.

Sur quoi il se tourna vers le mur rayé de marques.

Cap au large, sur le long passage. Cap en direction de l'extérieur, sur les étoiles. Alan ne connaissait pas la vitesse de ce vaisseau paria. Il ignorait dans quelle mesure elle était proche de celle de la lumière. En supposant qu'elle ne fût que de quatre-vingt-quatorze pour cent, cela signifiait que chaque minute marquée par les horloges du « *Chien du Ciel* » correspondait à des centaines de minutes sur la Terre. Si le « *Chien* » mettait six semaines pour se rendre à Alpha du Centaure et en revenir, neuf ans s'écouleraient sur la Terre.

Plus la masse se rapproche de la vitesse de la lumière, plus le temps se rapproche de zéro. C'était la condamnation d'Alan. Une froide équation, des mathématiques indifférentes, mais c'était la condamnation à perpétuité d'Alan Corday.

Le voyage en Alpha du Centaure était le plus court qu'ils pussent entreprendre. Quel âge auraient ses contemporains lorsqu'il les reverrait ? Quel âge ?

CHAPITRE III

Une fille de quatorze ans, nerveuse et terrifiée, les yeux écarquillés, s'introduisit craintivement dans l'infirmerie. Elle fit un effort pour parler, puis laissa échapper tout d'un trait, d'un ton chantant :

« Le Capitaine présente ses compliments et demande Monsieur Corday sur le pont. Il ferait bien de se dépêcher. »

Elle avala sa salive et s'affala. Strange se leva devant son étroit bureau blanc et se mit à détacher rapidement son patient, tout en bavardant avec entrain.

— Quel est notre parcours, Endormie ? Vous avez bien les dernières nouvelles ? Où allons-nous ? Faut-il que je vous offre un peu de candy ?

— Le capitaine m'a dit de ne pas parler.

— Que diriez-vous d'un bonbon au cognac ? demanda Strange.

Elle ravala difficilement sa salive, fascinée par le docteur, et se mit sur un pied, puis sur l'autre.

— « Deux » bonbons au cognac, insista Strange. Endormie est la commissionnaire du capitaine, expliqua-t-il à Corday qu'il aidait à s'asseoir.

— Deux ? balbutia Endormie en s'essuyant la bouche d'une main.

Alan, debout, chancelait. La fille était jolie et l'aurait été plus encore si elle s'était lavée et peignée. Strange regarda fixement Alan.

— Vous serez gentil maintenant, n'est-ce pas ?

Prenant le silence de son malade pour une réponse, il alla jusqu'à son bureau pour ouvrir un tiroir. Il en retira une boîte de bonbons dont il voulut enlever le couvercle. Mais la fille parvint à prendre une décision.

— Non, vous le saurez assez tôt, dit-elle avec un regard désolé aux bonbons. Puis elle prit soudain conscience d'une meurtrissure qu'elle avait au poignet et se mit à la frotter. Elle poussa un soupir tremblant et abandonna la boîte qu'on lui tendait.

Après s'être assurée qu'Alan la suivait, elle s'élança vers la porte, jeta un dernier

regard désespéré aux bonbons, puis précéda l'ingénieur dans l'escalier.

Alan rassembla son énergie. Il préparait depuis longtemps ce qu'il avait l'intention de dire à Jocelyn et, à l'approche de leur entrevue, son souffle et son pas se précipitaient.

La fille qui courait devant lui s'arrêtait parfois pour voir s'il marchait derrière elle. Alan la suivait. Cependant, tout en marchant, il cherchait des yeux les barques de secours. Il savait qu'une barque de l'espace pouvait couvrir la courte distance qui les séparait de la Terre et il était sûr de pouvoir la piloter. Il vit beaucoup de choses sur son chemin, mais rien qui indiquât la présence d'un sas pour les barques de secours.

Il se trouvait dans un tel état d'esprit qu'il enregistra peu de détails. Il considérait ce vaisseau comme une prison tout à fait passagère et il l'intéressait très peu. Il eut la vague impression qu'il était très compliqué, avec de nombreux ponts, que chaque pouce d'espace était utilisé et qu'il était conduit par un très étrange équipage.

Les gens qu'il rencontra étaient au repos, car le chemin qu'il suivait traversait les compartiments des cabines et les halls de mess. Ce qui le surprit le plus, ce fut le grand nombre d'enfants. Il en vit quelques douzaines qui jouaient sur les ponts ou occupaient des berceaux dans les cabines. Une femme le regarda avec curiosité et, après son passage, fit une réflexion à un homme qui sommeillait dans la cabine voisine.

Dans le hall, il y avait quelques parties de cartes en train et un groupe écoutait avec ravissement l'histoire que racontait un vieillard. Il y avait là plus de femmes que d'hommes, ce qui surprit Alan, mais il se rendit compte que la moitié de l'équipage du vaisseau devait être de service ailleurs.

Une échelle montait du mess et, en haut, Endormie s'arrêta pour attendre. Au-dessus d'elle, une inscription était griffonnée : « Passerelle de Commandement ».

Alan s'arrêta un instant pour rassembler son courage. Il sentit soudain une présence derrière lui. C'était le mangeur d'opium, Morphy, l'homme blême et dégingandé qui l'avait jeté dans le gouffre. Il comprit que, tout au long du chemin, il avait eu un garde silencieux.

— Allons-y, dit Morphy.

Alan monta l'échelle et se trouva en face d'un double hublot aux parois épaisses à travers lequel il put voir le noir de l'espace et les étoiles flamboyantes.

— Entrez là, dit l'Endormie dans un chuchotement effrayé.

Alan se tourna vers une porte ouverte. La salle de navigation avait un équipement ancien. Elle contenait un globe pour l'établissement des parcours, des casiers de cartes à trois dimensions, un registre pour les calculs et deux tabourets aux pieds majestueux.

Jocelyn, le casque rejeté en arrière, chemise blanche et col ouvert, était assis. Nonchalant, il perçait des trous dans un buvard avec un compas.

Corday avait sur les lèvres un torrent de protestations, mais Jocelyn prit la parole sans lever les yeux et l'autorité de sa présence réduisit le jeune homme au silence.

— Monsieur Corday, je vous ai fait monter pour vous indiquer votre travail. Asseyez-vous sur ce tabouret et ne dites rien. Vous avez beaucoup à apprendre.

Alan hésita, puis répondit avec colère :

— Capitaine Jocelyn, vous avez sans doute décidé que j'allais faire des tas de choses ! Je n'en ai pas l'intention. Vous m'avez introduit, sans mon consentement, dans une vie abominable. Vous êtes persuadé, j'en suis sûr, que vous êtes au-dessus des lois. Mais

je vous promets, avant d'aller plus loin, qu'au premier port où nous nous arrêterons je porterai plainte contre vous pour enlèvement. Je n'ai aucune intention...

Jocelyn leva les paupières et ses lèvres se retroussèrent.

— Vous êtes fou, Corday. Asseyez-vous.

Alan se raidit. Il n'était habitué ni au dédain, ni au mépris. Le regard et le ton de l'homme augmentèrent plus encore sa colère. Sur la table se trouvaient le revolver et la ceinture du capitaine qui s'enroulait parmi les cartes et les porte-plume. Un peu plus blême, Alan fit un geste comme pour s'asseoir puis, d'un mouvement rapide, saisit la crosse du revolver.

Instantanément, le compas à pointes aiguës se leva et frappa. Il pénétra droit dans le muscle et l'os et riva la main d'Alan à la table des cartes. Les pointes traversèrent complètement la main et s'enfoncèrent d'un demi-pouce dans le bois.

Alan, fou de douleur, frappa de son poing libre en essayant d'arracher sa main emprisonnée. Jocelyn évita le coup et frappa en retour. Alan tournoya et s'effondra, retenu seulement par le compas qui le clouait.

— Corday, dit Jocelyn, vous avez beaucoup à apprendre !

Mais son expression avait changé un instant et son regard scrutait avec espoir le visage détendu du jeune homme. Il arracha ensuite le compas et se pencha pour pousser Alan sur le tabouret.

Alan, hargneux, banda sa main saignante avec un mouchoir. La crosse de l'arme était toujours tendue vers lui et, de temps en temps, il y jetait un coup d'œil.

— Vous êtes jeune, dit Jocelyn. Vous portez en vous un tas de non-sens romantiques sur la liberté de l'individu. Vous êtes plein jusqu'au yeux de l'importance de vos propres futiles intérêts. Je vous ai sauvé d'un sort pire que celui-ci et voilà comment vous m'en récompensez. Vous êtes un fou. Orgueilleux, chevaleresque, sans aucune expérience, bourré de connaissances indigestes. Je vous fais l'honneur de vous offrir un poste qui comporte des responsabilités et je vous conseille d'accepter.

Alan lui jeta un regard furibond. Jocelyn laissa tomber sa main sur un monceau de cartes sales.

— Vous êtes ingénieur de dixième classe, dit-il. Vous avez été choisi eugéniquement pour votre cerveau et l'on vous a appris à construire l'empire. Sans doute votre famille a-t-elle perdu sa fortune et j'ai vu que c'est, à votre époque, une chose impardonnable. Vous avez besoin d'argent. Notre croisière sera courte, quelques semaines...

— Faites-moi l'honneur de ne pas mentir, dit Alan.

— Vous êtes donc renseigné à ce sujet ?

— Beaucoup trop.

— C'est bien de vous, de prétendre que vous en savez beaucoup, alors que c'est inexact. Que vous a-t-on appris à l'école... la dernière ?

— En quoi cela peut-il vous intéresser ?

— Supposez-vous, monsieur Corday, dit Jocelyn avec un regard de mépris, que le sort inhérent au long passage me réjouisse, ou réjouisse qui que ce soit sur ce vaisseau ? Croyez-vous que nous désirions voir se perpétuer éternellement ce destin ? Etes-vous fou au point de croire que les gens qui se trouvent sur des vaisseaux comme celui-ci renoncent à l'espoir de trouver un pays, une société, une famille ? Que sommes-

nous ? s'écria-t-il, emporté par une colère soudaine. Des hors-caste ! Des parias ! Nous décollons et partons pour quelques semaines. A notre retour, les années ont effeuillé tout ce que nous avons quitté. Pour un voyage normal à cinquante années-lumière, il peut s'écouler un siècle sur la Terre. Et qu'arrive-t-il en un siècle, Monsieur Corday ? Sur le long passage, nous vieillissons de quelques semaines. La Terre et l'Univers vieillissent par décades. Et qui nous attend ? Qui sera là à notre retour ? Quel gouvernement ? Quelles technologies ? Nous rapportons des étoiles une fortune pour les descendants de ceux qui nous ont envoyés. Nous parlons des langues archaïques plus anciennes après chaque voyage. Nos connaissances sont nulles et, dans n'importe quelle société, nous serions des inadaptés et des meurt-de-faim. Et nous repartons. Savez-vous ce que c'est que de n'avoir pas de pays, Monsieur Corday ? Pas de famille ? Pas de foyer ? Qui s'inquiète de ce qui nous arrive ? Nous avons ce petit enfer de vaisseau. Même les autres vaisseaux engagés comme nous sur le long passage ne peuvent être nos amis. Nous sommes hors du temps, hors d'atteinte. Nous ne sommes rien ! Pesez si vous le voulez la joie qu'il peut y avoir à sentir les siècles écraser et détruire tout ce que nous laissons derrière nous ! C'est un spectacle vide de sens, Monsieur Corday. On nous fait et nous sommes des inadaptés.

Il s'était levé en parlant et la tension avait augmenté la pâleur de son visage. Il se retournait maintenant, effondré, pour prendre une bouteille dans le secrétaire qui se trouvait derrière lui. Il emplit un verre jusqu'au bord et y versa une poudre contenue dans un papier plié.

Il avala le tout d'un trait et remit le verre en place.

— Et maintenant, quelles sont les dernières équations sur le Temps, Monsieur Corday ?

Alan était troublé par ce changement d'humeur et écrasé par les détails précis du sort qui était maintenant le sien. Mais il jouissait de la cruauté de ce qu'il avait à dire et qui était sa revanche pour ce qu'on lui avait fait.

— Il n'y a pas de nouvelle équation Temps, capitaine Jocelyn.

Il y eut un long silence, puis Jocelyn, comme si rien ne s'était passé, saisit une liasse de cartes nouvelles et se mit à les feuilleter.

— Monsieur Corday, si vous faites consciencieusement votre service, dans trois ou quatre mois vous reviendrez. sur la Terre avec une grande fortune. Il est possible que moins de cinquante années terrestres se seront écoulées. Vous êtes instruit. Il y a beaucoup de choses très anciennes à bord de ce vaisseau et vous pouvez y remédier dans une grande mesure avec votre technologie toute neuve.

Le « *Chien du Ciel* » n'est pas très vieux. Moins de soixante ans du temps sidéral. Pour son époque, il était bien construit, mais cela date de deux millénaires. Vous êtes ici, vous n'y pouvez rien. Je vous conseille de tirer le meilleur parti de votre situation.

Alan jeta un regard morne sur le ciel noir et les étoiles brillantes. Il était anéanti, bien qu'il eût prévu tout cela. Un demi-siècle ! Quel âge aurait alors sa fiancée ? Et elle attendrait. Il quitta son tabouret et, gauche, revint à l'échelle qu'il descendit. Il se retourna une fois pour regarder en arrière. Le capitaine Jocelyn vidait un paquet de poudre dans un verre plein.

CHAPITRE IV

Assis dans la cabine du premier lieutenant, il prêtait une oreille apathique à ce que disait Diantre. Sur le bureau, devant lui, les plans principaux du vaisseau étaient étalés. Des plans mâchonnés par les cafards, obscurcis par la moisissure, chargés de marques au crayon ternies, qui indiquaient de multiples modifications.

— Voyez-vous, disait Diantre, on lui fait subir des changements à chaque voyage ou presque. C'est sa punition. Pourquoi franchit-il ainsi le Temps ? On est suranné chaque fois que l'on rentre au port. Si nous avons la chance que les démons ne déclenchent pas de guerre qui incendie la Terre, ou si nous ne tombons pas sur un dictateur, nous sommes admis sans histoire dans les docks, et faisons apporter des modifications.

Diantre était un homme de petite taille, homme sidéral idéal du point de vue de la carrure. La chique de tabac gonflait sa joue et l'effort de concentration que nécessitait son discours faisait saillir ses yeux. Il avalait le jus du tabac. Sa casquette était un objet martelé qui portait l'inscription : « Ingénieur en Chef » en or terni et, sur sa combinaison noire, on pouvait lire, en blanc sali, les mots FILLE MARTIENNE.

« Le vieux rafiot n'a aucune avarie réelle, continua-t-il. Moi, je suis en réalité un bricoleur et je crois que je pourrais réparer n'importe quel petit appareil. Mais je ne remplis pas les fonctions pour lesquelles je suis qualifié. On est à court de talents. Cependant je ne lui fais pas de mal. J'ai par ignorance brûlé des commandes jusqu'à les réduire en cendres et il m'a fallu travailler deux jours dans la glacière. Je veux dire « au dehors ».

Alan regardait les plans d'un œil morne. Il n'entendait qu'à moitié ce que disait Diantre.

« Ce n'est pas qu'il soit un mauvais vaisseau, continuait celui-ci. Vous ne pourriez en trouver de meilleur pour le long passage. Sa coque est une beauté. En shieldite. Et solide ! Il a été construit environ quatre à cinq cents ans après qu'on eût fabriqué le premier métal imperméable aux gammas. Et on n'y est pas allé de main morte ! Aucun commanditaire ne s'y opposait, et, pour sûr, le vaisseau tout entier est fait de

ce métal. On l'a construit pour l'aviation de guerre. C'est écrit là, sous votre pouce. La place des canons est encore marquée et il y a des tas de signaux lumineux fixés aux bossoirs. Vous imaginez ! On m'a raconté que des amiraux ont arpenté le pont ! Puis il a été envoyé en expédition jusqu'à Alpha. Il paraît que le gouvernement – peu importe lequel – se lançait dans beaucoup d'entreprises alors que le vaisseau était jeune. Mais notre enfant, quand il est revenu, avait vieilli. Il avait raté Alpha, l'équipage était à moitié décimé et le reste s'était mutiné. Le vaisseau arriva, vieux rafiot démodé de cinquante ans alors qu'il n'en avait que cinq. Quelqu'un l'acheta pour de la ferraille à vil prix, mais comme il avait été équipé en vue du long passage, on lui adjoignit la haute puissance et on essaya le voyage en Alpha. On avait calculé qu'il faudrait neuf ans et que le vaisseau reviendrait avec une fortune. Mais vous savez ce qui s'est passé. Il n'y avait aucune richesse sur Alpha et il n'y en avait jamais eu. La cupidité entraîna l'équipage plus loin et, quand il revint chez lui, il trouva des gens qu'il ne connaissait pas... Mais n'en parlons plus. Vous voyez dans quel gâchis il se trouve. »

Diantre se débarrassa de sa chique et il en rongea une autre qu'il avait tirée de la blague vermineuse qu'il gardait dans la poche de son pantalon. Quand il eut commencé sa mastication, il tendit un doigt solide vers les diagrammes directeurs.

— On n'a rien construit de ce genre, m'a-t-on dit, en deux mille années terrestres, et il a été remis à neuf une fois. Voilà votre service, monsieur Corday : Cloisons, cabines et navigation. Appareils et lignes de communication de la passerelle. Vous avez un emploi du temps chargé. Mais il faut que vous commenciez d'abord par le gouvernail. Au dernier voyage, nous avons dû calmer notre appétit avec des conserves, après avoir heurté une couche atmosphérique dans le Centaure de Rigel. Tout a été défoncé. Il s'agit là d'un travail urgent et on vous sera reconnaissant de l'effectuer.

Diantre regarda avec espoir la bouteille – ration d'alcool d'Alan – qui était posée sur le bureau. Puis, incapable de suggérer l'idée d'une offre, il ôta sa jambe du bras du fauteuil et se leva.

— Quand vous aurez calculé la route, je vous enverrai un couple de femmes.

Incertain d'avoir été entendu, il regarda Alan avec gêne, puis il haussa les épaules :

— Bonne chance !

Il était parti depuis un moment quand Alan se rendit compte qu'il n'était plus là. Combien ces plans étaient antiques ! Pourtant, ils avaient été dessinés cinquante ou soixante années sidérales auparavant. Et les indications étaient si anciennes qu'il aurait presque fallu un linguiste pour les traduire.

Il se rendit compte qu'il y avait quelqu'un à la porte et leva les yeux avec un sursaut. Elle était là depuis un instant, indolente et indécise. Elle le regardait, de ses yeux doux, un peu railleurs. Il reconnut la fille du cabaret. Elle portait des vêtements neufs, des vêtements taillés pour montrer ce qu'ils ont pour mission de cacher. Il la connut d'un coup d'œil, sur toutes les coutures. Elle savait pas mal de choses. Elle était charmante et ne l'ignorait pas.

— Bonjour, dit-elle.

Alan se redressa, embarrassé.

— Je suis Mme Luck et vous êtes le nouveau lieutenant du capitaine. Quelle sale petite cabine on vous a donnée ! Alors que tout le sixième pont est aussi vide qu'un tambour ! »

Son parfum arrivait jusqu'à Corday et une curieuse nostalgie s'empara de lui. Des gardénias. Des gardénias et un bal, et New-Chicago.

— Pas même un drap sur votre couchette ! Pauvre garçon ! Ne bougez pas, je reviens.

Il resta sur place, debout, le regard tourné vers ce qu'il avait laissé derrière lui, le cœur battant à coups irréguliers, le cerveau de nouveau en plein tumulte, comme il l'était presque incessamment depuis sa mésaventure. Quel âge aurait Chica quand il la reverrait ? Quel âge ?

Il ne fallait pas qu'elle attende ! Elle ne devait pas ! Elle serait heureuse deux ans, pleine d'espérance. Puis elle s'inquiéterait pendant quelques années. Enfin, elle serait obligée de supposer qu'il était mort. Jamais elle ne penserait au long passage. On n'en savait pas grand-chose. Peu de vaisseaux revenaient et il était rare que les nouveaux aillent se joindre à l'étrange trafic. Il ne fallait pas qu'elle attende. Cependant, son cœur anxieux lui disait qu'elle attendrait. Et les années passeraient...

Mme Luck lui versait une bonne rasade d'alcool.

— Il ne faut pas négliger vos rations. Elles permettent de tenir bon, empêchent de trop réfléchir. Vous n'avez pas besoin de penser, c'est imprudent. Pourquoi vaticiner ? L'Univers est vaste.

Il regarda le liquide ambré et entendit la femme, derrière lui, qui faisait la couchette. Puis il leva les yeux et vit Jocelyn. Il n'y avait rien d'étrange à ce que Jocelyn se trouvât en cet endroit qui n'était qu'à un pas de la passerelle.

— Plongé dans le travail, à ce que je vois, dit le capitaine.

Alan se redressa, morne.

— Venez, ma chère, fit Jocelyn. J'ai de petits travaux à vous confier.

La fille, intentionnellement, acheva la couchette, puis jeta sur Alan un lent regard.

— Ne vous laissez pas tromper par les gens, dit-elle. Quand vous aurez besoin de quelque chose, sifflez et faites-les marcher. Ne vous a-t-il pas dit que vous étiez troisième officier ?

— Monsieur Corday, dit Jocelyn en tirant sur son ceinturon, une partie des devoirs de madame consiste à s'assurer que les cabines des officiers sont confortables. Mais elle s'arroge nombre de privilèges. N'en prenez pas trop à votre aise, monsieur Corday.

Alan rougit jusqu'à la racine des cheveux.

— Ensuite, continua Jocelyn en s'écartant pour laisser passer la jeune femme, vous n'êtes pas le troisième du commandant. C'est un titre qu'il faut mériter et vous ne l'avez pas encore gagné. Nous partons, ma chère ?

Il la suivit dans le couloir jusqu'à sa cabine personnelle. La porte claqua et le silence tomba.

Alan était sorti devant sa porte pour les regarder partir et il sursauta quand une voix sonore se fit entendre derrière lui.

— Voyons, voyons, mon garçon. Vous vous êtes donc laissé prendre à ce piège ?

Il se retourna et vit une femme. Elle portait des vêtements lourds et même somptueux ; de nombreux rangs de perles s'enroulaient à son cou. Sa voix était rauque, éraillée par le tabac, et les anneaux de fumée d'un cigare noir serpentaient autour de son visage. Sa chair blanche, grasseuse, retombait en plis ; cette femme était vieille.

Mais elle avait le regard jeune et il y avait de la coquetterie dans sa voix. Alan frissonna.

— Pensez à ce qui est arrivé à notre ancien premier lieutenant, monsieur Corday. Et puis réfléchissez à un tas de choses. Vous ne m'invitez pas à entrer ?

— Je vous en prie, répondit vivement Alan.

Elle s'installa dans un fauteuil et s'empara du verre à moitié plein en regardant malicieusement. Alan.

— — Il me semble que vous avez beaucoup à apprendre, dit-elle.

— C'est ce que tout le monde ne cesse de me dire.

— Et c'est bien vrai. Qu'est-ce que vous espérez d'une femme comme celle-là ? Il faut de l'expérience pour savoir ce que désire un homme. Beaucoup d'expérience, monsieur Corday. Oh ! de l'alcool de betterave. Je vais dire à Marby de vous apporter quelque chose de plus doux au palais. Marby est mon ami. Ils sont tous mes amis, même ceux que le carabin a rendus idiots. Vous vous demandez, je suppose, qui je puis bien être ?

— Pour être franc, oui.

— Eh bien, pour être franche, je suis Reine. Nous avons, pour ce voyage, cent vingt personnes sur le **Cirque aux puces**. Mais il n'y a qu'une Reine.

— Je suppose que vous êtes mariée à quelqu'un du bord ?

Elle se mit à rire longuement, le regarda, et rit à nouveau. Enfin, après s'être versé une seconde bonne rasade, elle dit, haletante :

— Oh ! Vous êtes impayable ! Qui aurait jamais pu y penser ?

— Je ne croyais pas être tellement spirituel, répondit Alan.

— Vous n'êtes pas spirituel, mon garçon. Vous êtes simplement un peu naïf. Vous n'avez aucune idée du renversement de valeurs qui s'accomplit dans les étoiles.

Peu à peu, elle se calma et reprit son sérieux. D'une voix sans accent, elle continua : « J'ai eu un homme, autrefois. Mariée pour de bon, et légalement. Mais ça fait dix années-vaisseau qu'il est mort. Jerry Boanne. Avez-vous entendu parler de Jerry Boanne ? Sûrement pas. Cela se passait des centaines d'années avant votre naissance. Il était capitaine du **Lion du Roi**, sur la ligne Terre-Vénus et retour. Et puis il a emporté ce qui ne lui appartenait pas, une centaine de millions en or, et il a pris le large, sur le long passage. Bah ! Au diable tout cela ! C'est fini ! Au dernier voyage, je n'ai même pas pu retrouver sa tombe. On avait bâti une cité par-dessus. Cela aurait amusé Jerry, qu'on ait construit une cité sur ses os ! Avez-vous des cigares ? Non ? Je dirai à Marby de vous en apporter quelques-uns. C'est un mauvais cuisinier, mais il est mon ami. Tous sont mes amis. Et vous aussi, monsieur Corday. Maintenant, au travail.

— Je suis sûr... commença Corday.

— Vous n'êtes sûr de rien, fiston.

Elle se leva, alla examiner le couloir d'un bout à l'autre et ferma la porte. La pièce était nue, mais elle renfermait un bureau et plusieurs coins sombres. Elle s'assura qu'il ne s'y trouvait aucun microphone, puis elle se mit à parler rapidement, à voix basse.

— Mon garçon, vous êtes écœuré. Je sais. Et vous n'avez pas demandé à venir ici.

— Certes non ! fit Alan.

— Vous êtes notre première chance.

Un frisson d'espoir crépita en lui.

— Vous ne connaissez pas encore Jocelyn, continua-t-elle, d'un ton âpre. Vous croyez le connaître, mais vous vous trompez. Il est pourri, pourri jusqu'à la moelle. Derrière ce beau visage, c'est du soufre qui brûle. Peu d'entre nous ont choisi d'être ici. Mais nous n'avons eu aucune occasion.

— De quoi parlez-vous ? demanda-t-il, à voix basse comme elle.

— Ne tournons pas autour du pot. Vous voulez rentrer chez vous ?

— Il faut que j'y arrive !

— Okay, fiston. Vous êtes un dixième classe. Avec votre influence, vous pourrez couvrir pour nous pas mal de choses devant la justice. Vous appartenez à une période qui est encore vivante. Vous pourrez diriger un vaisseau, ayant reçu de l'instruction. A votre arrivée, vous pourrez nous faciliter la vie.

— Attendez. Je n'ai aucun pouvoir dans mon pays. Je suis de la noblesse, c'est exact. Mais quand on perd sa fortune, le titre ne sert plus à rien. Vous...

— Au diable l'argent ! Il y a des millions qui se perdent dans ce vieux rafiot. L'argent ne compte pas pour nous, pour aucun de nous. Vous voyez ces perles ? Elles valent cent mille francs. Vous pouvez cligner des yeux, c'est la vérité. Et la plupart d'entre nous en ont assez de cette existence. Nous voulons retourner, cesser de vivre entre ces murs de métal, avoir une chance. Et il faut que vous nous aidiez.

— C'est une mutinerie ?

— Appelez cela d'un vilain mot si vous le voulez. Il n'y a de loi sur le long passage que celle du capitaine, et les capitaines viennent et disparaissent. Ils viennent et s'en vont, garçon. Vous comprenez ? Sur le long passage, on ne s'en va que d'une façon.

— Si vous voulez parler de meurtre...

— Encore un vilain mot. Disons meurtre si vous voulez. Vous n'en serez pas ébloussé. Voulez-vous tenter le coup ?

Il hésita.

— Ne soyez pas fou ! insista-t-elle, la voix rauque. Vous voulez rentrer chez vous. Vous avez une femme qui vous attend. J'en suis sûre !

— Que me faudra-t-il faire ?

— Voilà qui est mieux.

Elle s'appuya au dossier du fauteuil et croisa ses jambes grasses.

— Vous ne savez pas encore diriger ce vaisseau et on ne peut le faire tourner à mi-chemin à cause de son genre de gréement. Le gouvernail, selon Diantre, est sur le point de s'effondrer. Vous voulez rentrer chez vous ?

— Oui !

— Très bien ! Tenez-vous prêt. Nous nous occuperons de tous les détails. Ne laissez pas deviner à l'équipage que vous êtes au courant. Beaucoup sont avec nous, mais il y en a qui sont contre et vous ne savez pas lesquels. Vous êtes un officier, vous pouvez vous tenir à l'écart. Ne laissez échapper aucune allusion, car si Jocelyn soupçonnait quelque chose...

Elle fit de la main un geste expressif.

— Et maintenant, aux faits ! continua-t-elle. Dans une minute vous vous mettez à potasser tout ce qu'il vous faut savoir pour nous ramener à la Terre. Et vous passez

toutes vos secondes de veille à remettre en état le gouvernail. On vous fera signe dès que le vaisseau pourra faire demi-tour en plein vol. Ça va ?

Elle lui tendit la main.

— Associés ?

Alan tendit sa main qui tremblait d'excitation, pour serrer celle qu'on lui offrait. Mais il se domina vite.

— D'accord, répondit-il d'une voix ferme.

Elle vida la dernière goutte du verre et se leva. Avant d'ouvrir la porte, elle lui fit un grand clin d'œil.

— Vous êtes un bon garçon, monsieur Corday, dit-elle. Je sais que nous sommes en bonnes mains.

CHAPITRE V

La passerelle était au milieu du vaisseau, sur le pont qui occupait toute la largeur de celui-ci et se trouvait perpendiculaire, comme tous les ponts, au sens de la marche. Les hublots d'observation formaient une ceinture autour du centre et, un peu en saillie sur la surface unie se trouvaient les ailes, bulles de verre imperméables aux gammas et aux psi, par lesquelles on pouvait étudier les atterrissages. Les commandes de métal étaient ternes sous leur couche de crasse, la surface des compteurs et des écrans était maculée de taches de doigts. Une moitié des cadrans était brisée. Le revêtement du pont, usé, laissait apparaître le métal aux endroits où l'on marchait le plus. Mais c'était un pont et, quand on s'y trouvait, on avait une impression de silence et d'euphorie.

Le tour de quart était de cinq heures-vaisseau. Hale remplaçait le capitaine, puis Corday succédait à Hale et le capitaine faisait la relève de Corday. Mais c'était une étrange suite de quarts. Jocelyn passait son temps dans sa cabine et se faisait remplacer. Corday, lui, était accompagné sur le pont par un jeune officier surveillant, qui était plus exactement un garde, car il ignorait totalement le mécanisme des commandes.

Le remplaçant du capitaine était un pilote d'avion atmosphérique, un homme dont le nom s'était transformé pour devenir « Rapide », allusion ironique aux quinze cents milles à l'heure que pouvait atteindre son avion de chasse. **En voyage**, on logeait son « destrier » dans un hangar arrière et comme l'entretien de cet avion avait été confié à l'un des mécaniciens de la force motrice en sus de son travail, on pouvait disposer du pilote pour le service sur le pont.

Rapide était un jeune Anglais toujours ivre et titubant. Il était revenu d'une guerre oubliée depuis trois siècles pour découvrir que la paix était morne et les femmes volages. Il avait signé volontairement et librement pour le long passage et il dépensait sa paie en whiskies. Il n'aurait pas su diriger un atterrissage sur un pareil vaisseau, mais on pouvait lui confier, à condition que le capitaine fût à proximité, une garde ordinaire. Les joues rouges et les yeux chassieux, il montait en titubant du quartier des officiers par une échelle, plaçait cérémonieusement une bouteille remplie sur un rebord devant le communicateur de mouvement, saluait très bas Corday et se jetait

sur un siège. Corday pouvait alors considérer que la relève était faite. Il passait les écritures au journal de bord, jetait un dernier regard de haine à l'obscurité extérieure et s'enfonçait dans le vaisseau pour s'occuper du gouvernail. Quatre heures durant il s'attelait aux plans, notait l'emplacement des réserves de plomb et de combustible. Ensuite venaient quatre heures et demie d'un sommeil agité et inquiet. A son réveil, il prenait son déjeuner au carré des officiers et grimpait l'échelle de coupée jusqu'au pont où il trouvait Hale, fatigué, qui le cherchait.

Hale occupait un poste important. Il était chargé de toute la navigation et il pouvait enseigner beaucoup de choses que Corday devait savoir. Tout d'abord, Bucky Hale avait été très étonné de trouver Corday tellement transformé, mais il se mit en devoir de l'instruire avec beaucoup de bonne volonté. Il en résultait une petite diminution du sommeil de Corday et du repos de Hale. Mais à chaque relève, Corday pouvait jouir d'une demi-heure d'instruction qu'il reprenait ensuite et digérait pendant le reste de ses heures de quart.

L'enseignement qu'il recevait lui enlevait quelque peu de la confiance qu'il avait dans l'éducation qu'il avait reçue. Hale, en effet, se proclamait orgueilleusement « un homme positif », ce qui signifiait simplement qu'il n'était pas allé à l'école. Il y avait si longtemps que cet homme sidéral, grand et fanfaron, avait étudié les mathématiques, que Corday pouvait à peine le suivre. Tout comme il pouvait difficilement comprendre la langue archaïque des gens du bord, il déchiffrait péniblement les textes en lambeaux par lesquels jurait Hale.

« Premiers pas » d'Algernon Leckwalader, était l'obstacle principal pour Corday. Leckwalader cultivait surtout l'abstrus et racontait des anecdotes. Il commençait par une page pleine de « si » et s'aventurait rarement jusqu'à émettre un « probablement ». Il était partisan de la navigation par analyse spectrale et du diagramme à trois dimensions qu'il tirait de la géométrie descriptive.

— Quand je suis entré dans la profession d'artiste de l'espace, avait dit Hale, je m'imaginai qu'il suffisait de déterminer le point où l'on se rendait et d'y aller. Mais il y a par ici des tas d'épaves pleines de morts qui se sont aperçus que cela ne marchait pas. Lorsqu'on n'a pas l'intention de devenir une épave attachée à l'orbite de quelque étoile lointaine, mieux vaut digérer tout ce qui vous tombe sous la dent. Chaque fois que nous revenons, nous espérons trouver un autre contingent de déserteurs avec des pilotes plus récents que nous. Sur Terre on n'imprime rien sur la navigation, voyez-vous, et on ne trouve que quelques documents manuscrits autour des aéroports, qu'il faut payer de cinquante à cent mille dollars. Cela fait qu'il ne nous reste que nos propres journaux et observations du bord. Et les étoiles changent.

De plus, en arrière on voit les choses d'une façon tandis qu'en avant elles sont autrement. Le Temps s'allonge en arrière et se gonfle en avant. Ce ne serait pas difficile si on se dirigeait toujours vers les mêmes étoiles. Mais ce n'est pas le cas. On est donc obligé de calculer le spectre pour chaque angle d'approche et de départ, car chaque angle a un spectre différent. C'est donc une affaire de mémoire. Mais nous naviguons au plus près, aussi suffit-il de connaître un millier de spectres pour chacune des seize étoiles que nous fréquentons si l'on veut les identifier.

— Mais comment reconnaissez-vous la Terre ? avait à juste titre demandé Corday.

— Pour la Terre, c'est facile. Vous déterminez simplement les directions où elle ne peut se trouver et vous mettez le cap sur celle où vous pensez qu'elle peut être. Puis

vous détectez un point minuscule parmi un tas de gros points et vous arrivez droit dessus. Lisez Leckwalader sur la Sélection Stellaire, monsieur Corday.

Et cela continuait ainsi, confus et incertain. Mais durant tous les quarts et à ses heures perdues, quand il n'était pas de service, Corday étudiait. Il en arriva jusqu'à pouvoir tenir en équilibre un astrolabe et avoir une image correcte ; finalement il progressa jusqu'à pouvoir diriger son appareil sur des étoiles qu'il connaissait.

Reine, de temps en temps, passait avec un clin d'œil et un coup de coude et, d'une voix éraillée par le tabac, demandait des nouvelles des fusées et des volants régulateurs du gouvernail.

C'était cet appareil qui lui donnait le plus de mal. Il en était à un tel point qu'il rêvait de systèmes tubulaires. Les fusées du « *Chien* » avaient été refaites trois fois en sus de ce que savait Diandre. Après de nombreuses et pénibles discussions, il se glissait dans des compartiments resserrés et une conférence avec le petit chef faisait ressortir de nouvelles difficultés.

Le système était extrêmement simple. Trente fusées en anneau autour du nez, trente autres autour de la queue. Le vieux vaisseau, destiné à l'aviation de guerre, avait été construit de façon à pouvoir effectuer des manœuvres. Mais des hommes d'une époque moins reculée avaient eu d'autres conceptions à son sujet, conceptions qui n'avaient jamais été notées. Apparemment, il n'y avait maintenant que seize fusées en marche. A l'origine, toutes les fusées étaient alimentées par deux réservoirs de combustible. Mais ceux-ci avaient été vidés et on y avait placé la réserve d'eau quand le vaisseau avait été modifié en vue du long passage. De nouveaux branchements avaient été installés à partir des réservoirs de combustible chimique d'atterrissage. Mais un pareil arrangement est dangereux car une fission à l'atterrissage est toujours possible. Cependant, les fissions du *Farcot* ne sont pas dues à l'intermittence de la rafale exigée ni au petit calibre de force nécessaire. Et un génie quelconque avait caché deux nouveaux réservoirs, l'un à la proue, l'autre à la poupe et avait relié à ces réservoirs, à l'avant comme à l'arrière, huit fusées seulement sur trente. Quelles étaient celles qui étaient en marche ? C'était un point à vérifier par une inspection extérieure, un séjour dans la « glacière ».

Corday effectua cet examen avec des chaussures magnétiques qui s'attachaient à la coque et sous le zéro absolu qui écartait sa combinaison d'aviateur à un pouce de son corps. Lorsqu'il trouva les tubes, il les marqua et rentra, glacé malgré son appareil de chauffage, glacé au point de trembler vingt heures durant dans le vaisseau à peine chauffé.

Fiévreux, il reliait des câbles, remettait en état des pompes, renforçait l'alimentation et, en somme, venait à bout du travail. Mais il lui en coûtait d'abandonner sa tâche pour les besognes futiles que lui confiait Jocelyn.

— Monsieur Corday, disait celui-ci, lorsque Alan descendait après son tour de quart, les ponts quinze et vingt sont des parcs à cochons. Prenez dix hommes et un second maître et veillez personnellement à ce que ces ponts soient nettoyés. Comment pouvez-vous laisser vos gens vivre dans une telle crasse ?

Alan rageait en montrant un visage respectueux et obéissait à l'ordre reçu.

Oubien c'était : « Monsieur Corday, nous avons encore une panne de communicateur entre la proue et la seconde tourelle ».

Ou encore : « Monsieur Corday, prenez trois hommes et vérifiez les provisions gâtées. Ce maudit cuisinier va nous coller à tous une intoxication intestinale ».

Et Jocelyn le retenait pour une conversation mutile sur les derniers livres ou les récentes compositions musicales. Parfois, il l'interrogeait sur quelque dernière découverte dans la construction des machines et lui faisait gaspiller une heure et même deux d'un temps irremplaçable. Alan sentait que l'homme subodorait la hâte de l'officier à se retirer et qu'il se faisait un malin plaisir de l'ennuyer avec ces sujets oiseux et stériles.

A trois reprises, il eut l'impression qu'à la vérification suivante il trouverait en état le servo-moteur. Mais trois fois il fut désappointé par la découverte d'un mauvais ajustage ou d'une pompe brisée.

— J'admire votre ardeur à l'ouvrage, monsieur Corday, lui dit un jour Jocelyn. Encore quelques semaines comme celles-ci et vous serez un officier de première classe.

Alan soupçonnait un sarcasme sous ces mots, mais c'était un de ces rares instants où le cynisme et le mépris n'enlaidissaient point le splendide visage de Jocelyn. Alors, un sentiment de culpabilité l'étreignit et il se glissa dans sa couchette où il se demanda jusqu'où pouvait tomber un homme d'honneur.

CHAPITRE VI

L'excès de travail, le manque de sommeil et l'air confiné formaient un ensemble auquel Alan Corday ne pouvait résister. A ce stade de sa carrière, quoi qu'en eût dit la légende, il n'était qu'un très jeune homme, un jeune homme auquel manquait l'expérience qui aurait pu l'aider à trouver son équilibre, ou le solide bagage de revers qui eût pu lui montrer ses limites. Durant beaucoup plus de jours qu'il ne l'avait escompté, il avait vécu d'un espoir fiévreux et la flamme ardente de cet espoir avait rapidement consumé le combustible de sa force.

Il ne sut pas exactement à quel moment il commença à faiblir. Au cours d'un quart, l'excitation d'avoir enfin appris comment localiser le Soleil le faisait trembler. Au quart suivant, il fixait d'un regard vague le tableau de calculs et pouvait à peine entendre le ronronnement aimable de Hale à un pied de son oreille.

— J'ai dit : « Maintenant, étudiez Véga » répétait Hale.

— Pardon ?

— Voyons, qu'est-ce qui vous arrive ? Je m'égosille à vous enfoncer dans le crâne quelques connaissances et vous, vous rêvez de la dernière escadre perdue. Hé ! Patron !

— Ça ne va pas chez notre jeune ami ? demanda Jocelyn.

Hale se pencha par-dessus le tableau d'étude et regarda le visage d'Alan. Après une inspection attentive, il haussa les épaules.

— On dirait que c'est la fièvre de l'espace. Ce ne sont pas les vertiges de la gravitation ni déjà le tremblement des aviateurs.

— Je crois que monsieur Corday a besoin de repos, dit Jocelyn.

— Non, non ! protesta Alan. Non, je me sens très bien !

— Monsieur Corday, dit Jocelyn, il y a un concert au mess de l'équipage. J'avais promis de m'y rendre. Descendez à ma place. Je prendrai votre tour de quart.

— Non ! Je vais très bien !

— Permettez-moi de vous faire remarquer, dit Jocelyn, que c'est un ordre que je vous adresse.

Alan se leva et sentit ses jambes vaciller sous lui. Le pont semblait se balancer et il eut du mal à retrouver la netteté de sa vue. Les hublots noirs se mirent à tourner autour de lui. Il les arrêta.

— Oui, monsieur, dit-il et il chercha en tâtonnant l'échelle de coupée. Son garde, Morphy, le suivit en riant, heureux de ce changement de programme. Le ricanement nerveux de Morphy ne s'arrêtait d'ailleurs jamais ; cependant le ton variait et, cette fois, on y décelait une note de plaisir. L'homme vivait pour sa couchette et sa pipe, et sa paie était destinée à Marby, le garçon du vaisseau, pour l'achat de petites pilules noires falsifiées une centaine de fois. C'était en lui que l'on pouvait avoir le plus confiance à bord quand il s'agissait d'une tâche simple. La crainte d'être privé d'opium pouvait même arrêter son gloussement. Jocelyn disait de lui : « La loyauté de cet homme dépend d'une petite pilule noire mais, en-deçà de cette limite, on peut se fier à lui. ». Morphy ne savait pas chanter, mais il aimait la musique et il aidait avec impatience l'homme dont il avait la garde.

La musique des instruments à cordes retentissait jusqu'au haut de l'échelle qui conduisait au carré du mess. Alan descendit à tâtons aux accents de « Les hommes de l'Espace sont Immortels ».

La musique se tut quand il entra et une cinquantaine de visages d'hommes et de femmes se tournèrent vers lui avec espoir. Il sortit de sa somnolence assez longtemps pour se rendre compte qu'il représentait Jocelyn et il dit :

« J'apporte les compliments du capitaine. Il regrette de ne pouvoir venir, mais je suis heureux de le remplacer. »

Et il se laissa tomber avec reconnaissance dans le fauteuil qui avait été réservé à Jocelyn. Que lui arrivait-il brusquement ? Il essaya de trouver Reine dans la foule et de lui faire un salut rassurant, mais elle était occupée à servir de la bière et à repousser les avances d'un mécanicien ivre. Alan s'appuya au dossier du fauteuil.

L'orchestre, petit ensemble d'instruments à cordes avec un seul cor entonna, avec une liberté qu'autorisaient les circonstances : « Alibi du capitaine ». La bière circulait, les voix braillaient en chœur, les pieds faisaient résonner le parquet. Alan restait assis, morne et accablé. Il luttait, lui semblait-il, pour empêcher que ne se baissent des rideaux d'obscurité.

— Allons, chantez ! dit quelqu'un près de lui. Et il vit que Mme Luck était là et qu'elle lui tendait une timbale de bière. « Ce n'est pas grand-chose, continua-t-elle, mais c'est tout ce que nous possédons, mon chou. Quelques chansons, quelques baisers... Allez-y, chantez !

Il essaya d'entonner un refrain, mais il ne le connaissait pas et il se rendit compte soudain qu'il chuchotait à peine. Un matelot lui tendit un verre d'alcool brûlant qu'il avala dans l'espoir que cela le remettrait. Il reprit un moment ses esprits. On lui tendit alors un autre verre, puis un autre encore.

Ensuite, tout se passa comme dans un brouillard. Il se réveilla une fois et se vit entouré d'un cercle de jeunes visages sortis de la foule. Il luttait contre le bruit de l'orchestre pour enseigner une ballade qu'il avait apprise à l'école. Et il se réveilla une seconde fois pour sentir autour de ses épaules le bras de Mme Luck dont le souffle rafraîchissait sa joue brûlante. Par la suite, il put se rappeler nettement un ténor en loques qui entonnait « La Chanson du Réprouvé » et une fille qui, d'une voix rauque

de débauchée, chantait en sourdine : « Cœur à vendre ». Mais ce fut plus tard qu'il prit conscience de lui-même. Combien de temps après, il l'ignorait.

La petite fille au visage sale tournait une cuiller dans du potage, près de sa couchette. La commissionnaire du capitaine, car c'était elle, portait à la joue une meurtrissure récente.

— Bonjour, lui dit Alan d'une voix faible.

Les yeux de la fille s'écarquillèrent pour jeter un éclair de frayeur et elle s'écarta de lui, puis elle reprit son sang-froid et se rapprocha avec le bouillon.

— Buvez, dit-elle.

Mais la raison d'Alan était repartie. Quand il reprit encore conscience des choses, Endormie était toujours là, mais la meurtrissure avait disparu de son visage et elle avait une main bandée. Elle était assise, à moitié endormie, quand il ouvrit les yeux. Cependant elle s'approcha comme une infirmière lorsqu'il agita la tête.

— Je vous en prie, cessez de délirer, dit-elle. Et elle se mit précipitamment à délayer du lait en poudre dans un verre d'eau. A ces mots, Alan se sentit glacé.

— Qui est venu ici ? demanda-t-il.

— Le médecin.

C'était assez mauvais.

— Personne d'autre ?

— Le... Le capitaine. Deux fois.

— Vite ! Qu'est-ce que j'ai dit ? demanda-t-il, frissonnant de peur.

— Rien ! Ne criez pas, je vous en prie. Ne criez pas !

Elle se mit à pleurer. Il se recoucha et prit le lait.

— Vous êtes sûre que je n'ai rien dit ? Ni au capitaine, ni à Strange ?

— Je... Je ne sais pas pour le docteur, répondit-elle en se frottant les yeux, ce qui lui barbouilla de crasse le visage. Il est venu souvent.

— Souvent ! répéta Alan. Depuis combien de temps suis-je là ?

— Je ne compte plus les heures, dit-elle. Il y a longtemps.

— Est-ce que... Reine est venue ?

Sa petite mâchoire se durcit.

— Elle est montée, mais je ne l'ai pas laissée entrer. Je n'aurais pas pu arrêter le capitaine, n'est-ce pas ? et vous... vous auriez pu mourir si j'avais repoussé le docteur.

Elle se remit à pleurer et Alan se tordit comme un criminel devant ses larmes. Il mit de côté son inquiétude au sujet de Strange. Il le verrait assez tôt, il le savait. Le fait qu'on ne l'eût pas fusillé immédiatement semblait prouver que Jocelyn n'était pas au courant. Il tendit la main, étonné de voir combien cette main était décharnée et tremblante et il fut surpris de la maigreur de son bras.

— Venez ici, dit-il en tirant doucement la fille près de son lit. Qui vous a chargée de ce travail ?

— Personne, répondit-elle, se redressant pleine de vaillance. Faut-il qu'on me dise tout ce que j'ai à faire ?

Il la regarda d'une façon bizarre.

— Pourquoi l'avez-vous fait ?

— Parce que je le pouvais. Tito me remplace maintenant comme commissionnaire quand je n'y suis pas. Parce que...

Elle détourna son visage pour s'occuper activement d'un second verre de lait en poudre. « Parce que, sans doute, je n'ai pas pu m'en empêcher, acheva-t-elle. Buvez ! »

Alan prit le lait d'une main maladroite. Il la regardait avec un commencement de sympathie. Le sommeil, un sommeil salubre, s'appesantissait sur lui.

— J'ai vu, dit-il en souriant, un tableau qui vous ressemble... Le portrait d'une comtesse. Si vous vous laviez la figure, vous seriez... vous seriez...

La fille attrapa le verre qui alla se renverser et le posa sur la table. Elle plaça le bras sans résistance de son malade sous les couvertures qu'elle tira jusqu'au menton, puis elle recula pour le regarder, en penchant la tête d'un côté, puis de l'autre, avec un sourire de fierté sur le visage. Enfin, épuisée, elle se mit en boule sur le dur parquet métallique avec une facilité qui indiquait une longue habitude, et elle s'endormit bientôt.

Lorsqu'Alan, réveillé, reprit conscience, il était seul avec le docteur Strange. Celui-ci était debout tout près de lui, visage au teint vermeil éclairé par des favoris qui lui prêtaient un faux air de sainteté. La fille était partie et la porte fermée. Le docteur Strange souriait d'un étrange sourire.

— Alors, comment va notre révolté aujourd'hui ? dit-il.

Dès qu'Alan fut enfin sur pied, il alla voir le journal de bord. Il resta une demi-heure debout près de Rapide pour attendre que Jocelyn vînt jeter son habituel coup d'œil du « midi » sur les cadrans.

Jocelyn vint enfin, l'air assommé et cynique, vêtu d'une chemise et d'un pantalon blancs empesés, avec sur la tête une casquette fatiguée d'aviateur. Son regard languissant, indifférent, parcourut le pont.

— Bonjour, monsieur Corday, dit-il, les yeux sur les compteurs et les cadrans. Je vois que vous vous êtes quand même arrangé pour survivre !

— Je me sens maintenant très bien, Monsieur, dit Alan.

Jocelyn fit un demi-tour pour le regarder en face. L'inspection fut brève mais il vit apparemment ce qu'il désirait savoir.

— On peut toujours reconnaître les hommes forts, dit-il. Ils ne se fourrent pas au lit au premier étrennement.

Puis il se remit à l'examen des cadrans. Déchiré par cette injustice, Alan allait lui lancer une verte réplique, mais il se rappela à temps pour quelle raison il se trouvait là. Il voulait jeter un coup d'œil sur le journal du bord. Il lui fallait savoir combien de quarts s'étaient succédé, quelle vitesse moyenne avait été obtenue. En résumé, il voulait pouvoir calculer le temps terrestre qui s'était écoulé.

— Je vous serais reconnaissant, dit-il, de me permettre d'enregistrer au journal ma reprise de service.

Jocelyn ne répondit rien. Il vérifiait maintenant la navigation de Hale que celui-ci avait laissée là en quittant son service. Mais il avait fermé le livre et le capitaine seul avait la clef de la serrure.

— Si je pouvais inscrire au journal...

— Inutile de vous répéter, monsieur Corday, dit Jocelyn qui referma bruyamment le livre de navigation et le cadenassa. J'ai l'ouïe très bonne.

Il inscrivit une série de corrections de pilotage sur l'ardoise qui surmontait le tableau de commandes, jeta un regard au timonier pour s'assurer que celui-ci était réveillé, puis il revint à Alan, un très léger sourire aux lèvres. Il regarda Rapide à qui il s'adressa.

— Monsieur Corday, dit-il, paraît très anxieux au sujet du journal. Il ne faudra pas lui permettre d'y toucher. Il portera son entrée comme officier de quart sur une feuille de papier blanc et le navigateur passera plus tard l'écriture. Transmettez la consigne aux quartiers-mâîtres. Ainsi, notre pauvre malade reprend le service, ajouta-t-il en se tournant vers Alan.

Jocelyn descendit les quelques marches qui aboutissaient à son appartement personnel et, arrivé en bas, se retourna.

— Lorsque vous aurez dominé quelques-unes de vos faiblesses, monsieur Corday, vous aurez les prérogatives d'un troisième officier. Jusque-là, pour vous comme pour l'équipage, le journal et le livre où sont relevées les positions vous resteront interdits. J'attire votre attention sur les dangers que présente l'ouverture de l'une ou de l'autre serrure.

Sur ces mots, il entra dans sa cabine et disparut. Alan eut une impression de faiblesse qui, en ce moment, ne venait pas seulement de sa maladie. D'innombrables questions auxquelles il ne pouvait répondre le torturaient. Il en était tellement troublé qu'il en laissa échapper quelques-unes tout haut devant Rapide. Mais tout était indifférent à celui-ci. Tout lui était toujours égal. Il s'était versé un verre d'alcool, cérémonie qui suivait toujours chaque inspection de cadrans et maintenant, il le sirotait tout en prenant connaissance des nouvelles directives.

Surpris et absolument épouvanté, Alan descendit, trébuchant, l'échelle de coupée jusqu'au carré des officiers. Personne ne lui adressa la parole. Le fait n'était pas inhabituel mais, ce jour-là, il était tout à fait significatif.

Il ouvrit d'une main maladroite la porte qui menait aux cabines et descendit comme un fou jusqu'à l'infirmerie. Strange y était tout au fond, les pieds sur son bureau blanc, ses lunettes inutiles sur le front. Il se mouillait le pouce. Il tourna la page suivante du nouveau traité qu'il lisait.

Soudain, une petite forme se dressa devant Alan. Toujours enveloppé de sa veste sale qui traînait sur le sol et avec la même crasse sur le visage, le « médecin-assistant », comme l'appelait l'équipage par dérision, barrait le passage.

— Le docteur est très occupé, dit l'enfant.

— Voyons !... commença Corday.

— Il a donné des ordres très stricts pour que personne, et spécialement vous, ne le dérange.

Alan aurait pu écarter l'enfant. Mais le docteur, bien qu'il lui eût été impossible de ne pas entendre la conversation qui se déroulait si près de lui, ne faisait aucun mouvement. Irrésolu, Alan fit un pas en avant. Le docteur, placide, tourna sa page, remonta ses lunettes un peu plus haut sur son front et poursuivit sa lecture.

Haletant, Alan écarta brutalement l'enfant, et, à grands pas, s'avança. Il rabattit le livre sur le bureau. Les lunettes du docteur lui tombèrent sur le nez avec un cliquetis et il leva des yeux pleins d'innocente surprise.

— Qu'y a-t-il, monsieur Corday ?

— Ecoutez, je suis sûr que vous avez parlé. Vous aviez juré de n'en rien faire. Fourbe que vous êtes ! Je vous ai promis ma paie tout entière...

— Monsieur Corday, si l'on vous plaçait devant un mur pour vous fusiller, ce qui est le sort des mutins, comme l'attestera n'importe qui sur ce vaisseau, vous ne recevriez aucun salaire. L'information, si je la garde pour moi, me rapportera une somme de quinze mille dollars. Maintenant, vous seriez aimable en partant de fermer la porte sans bruit...

— Mais il sait ! fit Alan. J'en suis sûr !

— Et d'où tenez-vous cette certitude ?

— Il... Il... Mais l'évidence ne lui paraissait plus aussi certaine. Il m'interdit l'accès du journal de bord et du livre de navigation, acheva-t-il.

— Le capitaine Jocelyn, dit Strange avec un gloussement, est un homme dont l'humeur est changeante et qui a des lubies extravagantes. Peut-être sait-il. Il se peut que plus tard quelque indice vous en donne l'assurance. Mais vous souvenez-vous de ce qui s'est passé un jour, peu après votre arrivée à bord, ici, dans cette infirmerie ?

Alan se souvenait. L'aviateur était tombé à moins de trois pieds de l'endroit où il se trouvait maintenant.

— Vous êtes encore vivant, monsieur Corday, continua le docteur. Je doute donc que notre brave capitaine ait une certitude, comme vous l'en soupçonnez. Mais c'est possible, c'est possible ! C'est un homme dont l'esprit est pénétrant, monsieur Corday, très pénétrant !

Strange replaça ses verres en équilibre sur son front, remit ses pieds sur le bureau et chercha la page qu'il lisait du livre : « Psychologie des Anormaux, Volume III, Méthodes utilisées par la Police Secrète Asiatique pour engendrer la Folie ». Placide, il s'absorba de nouveau dans sa lecture.

Alan frissonnait. Il recula, évita soigneusement l'endroit où était tombé l'aviateur et quitta l'infirmerie. Derrière lui, au moment où il fermait la porte, il crut entendre rire le docteur. Mais il n'en était pas sûr.

Plusieurs minutes avant l'heure, Alan, pâli par sa récente maladie et par son incertitude actuelle, prit la relève de Hale. Il pensait pouvoir trouver ainsi un indice. Hale avait une sensibilité aiguë. Toutes ses émotions s'inscrivaient sur son visage comme des phares allumés de l'intérieur.

Mais Hale était somnolent, il bâillait, à demi penché au-dessus du communicateur de mouvement et il prêta aussi peu d'attention à la personne de Corday qu'à celle du timonier.

— Maintenez le vaisseau à deux mille milles au moins de la Constante, dit-il en réprimant un bâillement. Diantre a brusquement détecté des atomes brûlants. Le vaisseau était à moins d'un mille il y a une heure et j'ai dû rudement freiner. J'en ai assez !

— Eh bien, je vous relève tout de suite, dit Alan.

— Mais nous arriverons à Johnny's Landing dans trente quarts environ. C'est là que vous me verrez courir ! Cette pensée le rendit joyeux et il se mit à rire. Ils ont là, continua-t-il, un mélange qu'ils appellent « lente fission », mais l'effet n'en est pas du tout lent. Jus de tabac, poivre rouge, HCl et une pincée de strychnine... celle-ci pour soutenir le cœur. Voilà une feuille pour vos entrées.

Sur quoi Hale disparut. Alan s'était efforcé de saisir toutes les nuances du bavardage de l'officier. Celui-ci était sûrement incapable de jouer un rôle. Du moins Alan l'avait-il toujours pensé, mais maintenant il n'en était plus aussi certain. La feuille blanche que lui avait jetée Hale avait glacé l'effet du bavardage amical.

Le rayon lumineux qui éclairait l'avant du « *Chien* » en vint à saisir trop vite un trop grand nombre de ses propres particules qui étaient refoulées sur la proue. Le compteur de vitesse monta jusqu'à cent quatre-vingt-quatre mille cinq cents. Alan s'adressa d'un ton bref au transmetteur d'ordres.

— Réduisez la puissance de cinq cents.

« Réduisez la puissance de cinq cents. » Puis : « Reçu aux machines avis réduction puissance de cinq cents, Monsieur. »

La discipline du pont s'était relâchée après le départ de Hale.

— Le vaisseau sent l'odeur de l'écurie, dit le timonier à un quartier-maître.

— Ce n'est pas une raison pour que vous nous fassiez exploser et arriver plus vite qu'il ne faut. Ce serait une saie blague ! répliqua vertement le sous-officier.

— Silence sur le pont ! dit Alan.

Ils le regardèrent sans respect mais ils obéirent pour un moment. Alan sentit le pont s'alourdir un peu sous ses pieds et il jeta un regard au compteur de vitesse. Le vaisseau filait maintenant à une vitesse de cent quatre-vingt-quatre mille cent milles.

— Réduisez la puissance de cent.

« Réduisez la puissance de cent, répéta le transmetteur qui omit d'ajouter « Monsieur », pour se venger d'avoir été réduit au silence. Puis il annonça : « Les chauffeurs ont reçu l'ordre de réduire la puissance de cent. »

Alan gardait les yeux fixés sur le compteur de vitesse. L'aiguille recula à cent quatre-vingt-trois mille neuf cents et s'immobilisa. Il s'en inquiéta. Il était sur le point de lancer au service des machines un coup de cloche pour l'alerter lorsque, soudain, il réalisa à la fois le peu d'autorité qu'il détenait, l'insécurité de sa position, l'incertitude dans laquelle il vivait, ses espoirs frustrés.

Découragé, il établit le contact avec un gong qui retentirait si la vitesse montait jusqu'à cent quatre-vingt-cinq mille milles à la seconde et il se réfugia dans le poste d'observation du pont. Les étoiles étaient froides et inhospitalières à l'avant, à l'arrière, en haut, en bas. L'absorption de particules due à la rapidité du vol donnait un léger éclat à la coque couturée du « *Chien* ». Alan sentit le froid du zéro absolu, même à travers les panneaux imperméables aux rayons. L'obscurité et le froid régnaient, un froid dans lequel, s'il s'y trouvait un fluide ou un gaz, tout mouvement serait impossible.

Alan posa le bras contre la rambarde et enfouit son visage dans la manche de sa veste pour s'extraire de tout ce qui l'environnait. Il resta dans cette position pendant la moitié de son temps de quart. Le gong résonna trois fois, puis trois fois encore.

Qu'il file, le vaisseau ! Qu'il frise la Constante ! Qu'à la vitesse de l'éclair il atteigne le temps zéro du Temps et explose en pure énergie ou, comme l'avait fait un vaisseau à la vitesse exacte de la lumière, qu'il reste à jamais suspendu, immobile, avec un équipage de statues, enfermé, protégé et condamné à l'éternité par le zéro du Temps.

La voix de Jocelyn parvint à Corday, une voix que durcissait le mépris. « Est-ce que je dérange votre repos, Monsieur Corday ? Comptez-vous rester assis pendant tout

votre service ? Quartier-maître, réduisez la puissance d'un mille. »

Alan sursauta et regarda le pont. Il vit seulement le transmetteur d'ordres, le timonier, le quartier-maître. Le haut-parleur du pont s'était ouvert et il se refermait maintenant avec un déclic. Balbutiant, Alan répéta : « Réduisez la puissance d'un mille ! »

Le transmetteur d'ordres ne lui répondit pas. L'aiguille de son cadran avait déjà atteint ce chiffre. Il repoussa les leviers et le gong cessa de résonner.

Alan, durant les deux heures et demie de veille qui lui restaient, attendit la venue du capitaine sur le pont. Mais Jocelyn ne parut pas.

Le gong n'avait pas sonné assez fort pour atteindre l'appartement insonorisé de Jocelyn. Alan ne savait pas que le capitaine avait un double du compteur. Comme Jocelyn ne venait pas, Alan maintint la vitesse aussi proche de cent quatre-vingt-quatre que le permettaient les erreurs inhérentes à la nature humaine et le manque de souplesse des conduites. Rapide arriva ; il posa sa bouteille sur le bord du communicateur, examina les cadrans, se gratta pour se réveiller et poussa un grognement dans la direction d'Alan.

— Cent quatre-vingt-quatre et marche régulière, lui jeta Alan qui s'enfuit du pont à la hâte.

Il y avait sur son bureau une boîte de pilules contre le sommeil. Il fixa sur elles un regard d'hypnotisé puis tomba, épuisé, sur sa couchette. Mais il ne dormit pas. Il tendait l'oreille à tous les bruits de pas du couloir et lorsqu'une épaule heurtait par hasard sa serrure, il se souvenait de l'aviateur qui avait essayé de reprendre sa liberté. Finalement, il tomba dans une somnolence agitée, mais une main le secoua rudement et, soudain, il fut certain du sort qui l'attendait.

Ce n'était qu'un quartier-maître.

— C'est l'heure de votre quart, Monsieur Corday.

CHAPITRE VII

— Eh bien, c'est comme ça ! dit Morphy qui se jeta contre la rambarde auprès d'Alan et agita la main, par le hublot, vers les vallées et les montagnes qui s'enchevêtraient au-dessous d'eux. Si elles restaient les mêmes, le paysage ne varierait jamais.

Ils se trouvaient dans le second blockhaus, pour les manœuvres préparatoires à l'atterrissage. C'était un travail qui exigeait la présence de tout le personnel. Comme l'équipage du vaisseau était réduit environ au quart de son effectif, chacun, à partir de cinq ans d'âge, occupait un poste. Il fallait beaucoup de manœuvres pour amener le Cirque aux Puces au sol, surtout quand il n'y avait pas de rampe d'atterrissage. De plus, dans les pays étrangers, Jocelyn aimait avoir quelques servants aux batteries pour le cas où des manifestations hostiles l'accueilleraient.

Il y avait dix heures environ qu'ils tournaient au-dessus de la planète « Johnny's Landing » pour attendre le retour de Rapide, lequel était parti, dans sa barque atmosphérique délabrée, à la recherche de la population.

La provision de combustible noir de Morphy s'était épuisée et, depuis pas mal de quarts il n'en avait plus, mais l'espoir de pouvoir se réapprovisionner l'avait remarquablement adouci.

— Je n'ai aucun moyen de calculer le temps, mais je parierais qu'il n'y a pas plus de cinq cents années planétaires que nous avons atterri dans cet endroit. Il y avait une rangée d'immeubles exactement là où vous voyez serpenter ce fleuve entre les falaises vertes. Ils s'alignaient au long de la crête et les champs s'étendaient en arrière. De sacrées jolies filles ! Bien jolies ! Et obligeantes, avec ça ! Un pays neuf, peut-être vieux maintenant de mille ans, mais on peut facilement se tromper. Nous étions ici il y a une année vaisseau, mais j'ai mauvaise mémoire. C'est peut-être douze cents années planétaires qui se sont écoulées depuis que nous avons atterri là... J'ai pu oublier un voyage. Pourtant non, je crois qu'il y a près de cinq cents ans.

« Bon endroit ! Des diamants dans les cailloux de ce fleuve, gros comme des œufs... de l'uranium dans cette chaîne de montagnes, là-bas, où un vaisseau a failli s'écraser...

et on y fait pousser des pommes succulentes. Vous êtes sûr qu'il ne reste même pas des fondations, Monsieur Corday ?

Alan, obligeamment, regarda pour la dixième fois le sol depuis que la planète était apparue. Puis il déposa ses lunettes.

— Il n'y a que de l'herbe sur ces falaises.

— Bah ! Rapide les découvrira. C'est un type absolument diabolique quand il s'agit de trouver des choses.

Surtout des filles ! Vous ne pensez pas, ajouta Morphy qui commençait à s'agiter, qu'il en a trouvé et qu'il a atterri pour se donner du bon temps ! Le patron le tuerait !

Un gong résonna et ils revinrent à leurs postes. Le gamin de dix ans, chargé de communicateur du second blockhaus, se pencha par le hublot pour regarder de son œil perçant de vétéran et il dit : « Voilà le... »

— Bill, lui cria vivement sa mère, du poste qu'elle occupait au téléphone, veillez sur votre langage.

— Bien, il arrive quand même, dit l'indomptable Bill.

Ils suivirent le mouvement des aiguilles de leurs commandes qui répétaient celles du pont principal, car ils se trouvaient sur un pont de secours équipé pour parer aux ennuis de machines ou aux bombardements. Le pont était proche des moteurs. Les explosions chimiques qui accompagnaient la lancée en avant du grand vaisseau faisaient gronder ce pont annexe et les aiguilles du compas se balançaient d'arrière en avant sur la carte. L'aiguille du petit cadran monta paresseusement jusqu'à six cents milles à l'heure. Il y eut un bruit sourd et un gémissement de la machine lorsque l'avion atmosphérique fut tiré à l'intérieur de la coque.

La femme qui était au téléphone attendit aussi longtemps que le lui permettait sa curiosité, puis elle appela : « Irma ! Ici le pont. Qu'est-ce qu'il dit ? »

Sur le pont auxiliaire, tous regardèrent vivement la station téléphonique. La femme inclina la tête dans leur direction pour leur indiquer qu'elle prenait la communication, qu'il fallait attendre.

Les commandes se déplacèrent toutes seules sous les yeux du second quartier-maître et le *Chien du Ciel*, cap au Nord-Est, prit de la vitesse. Il fila rapidement vers l'obscurité puis changea de direction. Tournant plein Nord, il suivit une ligne parallèle à un grand lac d'argent qui devint bientôt un fleuve.

— Irma dit qu'il y a un vaisseau par ici. Rapide a échangé des signaux avec lui et il pense que c'est le « Lion du Roi », qui vient de Boston. Rapide a mis beaucoup de temps à tout raconter, parce qu'il avait la gorge sèche.

La femme eut un rire indulgent, puis elle reprit rapidement son sérieux.

— Tâchez de ne jamais vous mettre à boire ! cria-t-elle à Bill.

— C'est bon pour Pete, dit Bill avec une froide exaspération. Moi...

— La ferme ! fit sa mère. Il dit qu'il y a une ville là-haut au bord de la mer. Y avait-il une mer sur cette planète, Morphy ? Non, c'était un pays idyllique, aucune mer ne s'étendait dans le secteur des drogues.

— Je n'avais pas le temps de regarder les océans, dit Morphy avec un sourire. Mais je voudrais bien que les habitants soient aussi industriels que nous les avons laissés.

— Les prix vont monter, dit la femme. Maudit soit ce vaisseau de Boston !

— Ne vous plaignez pas, répondit Morphy. C'est le premier rafiote de notre classe que nous rencontrons par ici en deux années de navigation.

— Le voilà ! cria Bill qui avait de nouveau abandonné son poste.

Un instant plus tard, l'équipage du pont le détecta à l'aide d'appareils de repère métoniques. Les ponts du « *Chien* » étaient perpendiculaires à la surface de la planète pendant qu'il tournait au-dessus d'elle. Cette position désagréable fut corrigée lorsque le vaisseau, l'avant dirigé vers le ciel, descendit en reculant.

Vingt minutes plus tard, le vaisseau s'asseyait sur sa queue au bord d'une mer grondante, lumineuse dans les ténèbres qui s'épaississaient, et les équipages fraternisaient sur le bout de plage qui s'étendait entre leurs vaisseaux.

Alan était seul, heureux de sentir le sol, heureux de respirer l'air pur. Il était moins nerveux en ce moment car le temps passé sur cette planète équivalait au temps terrestre. Mais il s'inquiétait tout de même de constater qu'il n'était pas comme les autres.

Par les bribes de conversations qu'il percevait dans les groupes qui l'entouraient, il comprit que les deux vaisseaux, bien que connaissant chacun l'existence de l'autre, ne s'étaient jamais encore rencontrés.

Il écouta un moment deux hommes du long passage qui essayaient de se trouver un terrain commun et il frissonna. Ils étaient nés dans la même ville, l'ancien Angeles. Ils avaient à peu près le même âge, environ quarante ans. Mais la famille de l'homme du « *Lion* » s'était dispersée et elle était tombée dans l'oubli deux cents ans avant la naissance de l'aviateur du « *Chien* ».

Les deux hommes, cependant, considéraient comme une extraordinaire coïncidence qu'ils fussent si proches dans le temps.

Ils échangèrent du tabac, cherchèrent en tâtonnant un sujet commun de conversation, se raccrochèrent à Old Angeles en quelques mots très brefs, et le silence tomba entre eux. Ensuite, l'un d'eux, plein d'espoir, mit sur le tapis le charme des femmes de Caterdice du Deneb, mais son enthousiasme tomba lorsque l'autre exprima sa surprise. A l'époque de sa visite à cette planète, les ouvriers pygmées africains d'importation formaient la race dominante. Les deux hommes se rencontrèrent enfin sur un terrain solide, celui des meilleurs mélanges de combustible chimique, et ils s'assirent, soulagés, se réjouissant à l'avance d'une agréable conversation.

Alan s'éloigna. Il se sentait solitaire et abandonné. Il leva les yeux pour regarder le ciel qui s'assombrissait. Les derniers rayons de l'astre couchant peignaient les nuages épais de vert et d'or. Ce spectacle était si différent d'un coucher de Soleil sur la Terre qu'Alan prit soudain conscience, découragé, de l'endroit où il se trouvait, de l'incalculable distance qui le séparait de son foyer.

Une voix lui parvint de tout près, assourdie par le ressac, mais portée par la brise aigre du soir. Il faisait assez sombre maintenant sur la grève pour voir luire des cigarettes dans les groupes divers. Alan se trouvait tout près du capitaine du *Lion* et de Jocelyn qui ne le voyaient pas.

Jocelyn était assis sur un débris d'épave qui se détachait sur l'arrière-plan clair des flots venant se briser sur la plage. Il lançait des cailloux dans les vagues qui montaient à l'assaut du rivage.

— Vous êtes sûr d'avoir cherché partout ? demandait-il.

— Ils ont retroussé leurs manches et sont partis, à ce que je crois comprendre. Du pain dans le four, les charrues aux champs, des porcs et des poules qui sont retournés à l'état sauvage dans toute la brousse. Je suis ici depuis la semaine dernière planétaire. J'étais venu organiser une affaire sur cet uranium des moteurs aéronautiques.

— Ce n'est pas un tour que vous me jouez pour me faire partir, j'espère ?

— Jocelyn, je suis de Boston, mais je ne ferais pas gaspiller ainsi ses atomes même à mon ennemi le plus acharné.

— Dans quel état sont les mines ? demanda Jocelyn en ramassant un autre galet.

— Vous n'avez pas l'intention de fouiller ?

— Je pensais à la possibilité d'une descente de pirates. Mais si les mines sont en bon état, il n'y a pas eu de raids.

— Ma foi, elles ont l'air normales. J'ai fait un détour par là-haut. J'ai regardé du haut de mon avion durant six maudits jours et je n'ai rien découvert. Ils ont retroussé leurs manches et sont partis.

— J'étais ici il y a une année-vaisseau. Mais cela fait six cents années planétaires. C'est beaucoup !

Puis il appela :

— Rapide !

D'un groupe de filles du Lion, une voix répondit :

— Oui, oui !

Peu après, Rapide arriva en titubant.

— Rapide, continua Jocelyn, nous nous trouvons en présence d'un mystère. Débarrassez une partie de la plage et filez en avion. Vous prendrez avec vous Bill Godine. Regardez jusqu'à ce que vous trouviez une colonie.

— Oui, oui, patron. Allons donc ! Encore une planète vide ! Hé ! Petit Bill !

Le jeune garçon de dix ans s'éloigna de sa mère en bondissant, les yeux écarquillés et brillants.

— Jeune Bill, dit Rapide, votre avenir est entre vos mains. Vite ! Vite ! Dites à Jock d'éclairer l'espace et toute la plage. Hello ! Corday ! Voulez-vous trouver des gens pour enlever du sable argenté ce bout d'épave ?

Diantre augmenta la puissance de ses phares et dix minutes plus tard l'avion à réaction aux ailes courtes dessina un trait lumineux dans le ciel noir et disparut.

Alan se retrouva errant avec des groupes en direction de la ville, au long d'une route envahie par l'herbe, entre des murs effondrés qui formaient des monticules ronds couverts de lichen.

Mais il ne put guère jouir de la ville. Là où les toits étaient encore intacts, on pouvait entrer dans les maisons. On y trouvait des jouets épars, des tables mises et des lambeaux de vêtements qui n'avaient pas été portés depuis cinquante ans et qu'avait épargnés l'air marin. Les groupes errants d'hommes et de femmes sidéraux ne touchaient à rien, moins par honnêteté que par une superstition fortement ancrée. Bientôt, pourtant, leurs craintes s'effacèrent suffisamment pour leur permettre d'élire un maître des cérémonies, fabriquer un feu de joie avec des bancs de parc brisés, exécuter un cochon sauvage qui fut rapidement cuit et dévoré. Quelqu'un découvrit un cellier et, à la fin, Alan se trouva à côté du chœur des hommes d'équipage qui

avaient déjà trouvé l'oubli dans des verres de vin doux.

L'aube froide vit Jocelyn, aidé de Rapide épuisé, s'efforcer de réveiller les hommes des deux équipages abandonnés en des postures diverses. Tout au long de la journée planétaire, il fut impossible aux hommes et aux femmes du *Lion* et du *Chien* d'entendre, sans un gémissement et un frisson la moindre allusion au vin doux.

Ils transférèrent leur campement dans la région des mines. Les hommes sidéraux, non sans de nombreux jurons et des protestations, et pas mal de coups d'œil alarmés aux compteurs Geiger, se transformèrent en mineurs.

Dix jours plus tard, chargés au maximum d'alluvion exploitable, qui répandait une odeur de poussière dans tout le vaisseau, ils bourraient celui-ci d'uranium destiné à la Terre tandis que le *Lion*, qui avait en vue une autre affaire, filait sur Pollux.

Ils n'avaient pas le moindre indice sur ce qu'était devenue l'ancienne colonie.

— Notez-le dans votre journal des Etoiles, Monsieur Hale, dit Jocelyn. « Johnny's Landing » est ouvert aux colonisateurs. Des colonisateurs au nombre desquels se trouveraient quelques cerveaux.

CHAPITRE VIII

Dans le cœur d'Alan Corday, l'espoir montait à mesure que s'accumulaient les quarts. Malgré lui, il ne pouvait s'empêcher, chaque fois qu'il était de service, de désirer voir marcher plus vite le compteur de vitesse. En soi, c'était de la folie, mais les éléments de froide logique de son tempérament n'étaient pas encore très développés et la terre natale est toujours un sujet d'émotion.

Il rentrait chez lui. Il n'avait aucune idée de la distance à laquelle il se trouvait de la Terre, du nombre d'heures-vaisseau qui s'étaient écoulées ni du nombre d'années qui avaient passé sur la planète. Mais il était jeune et chaque tour de quart augmentait son espoir. Peut-être s'était-il écoulé moins de quinze ans ! Dans ce cas, il pourrait alors mettre ses projets à exécution.

Il ne pensait plus du tout maintenant à ne pas remplir sa tâche. Il obéissait promptement aux ordres, se montrait méticuleux dans l'accomplissement de sa besogne, dédaignait la présence secrète de Morphy. Il était encore très loin d'être le meilleur officier de pont qu'on pût trouver mais, à partir de l'instant où il mit de l'enthousiasme à faire son travail, il devint facilement, à bord, le meilleur après Jocelyn. Il étudiait, non pas la navigation, mais le maniement et le commandement du vaisseau. Il imaginait toutes sortes d'incidents ou d'accidents susceptibles de ralentir leur marche et il étudiait à fond comment il pourrait le mieux parer à chacun de ces cas.

Quelle qu'eût été son humeur antérieure, personne ne pouvait maintenant se plaindre de lui. Au long des jours, en y appliquant son esprit réellement brillant, il dirigea toutes les manœuvres du grand vaisseau pour cas d'urgence, vint à bout du contrôle des avaries et perfectionna son habileté manœuvrière. Il eut une prise de bec avec Hale au sujet du calcul de la courbe de l'espace car Hale avait tendance à ce propos à se montrer négligent, à lancer le vaisseau par insouciance sur une courbe très large qu'il rectifiait ensuite. Hale, surpris, accepta l'observation et même conduisit plus serré avec un gros rire aimable. Chaque minute de temps-vaisseau gagnée dans cette course correspondait à des années de temps planétaire pour Corday.

Celui-ci se montrait enjoué, alerte et même l'équipage du pont, malgré une certaine méfiance, se dégelait vis-à-vis de lui jusqu'à l'appeler « Monsieur ». Il passait devant Reine comme s'il avait été atteint d'amnésie complète pour tout ce qui était « mutinerie ». Il se servait de Diantre pour obtenir un peu plus de précision dans le réglage de l'exploseur. Il supportait Jocelyn comme un mal nécessaire. Quel que fût le caractère du capitaine, celui-ci le ramenait chez lui et cette pensée dictait l'heureuse attitude de Corday.

Alan prit aussi l'habitude de rire facilement et naturellement des inconvénients secondaires. Avec des airs supérieurs, il devint très tolérant au sujet de la poussière (inévitables vu le perpétuel rationnement d'eau sur le vaisseau), du langage archaïque de l'équipage, de la morale bizarre des officiers. Il pouvait se permettre d'être tolérant. Il rentrait chez lui.

Parfois, quand sa cabine était obscure et le vaisseau glacé de part en part par le zéro absolu de l'extérieur, le doute et la vérité tentaient de monter à la surface de sa conscience. Mais il les refoulait. Il était jeune, il était plein d'espoir. Il avait un foyer.

Il n'y avait à bord que trois hommes qu'intéressait cette question. Et c'était un autre élément de supériorité que possédait Alan sur l'équipage. Ils étaient des hors-caste. Ils n'avaient de foyer nulle part. Ils s'étaient laissés distancer par le temps et ils n'avaient plus d'espoir. Lui, Alan, était différent. Trois des aviateurs kidnappés qu'on avait fait monter de force à bord semblaient pressés de rentrer. Les onze autres restaient apathiques. Ils avaient des raisons personnelles pour ne pas aimer la Terre. Mais avec les trois, Corday avait de fréquentes conversations sur les joies que leur réservait la planète.

Ils oubliaient les gouvernements peu stables et turbulents. Ils oubliaient la chaleur du New-York moderne. Ils oubliaient les discussions raciales et les affaires économiques. La Terre tout entière était un paradis. On pouvait négliger et pardonner tous ses défauts.

De temps en temps, pendant son tour de quart, alors qu'il étudiait avec Hale ou qu'il vaquait à quelque tâche routinière qui exigeait peu d'attention, les équations du Temps surgissaient pour venir le hanter. C'étaient des choses si exactes dans leur précision ! Il n'y avait pas de compromis avec Einstein non plus qu'avec Lorentz.

Parfois Alan les écrivait sans y penser sur un bloc, puis il se surprenait en train d'écrire, regardait, stupéfait, leur valeur par rapport à la vitesse du vaisseau

— rarement inférieure à cent quatre-vingt-quatre mille milles à la seconde, ordinairement plus élevée — et il effaçait le tout avec horreur.

Il s'aveuglait volontairement et il s'en rendit à demi compte plus d'une fois lorsqu'il inscrivait un chiffre erroné du nombre de tours de quart sur la feuille séparée qui lui tenait lieu de journal de bord. Ce qu'il ne voyait pas, c'est qu'il lui arrivait de porter le même chiffre du nombre de quarts à quatre reprises sur le journal, s'illusionnant lui-même volontairement sur le nombre de semaines-vaisseau que mettait le navire à le ramener chez lui.

S'il y avait une touche d'hystérie dans son enthousiasme à faire marcher le vaisseau, il était le dernier à la percevoir. Il crânait avec suffisance à ce sujet et cette suffisance ne lui permettait pas encore de calculer réellement le nombre des années qui s'étaient écoulées sur la Terre.

Il se joignait aux chœurs et jouait au tric-trac avec Hale. Il établissait des plans de grande envergure et se montrait habile à préparer leur réalisation. En usant d'une psychologie profonde, il entraîna Strange dans l'infirmerie, à de nombreuses et amères compétitions aux échecs. Il fouettait la vanité du docteur par des remarques. « Vous savez, disait-il, c'est drôle, les échecs. Je crois que l'on ressent vivement la honte d'être battu parce que ce n'est pas un jeu de hasard. Un individu qui est fait échec et mat donne la mesure exacte de son cerveau ». Avant que ne fût achevée la moitié du voyage, il avait regagné sa paie tout entière et trois mille en sus. Il aurait aussi sa part sur le chargement d'uranium. Marby avait bien fait à ce sujet une réflexion glaçante. « J'espère, avait-il dit, que la Terre se servira encore de cette substance quand nous y serons. Vous vous rappelez ce qui s'est passé, il y a deux voyages, avec l'or ? » Mais Alan était devenu subitement sourd. Il aurait près de vingt-cinq mille dollars quand on lui aurait tout versé.

Il poussait la vitesse et refusait de croire que plus celle-ci augmentait plus ils brûlaient de temps terrestre. Et il falsifiait pour lui-même son journal. Il sentait que c'était son poing seul qui lançait au port le Cirque aux Puces. Ce fut pour lui une époque presque heureuse. Chica n'aurait pas changé. New-Chicago serait simplement New-Chicago. Et quelle rigolade, quand il raconterait à ses anciens condisciples son aventure énorme dans les étoiles ! Ce serait à table un bon sujet de conversation : allusion désinvolte à une colonie disparue ; bouts de phrases comme : « A bord de ces vaisseaux, on ne sait jamais qui on côtoie. Sur le « Lion du Roi », construit il y a deux mille ans, entre parenthèses, en un endroit qui s'appelait Boston, il y avait un assassin qui... » Et Chica rayonnerait, apporterait le porto, et ses amis le presseraient d'en dire plus...

— Monsieur Corday, dit froidement Jocelyn, si vous pouviez vous arracher un instant à votre rêve éveillé, vous pourriez équiper la passerelle de tribord. Elle aurait besoin de deux nouvelles roues de poulie et d'un croisillon. Nous allons maintenant ralentir notre vitesse d'une manière continue. Ne détachez donc aucun homme de son poste.

— Vous voulez dire que nous arrivons ?

— Dans dix tours de quart, Monsieur Corday. Il y a deux jours-vaisseau que nos appareils de chauffage utilisent les particules du Soleil. Etiez-vous donc dans la lune ?

Ensuite, vert, bleu, d'un éclat tremblotant, l'objet le plus adorable du ciel apparut, nageant vers eux : la Terre ! Elle vint à eux comme une grande reine, enveloppée de brouillards argentés, servie par son page, la Lune. Et la couronne du Soleil flambait derrière la planète comme un feu d'artifice de bienvenue.

Alan, frémissant d'impatience, les narines rougies par les émotions qui grondaient en lui, se tordait les mains devant les précautions inutiles de « ce fou de Jocelyn ». Car, en arrivant dans l'atmosphère, Rapide et Diantre s'éloignèrent dans un appareil de reconnaissance pour s'assurer qu'il n'y avait aucune guerre ni commotion, en prenant bien soin de voler au-delà de la portée possible d'armes nouvelles.

Durant quatre heures l'équipage resta sur le qui-vive tandis que le vaisseau, à la limite extrême de la couche extérieure de l'atmosphère, suivait une course capricieuse, tous ses détecteurs en position d'alerte.

Précautions qui n'avaient aucun sens ! pensait Alan, rageur. A leur départ il n'y avait

aucun indice de conflit et les prévisions de guerre pouvaient se faire vingt ans d'avance. Ces précautions en effet s'avérèrent inutiles car, au crépuscule, ils descendirent vers les plates-formes de New-Chicago, sur les rampes du plus grand aéroport terrestre.

« Les matelots sont priés de se réunir dans le hall du mess pour recevoir les instructions », crièrent les haut-parleurs d'un bout à l'autre du vaisseau. »

Endormie, avec un sourire radieux sur son visage d'une miraculeuse propreté, dit à Alan :

« Avec les compliments du capitaine, Monsieur Corday est prié d'aller au rapport dans la cabine du patron. »

Alan était prêt à aimer le monde entier. Il tapota la tête d'Endormie et répondit : « Oui, oui, comtesse ».

Il n'était jamais encore entré dans les pièces réservées au capitaine et il ne les vit pas. Il nota seulement quelques vieux galons enroulés dans un coin et il eut l'impression d'un vaste espace. C'étaient en effet des cabines d'amiral, conçues pour un service qui n'existait plus depuis longtemps. Jocelyn ne paraissait pas spécialement malveillant.

— Asseyez-vous, Monsieur Corday, dit-il.

Impatient, Alan s'assit. Il sentait sur lui le regard de Mme Luck, assise sur le linteau, occupée à une besogne peu féminine, qui consistait à nettoyer le revolver de Jocelyn et la gaine.

— Nous avons eu de nombreuses épreuves, Monsieur Corday, dit Jocelyn. Dans son cours normal, le long passage en offre souvent de pires.

Alan approuva d'un mouvement brusque, pressé de retrouver sa liberté.

— Vous êtes très jeune, continua le capitaine, et vous avez encore beaucoup à apprendre. Mais avec de l'application vous pourriez un jour devenir un excellent premier lieutenant.

Le capitaine allongea les jambes et se mit à faire passer d'une main dans l'autre un petit canif de bureau.

— Vous pensez sans doute, reprit-il, que votre droit à la liberté a été violé lorsque vous êtes venu avec nous et vous avez sans doute beaucoup de sujets de plaintes sur le traitement que l'on vous a fait subir. Je vois que vous avez à la main droite deux petites cicatrices. Je le regrette, Monsieur Corday, mais ce sont des mesures nécessaires.

Alan se tordait sur son siège, essayait de se montrer poli. Il pouvait maintenant se le permettre. Jocelyn s'exprimait avec effort, mais Alan ne le remarquait pas. Le capitaine était pour lui un homme qu'il pensait ne jamais revoir et qu'il n'avait aucun désir de connaître.

« Monsieur Corday, continuait Jocelyn, je voudrais que vous considériez que vous avez un crédit ouvert sur votre paie jusqu'à notre départ. Nous resterons ici environ dix jours. Nous changerons de cantonnement demain, conformément aux avis qui nous ont été donnés au port. Nous allons au chantier de réparations pour faire adapter au vaisseau des moteurs d'un modèle récent. Nous serons au chantier 197, à un mille environ au nord des nouveaux entrepôts qu'on a bâtis. Vous nous trouverez sans difficulté.

— Je suis sûr, dit Alan, que je ne vous chercherai pas. Je ne vois aucune raison qui puisse m'y pousser.

— Il pourrait vous arriver pire.

— Je ne puis pas non plus le concevoir.

Jocelyn se mordit les lèvres. Il regarda fixement Alan puis, dans un casier du bureau, il prit une feuille sur laquelle il inscrivit le nom d'Alan et ses états de service. Puis il tira d'un sac qui venait d'être apporté à bord une liasse de billets et compta quinze mille dollars. A cette somme il ajouta neuf mille dollars « montant d'une traite sur le docteur Strange et d'une part sur le chargement du vaisseau ». Il poussa les billets et la feuille vers Alan qui enfouit rapidement le tout dans la poche de côté de sa veste blanche loqueteuse.

— A votre place, j'achèterais d'autres vêtements, dit Jocelyn. Si l'on en juge par l'insigne du col, vous portez une veste « dixième classe ». Au mieux, vous trouverez peut-être quelques légers changements. Je n'ai pas fait d'enquête, en dehors de ce qui concernait la sécurité de notre atterrissage.

Alan se leva. Il fit un salut bref, cérémonieux, à Mme Luck, un autre au capitaine.

— Vous ne voulez pas reconsidérer maintenant la question ? demanda Jocelyn. Puis brusquement : Il se peut que vous trouviez une situation qui ne vous plaira guère, Corday. Croyez-moi, le premier retour...

Le capitaine se mordit les lèvres pour ne pas en dire plus et se leva, sans tendre la main. Une dure amertume s'étendit soudain sur son beau visage. « Je vois, dit-il, que vous ne m'écoutez pas. Adieu, Monsieur Corday ».

Alan salua de nouveau et tourna les talons. Dans le couloir, il tomba sur Endormie qui, stupéfaite, écarquillait les yeux. Il s'arrêta pour lui mettre un billet dans la main en lui disant joyeusement : « Achetez-vous du savon, comtesse, à mon compte ».

Cette minute d'arrêt lui permit d'entrevoir Jocelyn par la porte ouverte. Le capitaine s'était versé une bonne rasade dans laquelle il vidait un paquet de poudre. Il avala le breuvage d'un trait et lança sur le sol le verre qui se brisa en milliers de diamants.

Corday enregistra vaguement la scène, se détourna, caressa la tête d'Endormie et fila vers la passerelle où la sentinelle le salua. Il crut entendre derrière lui un sanglot féminin. « Quelque enfant du vaisseau à qui on n'a pas permis de descendre », pensa-t-il. Puis il franchit le bord.

En partant, il remarqua que les poulies qu'il avait récemment ajustées avaient fonctionné sans à-coup et que la passerelle descendait exactement jusqu'au sol. Ensuite, sans un regard au vaisseau, il héla un taxi qui passait.

CHAPITRE IX

La voiture glissait sur la route. Le chauffeur conduisait d'une main, le bras droit sur le dossier de son siège et son visage, qu'animait l'intérêt, se présentait la plupart du temps de profil à son client.

— Dites, patron, est-ce que ce n'est pas un vaisseau martien, ou de par là ? Je n'en ai jamais vu comme ça.

Alan aurait, en ce moment, embrassé tout le monde.

— C'est le « *Chien du Ciel* », répondit-il.

— Je n'en ai jamais entendu parler. Pourtant je connais la plupart des vaisseaux réguliers.

— Il revient du long passage.

Le chauffeur eut un sursaut, regarda en arrière par son rétroviseur et augmenta la vitesse.

— Pourquoi les gens ne disent-ils rien ? J'étais tout juste là quand il a atterri et j'espérais une bonne tournée toute la nuit dans les tavernes avec un convoi assoiffé. Malheur ! Heureusement que vous m'avez appelé, patron. Ces petits-là sont des mangeurs d'hommes. Il se retourna soudain vers Alan. « Sans vous offenser, bien entendu, je ne pensais pas... »

— Je n'en fais plus partie, dit Alan, heureux. Et je sais ce que vous voulez dire.

— Bien alors ! fit le chauffeur soulagé. On ne les voit pas ici très souvent. Il y avait un de ces busards par là, il y a deux ou trois mois, et les agents l'entouraient sur dix rangs pour l'empêcher de partir. Mais en pure perte. Je me demande pourquoi personne ne tient un rôle de ces équipages pour les obliger à se tenir tranquilles. Mais voilà, aucune section de police ne peut rester au pouvoir assez longtemps pour revoir le même vaisseau. Ils sont, paraît-il, – je l'ai lu l'autre jour – un mal nécessaire. Ils apportent de temps en temps des richesses à la Terre et fournissent aux chantiers de réparation du travail à des tarifs incroyables. Moi, je ne le vois pas ainsi. Je préfère un

bon gueuleton tranquille avec un équipage martien... Vous ne m'avez pas dit par quel restaurant nous commençons, patron. Il y a longtemps que vous êtes parti ?

— Pas très, répondit Alan avec confiance. Et je ne suis pas en quête d'une nuit de fête.

— Bah ! C'est facile, je vous assure, ne vous décidez donc pas trop vite. Depuis que l'Eglise a été rejetée du pouvoir, le vieux quartier a toujours ses portes grandes ouvertes et l'alcool y coule en abondance.

Alan, plongé dans ses espérances, acquiesça. Il était agréable d'avoir en poche vingt-quatre mille dollars. Mais la remarque du chauffeur ne put s'engrener correctement dans le déroulement de ses pensées.

— Pardon ? dit-il.

— Grandes ouvertes, répéta le chauffeur. Il y a, par exemple, la boîte de Barracoon Bob où l'on peut avoir un verre de « filleroo », une brassée de...

— Je veux parler de cette histoire d'Eglise, insista Corday, toujours résolu à ne prendre aucune nouvelle au sérieux.

— Et alors ?

— Vous avez dit : « Depuis que l'Eglise a été rejetée du pouvoir ». Je ne savais pas qu'il y avait une Eglise au pouvoir.

Le chauffeur, déconcerté, le regarda.

— Ecoutez, patron, vous êtes sûr que vous n'avez pas déjà vidé quelques verres, ce soir ? dit-il, puis il haussa les épaules. « J'oubliais que vous étiez parti sur cette chose, là-bas ».

— Qu'est-ce que s'est passé ?

— Oh ! les blancs ont fondé une Eglise pour tenir sous le joug les « gens du peuple ». C'était juste après la dernière guerre.

— La guerre ? Quelle guerre ? fit Alan dont le cœur commençait à battre malgré ses efforts.

— Moi, patron, je n'en sais que ce que j'ai appris en huitième. LA guerre, naturellement.

— Nous avons gagné ?

— Est-ce que quelqu'un gagne jamais une guerre ? Mais peut-être pourrait-on dire que les blancs ont gagné. La tourbe des va-nu-pieds a encaissé tous les coups et elle a été décimée...

— La quoi ?

— C'est un mot argot qui veut dire « Parti du Peuple ». Ils avaient une église à eux, d'après ce qu'on m'a dit. La Fission... non, l'Electricité... enfin une église quelconque. Et tous les prêtres ont été brûlés. J'en ai vu un quand j'étais enfant. On le poursuivait dans une allée et ses cheveux étaient en flammes. Je...

— Je suis très déconcerté, dit Alan. Quelle église a gagné ?

— Oh ! la compagnie des blancs n'était pas une église, à ce qu'on m'a dit. Elle prêchait par radio et utilisait des *jawnotics* ou quelque chose de ce genre.

— Des hypnotiques ?

— Si vous voulez. Mais les blancs, de toute façon, sont arrivés à l'emporter sur le peuple pendant un temps. Puis les Noirs ont déclenché une révolution, renversé

cette église, et ils en ont établi une nouvelle qu'ils appellent l'église chrétienne. Je suis membre de cette église.

Alan essayait de relier, en un temps record, toutes les pièces de ce puzzle.

— Vous avez, pour sûr, continua le chauffeur, raté pas mal d'amusements. Il y a des années que nous n'avons pas de troubles véritables. Mais il arrive parfois qu'un blanc soit dénoncé et il y a un sacré charivari, une bonne partie de tir et de la bière à volonté. Nous avons maintenant à notre tête un homme bien : Justinius Murphy.

— Quoi ? Qui ?...

— Républicain, naturellement. Dites, vous êtes républicain, n'est-ce pas ? Je ne dois prendre en charge personne qui ne le soit pas.

Le conducteur pivota sur lui-même et de tous ses yeux regarda son client. Soudain, il tira sur le manche et braqua le frein. Puis il ouvrit la portière.

— Patron, je regrette, mais je ne veux pas courir de risques. Nous sommes dans un pays libre et chacun agit à sa guise, mais il faut que je fasse mon rapport.

— Ecoutez, dit Alan, raidi, il y a dix ou quinze ans que je suis parti d'ici, c'est vrai, mais jamais un chauffeur ne m'a mis hors de sa voiture.

— Vous êtes dans la banlieue et vous pourrez faire le chemin à pied.

Alan balança entre frapper l'homme et l'acheter. Il se décida pour le dernier moyen qui échoua.

— Non, merci. Je regrette, patron. Je ne veux pas courir de risques.

Alan, qui ne voulait pas se quereller avec un subalterne, descendit sur la route avec dignité. Il avait dans sa poche un peu de monnaie. Il tendit une pièce que le chauffeur regarda avec mépris. Alan l'échangea contre une autre qui était quatre fois plus grosse et celle-ci fut acceptée. Pour la première fois, Alan remarqua que le centre des pièces de cuivre qu'il possédait brillait. Sur les billets, il n'avait guère noté que le mode d'impression qui lui parut étrange.

— Puisque vous voulez jouer au grand-duc, dit le chauffeur, je crois que vous feriez mieux de changer cette veste.

— Pourquoi ?

— Elle est blanche ! Est-ce que ça ne suffit pas ? Moi, je n'ai pas de mauvais sentiments, je... Judas Iscariot !

Il reculait, titubant, pâle. Alan regarda, étonné, sa propre poitrine.

— Qu'y a-t-il encore ? demanda-t-il, à moitié en colère.

— Ecoutez, patron, le suicide, c'est très bien, mais qu'il reste à sa place et pas dans mon voisinage. Avant de faire dix pas, arrachez cet insigne de votre col.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Dieu du Ciel ! Les ingénieurs de dixième classe ! Je l'ai vu dans mes livres d'histoire : aigle, compas et tout ! Qui s'est emparé du monde, d'après vous ?

Alan eut soudain envie de vomir. Non point à cause du danger proche. Non point parce que ses anciens camarades avaient été rois... mais parce que le **Temps** s'était écoulé.

— Les livres d'histoire, répéta-t-il, morne.

Mais le vieux chauffeur était parti.

Une heure plus tard, luttant encore contre une prescience épouvantable, s'efforçant d'ignorer les immeubles inconnus qui se dressaient de chaque côté des rues aux noms familiers, Alan parvint à un petit parc. C'était un square du second palier, ouvert de toutes parts à la lumière du soleil dans la journée et à celle des étoiles, la nuit. Il n'avait pas changé. Les bancs et les lampadaires étaient les mêmes et, sur un de ces bancs... Il chercha rapidement et, à la pensée de ce qui avait menacé de l'engloutir, il éclata d'un rire bref et heureux.

Une main maladroite d'écolier avait gravé un dessin qu'obscurcissait à peine la peinture. Il y avait un cœur, une flèche et deux groupes d'initiales : « AC aime CM ». Une chose idiote dont on ne pouvait que rire. Ils étaient jeunes et c'était l'anniversaire de leurs fiançailles. La lune s'était montrée par les trous des squares supérieurs.

« Idiots d'enfants ! » dit Alan. Il passa le doigt sur les initiales : « Cerita Montgraine ». Chica. Elle était quelque part dans la cité. Il savait qu'il la trouverait. Peut-être était-elle un peu plus âgée que lui maintenant. Peut-être avait-elle même les cheveux gris, qui sait ? Mais c'était de sa faute à lui et elle avait promis. Tout allait s'arranger. Il avait connu un type à l'école, Jordan Cash, qui s'était marié à une femme de quarante ans et ils avaient été heureux comme des pigeons. Qu'importait l'âge ! Le cœur seul comptait. Et pour bien comprendre un homme, il fallait une femme plus âgée. Qui avait dit cela ? Oh ! oui, c'était Reine. La grosse, globuleuse Reine. Mais elle avait raison.

« Bien sûr qu'elle avait raison, bien sûr qu'elle avait raison » disaient ses pieds en cadence tandis qu'il descendait le boulevard. Elle avait certainement raison. Et il repoussa la tristesse. Mais il y avait quelque chose d'autre dans le bruit de ses bottes, quelque chose qu'il ne pouvait oublier complètement. Une chose coulante, facile : « Masse, Temps, Vitesse ». Bien sûr ! L'équation d'Einstein. Des bruits de pas.

Il cherchait la maison de ses parents, sa maison. Sa mère serait bien vieille maintenant, il le savait. Et son père était sans doute mort, car le pauvre vieux était toujours souffrant depuis qu'il avait perdu sa firme et qu'il avait dû vendre sa maison de campagne et ses chevaux. Mais sa mère était certainement vivante. Elle descendait d'un clan où l'on vivait très vieux et pas un jour de toute sa vie pleine de passion elle n'avait été malade. Alan se sentait coupable de ne s'être pas inquiété à son sujet durant toutes ces dernières semaines. Mais elle comprendrait les sentiments d'un jeune homme amoureux. Et elle saurait où se trouvait Chica.

Cependant, Alan s'arrêtait, embarrassé. Il revint sur ses pas et regarda la rue à partir du coin, puis il avança de nouveau. Il y avait quelque chose d'étrange dans ce pâté de maisons et pourtant c'était certainement celui qu'il cherchait. Il devrait y avoir un jardin. Il y en avait un, en effet. Alan soupira de soulagement. Il poussa la porte grillée qui céda et il entra.

— Hé ! Qu'est-ce que vous voulez ?

C'était un étranger dont la chemise était sale qui entassait des plantes en pots dans une caisse. L'endroit était une espèce de serre étrange, sans vitres ni lumière, et sans bac pour l'arrosage.

— Je ne vends pas au détail et je n'emploie que Junsen, dit l'homme. Sortez donc.

— Excusez-moi, dit Alan. Je cherchais la résidence Corday.

— La quoi ?

— La résidence de Sir Alton Corday.

— Mon vieux, ici il y a une fabrique de boîtes en carton et je loue la cour. Il n’y a aucune résidence dans cette partie de la ville. Je... que disiez-vous ?

— Sir Alton...

— J’ai compris. Vous êtes un homme du gouvernement ? Dans ce cas, je peux vous dire qu’il n’y a aucun argent de blancs enterré dans cet endroit. J’ai fouillé partout quand mon vieux père m’en a parlé. Pas une pièce ! On m’a pourtant dit que l’année dernière, rue de la Liberté, on a trouvé des plats d’argent qui avaient appartenu à des blancs.

Alan regarda le jardin avec rancune, comme s’il l’avait trahi. Ici il avait affronté son premier cheval à bascule et reçu sa première fessée pour avoir arraché les zinnias. Il reprit conscience de la présence de l’homme.

— Pouvez-vous... pensez-vous que je pourrais trouver quelqu’un qui saurait où ont déménagé les Corday ?

— Déménagé ?

L’homme éclata de rire et se remit à entasser les plantes dans les caisses avec une étonnante économie de mouvements. Puis il vit qu’Alan était toujours là et il temporisa.

— Vous pourriez demander, dit-il, au palier en-dessous. Le diacre qui s’y trouve est un vieil oiseau et il connaît toute la paroisse comme une litanie.

— Je connais l’endroit, merci.

Alan rassembla son courage et sortit. La grille se referma derrière lui avec un dé clic, dé clic léger, indifférent et froid. Il se sentit un peu étourdi. « La décélération, se dit-il. Lorsqu’on a subi des jours durant une force de gravitation trois ou quatre fois plus forte, on se sent tout drôle un certain temps.

L’église était en ruines, timidement en retrait dans une impasse, entre deux immeubles plus élevés. Alan remarqua que tout le quartier était dans le même état de délabrement. Les rues étaient sillonnées d’ornières et creusées de cratères. La boue suintait entre les pavés brisés. L’église était anciennement un splendide édifice mais elle avait maintenant perdu ses deux ailes et sa flèche. Il était étrange de la voir dans cet état quand on se rappelait l’aspect qu’elle offrait il y avait si peu de temps. C’était un noble édifice imposant avec une large pelouse et des ouvertures vers le ciel à tous les paliers, pendant toute la montée. Elle avait sans doute, se dit Alan, été dernièrement la proie d’un incendie.

Il était tôt et quand il frappa à la petite porte, on lui ouvrit promptement. Un individu ratatiné, vêtu d’un manteau noir, répondit par des inclinaisons de tête à tout ce que demandait Alan. Mais ce n’était pas pour dire « oui ». Il continua, pendant toute l’entrevue, à faire ce geste qui signifiait « non ».

— Pourtant la crypte de ma famille est ici, disait Alan.

— Famille ? Crypte ? Ta... ta... Vous parlez comme un blanc, jeune homme.

— Puis-je voir les cryptes ? demanda Corday en tendant une pièce.

— Bien sûr, bien sûr. Et les registres aussi... du moins ce qu’il en reste.

Mais il y avait un trou béant dans le sol et les dalles et les noms avaient disparu pour la plupart. Le jeune homme alluma une chandelle pour essayer de lire quelques inscriptions à la lueur de la flamme vacillante. Il retrouva sur quelques dalles des noms de familles de la dixième et onzième classe, mais aucune ne portait Corday.

— C'est très bizarre, dit le diacre, mais je ne comprends pas pourquoi vous voulez savoir. Bon... bon... Je vous montrerai volontiers les registres... ceux qui restent... Bon... Bon...

Et il plaça devant son visiteur un monceau de livres moisis. Ils étaient tellement brûlés sur les bords qu'on en pouvait déchiffrer peu de pages. Alan, indifférent à la cire chaude qui coulait de la chandelle sur sa main, ne trouva rien.

— Laissez-moi voir, dit le diacre. Je me souviens d'un Strachay. Vous ne voulez pas d'un Strachay ?... Hé là, attendez. Quelques-unes des dalles avec lesquelles on répare les rues sont posées à l'endroit.

Alan écarquilla des yeux incrédules.

— Il y en a devant la façade qui ont servi à boucher la mare de boue. Bon, bon, venez, continua le diacre qui avança dans l'obscurité en traînant les pieds.

Alan n'avait pas remarqué jusqu'à ce moment que le premier palier n'était pas éclairé du tout. Il lui fallut recourir à un bougeoir qu'il paya un dollar. La boue giclait sous ses bottes. Quelqu'un le héla. C'était un homme qui portait une lanterne d'où naissait une lumière soutenue. Il apostropha le diacre, l'accusant de « vente illégale de lampes » et il éteignit la chandelle que tenait Alan. Celui-ci leva les yeux et vit un homme en haillons, aux yeux de loup, qui le regardait, furibond.

— Vous voulez de la lumière, mon ami, vous payez pour la lumière.

Alan était trop absorbé par sa tâche pour comprendre. Il s'efforça néanmoins de répondre et il obtint ainsi l'aide d'un « membre salarié de la corporation des luminaires ».

Ils grattèrent et salirent une demi-heure les pierres, pendant que le diacre « bonbonnait » çà et là, recommandait d'autres mares de boue. Soudain, Alan s'arrêta. Sur une dalle brisée, il avait lu : « ay ».

Il fouilla tout autour, sans s'occuper de la boue, pour essayer de trouver d'autres morceaux. Le porteur de lumière poussait les pierres en exhalant des han chargés de whisky pendant que le diacre, excité, redoublait de saluts et de bon... bon... autour d'eux. Mais ils ne trouvèrent rien d'autre.

— Ecoutez ! dit le porteur de lampe. J'ai deux amis au bout de la rue qui sont des commissionnaires. Nous allons les envoyer chercher un jardinier. Cela, si vous avez de l'argent, naturellement. Et nous retournerons toute cette maudite rue !

Cette perspective enthousiasmait l'homme qui se redressa pour embrasser la scène future d'un regard brillant. Le diacre salua et resalua pour dire que c'était là une bonne idée.

Mais alors Alan les vit tels qu'ils étaient. Il vit la boue, le porteur de lumière haillonneux, le diacre en manteau, la rue. Il vit l'église telle qu'elle avait été et telle qu'elle était maintenant. Il se redressa.

— Merci, dit-il. Ce ne sera pas nécessaire. Si vous voulez m'accompagner, je vous paierai.

Il se retourna d'un mouvement décidé et paya le diacre qui bon...bonna avec reconnaissance. Puis il indiqua au porteur de lumière la direction qu'il voulait prendre. Et ses pas s'éloignèrent de la dalle brisée qui portait l'inscription « ay ».

CHAPITRE X

Après avoir marché longtemps, sans réfléchir, en essayant de se remettre d'aplomb, Alan vit qu'ils avaient quitté les paliers et se trouvaient dans la campagne. Des chaumières délabrées les entouraient. Il fut déconcerté car il ne se rappelait pas ce quartier. Mais il était possible qu'il n'eût pas connu tout le nouveau Chicago.

— Nous sommes dans Brightpark, dit le porteur de lumière. J'ai pu obtenir un local par ici. Pas mauvais. Six sur six, et je peux presque m'allonger. Pour nous autres républicains, les choses se sont améliorées ces temps-ci. Moins de trente pour cent de chômeurs dans la cité. C'est un progrès !

— Trente pour cent ! répéta Alan, surpris, malgré ses pensées funèbres. Je croyais qu'il y en avait à peine dix pour cent. Mais vous êtes sans doute compris dans les trente pour cent ?

— Moi ? fit le porteur de lumière comme si on l'avait insulté. Croyez bien que je suis un travailleur ! Oui, monsieur. Je fais partie des soixante-dix pour cent. Comment aurais-je pu avoir un permis pour éclairer les gens ? Je suis l'activité même, patron. Et pour vous le prouver, je vais m'arrêter ici net pour vous demander un salaire de guide. Je vais, j'éclaire, vous suivez. Ça, c'est une chose. Mais il n'y a rien dans les règles de ma corporation – au contraire de celles des guides qui sont bien détaillées, mais ce qu'ils ne savent pas ne pourra les blesser – rien donc qui m'interdise de vous indiquer une ou deux choses que vous voulez connaître. Où allons-nous ?

— J'essaie de m'orienter, répondit Alan avec beaucoup plus de vérité qu'il ne le pensait. Ceci est Brightpark. Je voulais arriver à Brightpark, mais ce n'est pas le parc que je connaissais. J'ai fait une erreur quelconque. Ou peut-être est-ce vous. Je cherche un endroit où il y a surtout des pelouses, de grandes maisons et des étables. Vous savez sûrement où vivent les gens qui s'occupent des courses ?

— Patron, les seules courses que l'on fait par ici, ce sont les courses de cancrelats. Et je peux en parler, y ayant perdu cinquante cents lundi dernier. Et ceci est le seul parc que nous ayons qui s'appelle Brightpark. Vous pouvez faire des embarras si vous

voulez. N'importe, vous vous contenterez de ce Brightpark-là. Il n'y en a pas d'autre.

— Il faudrait donc admettre que l'endroit a été... loti. Je vois ici à droite et à gauche quelques vieilles maisons qui apparaissent entre toutes ces mesures. Je cherche spécialement la résidence des Montgraine. Leur résidence à la campagne, je veux dire, si vous voulez bien que nous conservions la vieille habitude d'appeler campagne ce pays où les paliers ne jettent pas d'ombre. La maison avait pour nom « Pelouse Ensoleillée ».

— On dirait un nom de cimetière, dit le porteur de lumière. Mais si ça vous est égal de payer un petit extra pour que je vous guide... Quelle était l'adresse exacte ?

— Pas d'adresse. Seulement Pelouse Ensoleillée. Résidence Montgraine. Tout le monde...

— Tout le monde connaît l'endroit. Je sais. J'ai déjà pas mal de fois servi de guide, patron. Vous... vous avez de l'argent, n'est-ce pas ?

— Naturellement.

— Très bien. Il y a un Montgraine. La rue en face de celle-ci, au milieu d'une douzaine d'immeubles.

— Si c'est l'endroit exact, je doublerai votre salaire, dit Alan.

Le porteur de lumière, promptement, porta mentalement son salaire au double et conduisit Alan à travers une série de rues aux pavés brisés et d'allées jonchées de feuilles de choux qui se coupaient à angles droits.

— C'est là-bas que j'habite, confia-t-il. Le gouvernement a fait bâtir tout ce quartier cinq ans environ après la dernière guerre et c'était du bon travail, d'après ce qu'on m'a dit. Mais je dois reconnaître qu'il s'effrite un peu maintenant. Cette division en lots de dix sur dix est une bonne conception, je le maintiens. Cela permet aux gens d'avoir un logement au grand air, une maison presque assez grande pour qu'on puisse s'étirer et un tas de place autour pour faire la cuisine quand il ne pleut pas. Voilà votre rue.

Alan regarda le paysage qui ne lui était pas familier.

Il n'y avait pas de lampadaires, expliqua son guide, parce qu'il fallait donner du travail aux porteurs de lumière. Mais un éclairage diffus venait des fenêtres nombreuses et il était possible de distinguer les contours. Pelouse Ensoleillée se dressait sur une éminence.

— Y a-t-il une colline par ici ? demanda Corday.

— Mon salaire de guide étant en pleine vigueur, je vous répondrai que oui, dit le porteur de lumière qui, à grands pas, précéda son client.

De loin, on voyait, dans ce quartier où régnait une lumière indistincte, que Pelouse Ensoleillée n'était qu'une maison entourée de parcs. Ceux-ci étaient mâchonnés en petites parcelles sur lesquelles s'accroupissaient des immeubles pas plus hauts que des niches à chien, même quand il leur arrivait de comporter deux étages. Mais, au-dessus de ces locaux, un immeuble se profilait. Alan reconnut enfin l'écurie dans laquelle le vieux Montgraine gardait ses trotteurs rapides. Il avança encore, à travers un lacs de petites rues et en foulant une croûte glissante de choux et de boue. Enfin, la maison elle-même, apparemment intacte, se dressa devant lui.

Son cœur bondit. Plusieurs fenêtres étaient éclairées. Comme la maison paraissait familière ! Il distança son porteur de lumière-guide et parvint, après le carrefour, à la porte principale. Il fut un peu surpris de voir que l'endroit était entouré de maisons,

car la principale beauté de la résidence avait été une grande véranda. Cependant Alan s'avança rapidement jusqu'à la porte.

L'optimisme qui lui gonflait le cœur ne laissa monter en lui aucun doute devant le casier de cartes qu'il y trouva. Il balaya cette évidence que l'endroit était divisé en appartements. Allumant sa bougie, contre toutes les règles de la Guilde des porteurs de lumière, il découvrit le nom de Cerita. « Mlle Cerita Montgraine ». Il courut au porteur, lui tendit un billet, lui dit joyeusement au revoir et appuya longuement sur la sonnette.

Il attendit. Il tira sur sa veste, ajusta son col, regretta de n'avoir pas pris sur le *Chien* le temps de nettoyer quelques-unes des taches. Voyant à quel point sa veste était crasseuse, il l'enleva.

Avec appréhension, il enfonça le bouton une seconde fois. Il n'était pas inquiet. Il n'était pas encore réellement tard. Elle serait debout.

Chica ! Eh bien, il allait lui expliquer rapidement pourquoi il était resté si longtemps absent. Et il devait bien se préparer à la voir plus âgée qu'il ne l'avait en réalité escompté. Elle pourrait être aussi vieille qu'il se pouvait. Cela ne comptait pas. C'était de sa faute à lui et ils pourraient nouer ensemble quelque chose et en faire une vie. Elle aurait peut-être même dans les quarante-cinq ou cinquante ans. Cela irait très bien. Pour qu'une femme puisse bien s'occuper d'un homme, il lui faut de l'expérience. Qui avait dit cela ? Reine ? Bonne vieille Reine ! Lui, il était allé là-haut où les étoiles brillent et il avait cru qu'il ne reviendrait jamais. Quel fou il avait été ! Jocelyn avait raison. Il avait été sot. Il s'était imaginé qu'il ne reviendrait jamais ! Pourtant, là, droit au-dessus de la sonnette, il voyait inscrit : « Mlle Cerita Montgraine ». Mais comme il avait guetté le cadran de vitesse !

Il regrettait de n'avoir pas pris un peu plus de temps. Ses chaussures étaient maculées de boue. L'eau n'était pas abondante, sur le long passage ! Bah ! Elle comprendrait tout ! Elle avait attendu, n'est-ce pas ? Elle avait attendu !

Des pas se firent entendre à l'intérieur sous le porche et la porte s'entrouvrit. Alan rayonna et se prépara »à la prendre dans ses bras. Mais ce fut une espèce de nain aux yeux tristes qui le regarda et lui dit : « Allez-vous en ! »

Alan eut un gloussement. Comme il devait avoir l'air d'un vagabond !

— Pardon, dit-il, je n'ai pas de carte à vous remettre. Mais je suis un ami.

Il ne pouvait résister au désir de la surprendre, c'est pourquoi il se contentait de cette déclaration. Combien elle rirait avec lui !

— Pas d'amis. Si c'est de l'argent que vous voulez... pas d'argent.

Alan bloqua la porte pour empêcher l'autre de la fermer. Il souriait avec bonne humeur.

— Je suis réellement un ami. Un « vieil » ami.

— Non. Enlevez votre pied.

L'homme était effrayé. Tant pis, il faudrait se priver de la joie de la surprendre. Peut-être était-ce mieux. Elle serait déjà suffisamment épouvantée de le voir ressuscité.

— Ne craignez rien. Personne ne veut vous faire de mal. Annoncez... (il retint son souffle) M. Alan Corday.

Le nain le scruta de près dans la demi-obscurité.

— Vous n'êtes pas du gouvernement ?

— Non, vraiment, je vous assure que non.

— Ce n'est pas une ruse ? Parce que, dans ce cas, j'ai un remède radical qui fait très mal.

— Mon ami, ce n'est pas une ruse. Votre maîtresse me reconnaîtra instantanément.

— Ça, j'en doute ! Mais si vous gardez à l'esprit mon remède radical, vous pouvez entrer.

— Je crois que vous feriez mieux de m'annoncer d'abord.

— Elle est en état de recevoir, dit le nain. Mais n'oubliez pas le remède !

Il ouvrit la porte, traversa le porche et monta l'escalier en boitant. A l'arrière de la maison, il s'arrêta et poussa un panneau qui s'ouvrit. Il regarda à l'intérieur, se fit à lui-même un geste d'approbation et dit : « Mademoiselle Chica ! Mademoiselle Chica ! Un monsieur qui s'appelle Alan Corday demande à vous voir. Mademoiselle Chica, réveillez-vous ! Un monsieur vient vous voir ».

Une petite voix fluette lui répondit : « Je suis réveillée, Saïb. Je ne suis pas au lit, voyons ! Naturellement, je suis réveillée ! Je suis habillée, donc je ne suis pas au lit ».

— Un monsieur qui...

— Laissez-moi faire ! dit Alan qui ouvrit entièrement le panneau.

Après le premier coup d'œil, il n'aurait su dire ce qu'il avait vu. Par la suite, il ne put se rappeler où elle était assise ni comment elle était. Il y avait une mante avec des poteries dessus. Quelques tables encombrées de chiens et de chevaux en porcelaine de Chine, plusieurs fauteuils lourds et un lit couvert très étroit.

— Est-ce qu'il va pleuvoir ? Toute la journée j'ai senti qu'il allait pleuvoir. Il ne pleut pas, n'est-ce pas ?

— C'est quelqu'un qui vient vous voir ! insista Saïb plus fort. Il faut que vous élevez la voix, Monsieur. Elle n'entend pas bien. Mais elle est vive. Elle s'habille toute seule.

— Oh ! oui, c'est vrai, que je suis sotté ! Alors, Monsieur ? Je vous vois maintenant. Asseyez-vous. Quel est votre nom ?

— Monsieur Alan Corday, dit Saïb.

Il y eut un long silence perplexe. Puis elle dit :

— Mais il n'est pas rentré !

Alan s'assit sur un fragile petit fauteuil à bascule.

— Il n'est pas là, répéta-t-elle avec une certaine détresse en tordant ses petites mains ridées.

— Monsieur, n'allez pas la tourmenter, fit Saïb, menaçant. Elle est de la dixième classe, mais on l'a amnistiée. A cause de son cerveau, vous comprenez. Rappelez-vous ce que je vous ai dit du remède et ne la troublez pas !

— J'allais justement prendre le thé, dit-elle. Saïb, apportez le thé et servez Monsieur. Je sais que je suis d'une épouvantable impolitesse et que je devrais me montrer plus hospitalière, mais depuis la mort de mon mari j'ai vécu très seule. Vous le connaissiez ? Un homme bien ! Si fort et si beau ! Et quelle prestance ! Il était ingénieur-inspecteur et nous nous sommes mariés à son retour de voyage. Il vous aurait plu. Je ne vois pas très bien, mais vous paraissez jeune. Etes-vous jeune, Monsieur ? Excusez une vieille dame indiscreète, mais peut-être avez-vous connu à l'école l'un de nos fils. Ah ! Voici le

thé ! Un morceau ? Deux ?

Saïb déposa le plateau. C'était un plateau bien nu. Un quignon de pain, une minuscule coquille de beurre, une théière. Elle versa le thé d'une main tremblante et voulut placer la tasse d'Alan devant lui. Saïb se précipita pour l'aider et empêcher un désastre.

— Dieu ! Vous allez croire que je ne suis bonne à rien, dit-elle. Mais vous me parliez de l'un de mes fils. Est-ce de Raymond ? Quel bon garçon ! Il m'écrit chaque semaine. Vous le trouvez beau, n'est-ce pas ?

Elle prit une gorgée de thé et déposa sa tasse.

— On dirait vraiment qu'il pleut. Est-ce qu'il pleuvait quand vous êtes arrivé ? J'ai encore l'impression qu'il va pleuvoir, Saïb. Est-ce qu'il pleut déjà ?

— Non, Mademoiselle. Il ne pleut pas, dit Saïb. Peut-être n'avez-vous pas entendu ? Voilà M. Corday.

Ses mains tremblèrent beaucoup lorsqu'elle reprit sa tasse. Elle parut très déconcertée. Elle cherchait autour d'elle, secouait légèrement la tête, essayait de retrouver un souvenir.

— Oh ! dit-elle, soulagée. Vous voulez dire le jeune Alan. Eh bien, jeune homme, je suis vraiment désolée. Le jeune Alan n'est justement pas à la maison. Il est sorti il y a environ une heure avec une jeune fille. C'est un homme bien dangereux ! Il brise les cœurs dans les meilleures familles. Mais il va s'établir, maintenant. Ne vous inquiétez pour aucun de mes fils, Monsieur. Ils feront tous honneur à leur père. Tous, Monsieur. Tous !

Alan se levait, en tirant sur sa casquette.

— Oh ! Faut-il que vous partiez si vite ? Et le thé est si bon, ce soir ! Du vrai thé, mais Saïb est un si bon enfant ! Ne pouvez-vous rester jusqu'au retour d'Alan ? Jusqu'au retour d'Alan ? Jusqu'au retour d'Alan ?

— Allons ! Allons ! fit Saïb. Vous faites tomber votre thé et vous mouillez tout le tapis. Vous feriez mieux de partir, Monsieur. La vieille dame ne supporte aucune excitation. Le cœur, vous comprenez ? Et la journée avait été très bonne jusqu'ici.

— Au revoir, dit-elle d'une voix animée. Au revoir et revenez nous voir. Les nouvelles que vous m'avez données d'Alan m'ont fait tellement plaisir ! Saïb, faites avancer une voiture pour l'ami d'Alan. Il pourrait pleuvoir, vous comprenez ! Au revoir, Monsieur. Au revoir !

Saïb accompagna Corday jusqu'à la porte d'entrée.

— Elle a des jours bons et des jours mauvais. Aujourd'hui a été une bonne journée. Le docteur sera content de le savoir quand il viendra demain. C'est un ancien blanc comme moi. J'ai conduit pour Greeson Graham dans le temps et cette circonstance m'aurait coûté la vie si l'on n'avait pas eu besoin de quelqu'un pour s'occuper de ce qui restait des écuries. Puis, il y a deux ans, le docteur leur a demandé de permettre que je m'occupe de la vieille dame. Il l'aime vraiment beaucoup. C'est un drôle de type. Vous ne savez pas ce qui lui est arrivé, vous ? Je veux dire, ce qui l'a rendue folle, la vieille dame ? C'est sans doute la révolution. Plus d'un en a été déséquilibré. Mais quelqu'un m'avait dit qu'elle était toquée déjà avant et que c'est pour cette raison qu'on ne l'a pas exécutée... à vrai dire, je ne sais pas. Elle a une bonne nature et elle ne parle pas beaucoup. Je n'en ai jamais entendu autant sortir de sa bouche que ce soir. Et je suis

plus à mon aise au service d'une dixième classe. Je suis habitué à leur genre, je crois. Ne croyez pas, surtout, aux balivernes qu'elle raconte sur sa famille. Des blagues ! Elle n'a jamais été mariée. Et elle n'a sûrement aucun fils.

Il ouvrit la porte pour Alan.

— Qu'est-ce que vous faites, voyons ? De l'argent ? Ecoutez, c'est vraiment beaucoup ! Bah ! la vieille dame a besoin de nourriture, cela je puis vous l'assurer. Mais c'est quand même bien de l'argent. Fiez-vous à moi, je le ferai durer, bien qu'elle n'ait plus beaucoup de temps à vivre, je crois. Elle doit avoir dans les quatre-vingts, maintenant. Je ne vous reconnais pas, Monsieur. Vous n'avez pas dit pourquoi vous êtes venu. Au fait, pourquoi êtes-vous venu, Monsieur ? Pour donner cet argent ?

Alan, deux heures plus tard, se trouva déambulant sous la pluie qu'elle avait redoutée. C'était une pluie dense et sa jaquette blanche était complètement mouillée. Il s'arrêta un moment pour regarder le ciel gris et bas au-dessus des lumières de la ville.

Elle avait dit qu'il pleuvrait.

CHAPITRE XI

Le *Chien du Ciel* vibrait, dans une course vertigineuse, sous le flamboiement de particules lumineuses qui le recouvraient de la proue au pont, dans le ronflement féroce jugulé de tous ses moteurs. Javelot de feu dans le noir du zéro absolu, il accélérât sa vitesse pour atteindre un niveau plus élevé.

En deux années-vaisseau, le pont n'avait pas beaucoup changé. Il y avait un nouveau transmetteur d'ordres, l'ancien étant mort au cours d'un combat dans le Système Capellaire. Le verre du compteur de vitesse s'était brisé complètement et Rapide tremblait maintenant quand il prenait la relève. Autrement, rien n'avait changé. C'était toujours la même ceinture de hublots noirs par lesquels on voyait défiler les étoiles, le même pont usé qui n'était jamais lavé ; les mêmes innombrables tableaux et étagères de compteurs, cadrans et commandes encrassés et graisseux.

Alan était appuyé sur la rambarde dans la dunette, les doigts recroquevillés, suivant l'habitude des hommes sidéraux de ne jamais se tenir loin d'un support et d'être toujours prêts à faire face à une perte de gravitation. C'était le quart normal avec un minimum de matelots aux postes. Il y avait une heure qu'ils s'étaient « rempli la panse » et l'odeur de la nourriture emplissait encore le vaisseau. Mais elle diminuait à mesure que le souffle des filtres purifiait l'air toujours pollué. La foule, quelque cent cinquante individus, était encore dans le hall du mess où s'était organisé un chœur impromptu. Le quartier-maître avait laissé ouverte la porte de l'escalier pour que ceux qui se trouvaient sur le pont puissent entendre les accents entraînants de « Viva la Compania ».

Lorsque le chœur se tut, le timonier se mit à fredonner le chant. « Silence sur le pont », dit Corday.

Après le chant, la pulsation du grand vaisseau parut plus forte et plus intense et la ceinture de hublots se fit plus noire. Alan regarda le cadran de vitesse. Ils filaient maintenant à cent cinquante mille milles à la seconde. Encore quelques quarts et ils atteindraient leur vitesse normale. Le « *Chien* » était toujours irrégulier entre

cent quarante et cent cinquante mille et Alan était content d'avoir dépassé cette zone. Diantre pensait que cette irrégularité venait d'un défaut des catalyseurs du combustible. Le vaisseau présentait cette anomalie depuis que les nouveaux moteurs avaient été installés, dix voyages auparavant. Mais il avait dépassé maintenant le point critique. On percevait à peine le mouvement de l'aiguille. A partir de cent cinquante mille, l'équipage se fatiguait moins car le poids diminuait à mesure que la courbe de gravitation décroissait. Mais le vaisseau devait travailler pour gagner de la vitesse et, en posant le doigt sur la rambarde, on le sentait palpiter.

En bas, le chant avait repris. Les hommes entonnaient le « Rêve de l'Homme Sidéral ». Alan battait la mesure lente avec son crayon. Il attendit la fin du chœur pour effectuer le changement de direction qu'exigeait la courbure spatiale.

En deux ans, il avait fait des progrès dans la navigation. Il faisait maintenant tous les calculs secondaires. Mais les oreilles lui brûlaient encore lorsqu'il se rappelait le jour où Jocelyn avait découvert une erreur d'un dixième de seconde dans ses opérations.

— Je suis certain, Monsieur Corday, avait-il dit, qu'un jour, quand je serai vieux et courbé, vous viendrez à bout de la trigonométrie. Monsieur Hale, prêtez donc à Monsieur Corday un livre sur les sphères ! Vous n'avez pas besoin d'une arithmétique, n'est-ce pas, Monsieur Corday ?

Alan planta le crayon dans le buvard en se rappelant l'incident. Il leva les yeux, s'attendant presque à voir Morphy tout près, en train de le surveiller. Mais Morphy s'était suicidé huit mois auparavant et Alan, bien qu'il fût encore très loin d'être le troisième du commandement, travaillait seul.

Lorsque le chant cessa, il regarda de nouveau le cadran de vitesse puis les vérificateurs de navigation et se mit à calculer la courbe.

En bas, les hommes entonnaient « Voyage », et le bruit sourd des moteurs rythmait leur chant.

Alan eut un geste de malaise. La chanson était très ancienne. Quand les voix se turent, il sentit soudain combien il faisait peu partie du navire et prit conscience de l'indifférence qui lui était témoignée. Avec un brusque sursaut, il se rendit compte qu'en plus de deux ans de croisière il ne s'était pas fait un seul ami.

Il était M. Corday, le jeune homme qui pourrait devenir un jour premier lieutenant, quelqu'un à qui l'on devait obéir par devoir et par habitude, que l'on pouvait consulter pour des questions concernant la routine, quelqu'un à voir quand on désirait de petites réparations à la coque.

Mais il comprit soudain que jamais il n'avait fait partie du vaisseau. Drapé dans ses griefs personnels et ses découragements, il avait oublié le navire. Et il regardait maintenant les deux années écoulées avec l'étrange sensation qu'il n'avait jamais été tout à fait à l'intérieur de la coque.

Il y avait à cela des raisons, se dit-il vivement. D'abord cette affaire de mutinerie. Non pas celle qu'avait envisagée Reine, mais une révolte qui avait eu presque le dessus. Elle avait été déclenchée par cinq hommes nouveaux ramassés sur Vénus, qui venaient d'un vaisseau de ligne échoué. Alan tremblait encore quand il se rappelait comment ils avaient été appréhendés et exécutés.

Jocelyn avait rassemblé l'équipage, ne laissant qu'une garde réduite et il avait lu avec calme les pages d'un petit livre qui s'appelait la Sainte Bible. Puis, il avait d'un

geste ferme laissé tomber sa main et les cinq hommes, l'un après l'autre, avait été lâchés d'un sas, dans l'extinction instantanée du vide et du zéro absolu.

Il se souvint soudain de la conversation qui s'était déroulée entre Morphy et Mag Godine.

— Ils gèlent d'abord, avait dit Mag. Ils n'explorent donc pas.

— Ils explosent d'abord, avait répondu Morphy avec emportement. Ils n'ont aucune possibilité de geler.

— Je vous dis, avait repris Mag, qu'ils flottent en rond comme des planètes, gelés raides.

— Et moi je vous assure, avait affirmé Morphy, qu'ils se transforment, instantanément et sans délai, en un pâle et rose brouillard de vrais atomes ordinaires. C'est ainsi !

Ils n'étaient jamais arrivés à un accord. Bizarre, qu'étant restés si longtemps dans l'espace, avec une ample moisson d'exemples à citer, ils n'aient soutenu leur argumentation par aucun fait ! La discussion s'était terminée par des récriminations personnelles et Mlle Mag n'avait parlé à personne pendant des jours.

En regardant partir les condamnés, Alan avait pensé, tardivement, qu'il avait été bien près de subir le même sort. Cette idée l'avait rempli d'humilité vis-à-vis de Jocelyn et, depuis, il n'avait jamais adressé la parole à Strange ni à Reine sans un sentiment de honte.

Ce n'était pas de la peur. Il s'en rendit compte soudain, debout, aux aguets, l'oreille tendue vers une nouvelle chanson. C'était de la honte. Car Jocelyn l'avait ramassé et ramené après le premier voyage et le capitaine s'était montré presque bienveillant. Cependant Alan avait un jour été complice dans un complot dont le but était, pour commencer, de tuer Jocelyn.

De nouveau, Alan se sentait devenir nerveux en y pensant. Il ne comprenait pas Jocelyn, mais celui-ci constituait une énigme pour tout le monde. Etrange et froid, d'une propreté méticuleuse dans ses vêtements blancs, toujours mordant, rien ne semblait jamais émouvoir le capitaine. Jocelyn, son whisky et sa poudre contre les maux de tête ; Jocelyn et sa maîtrise d'une étrange et ancienne musique ; Jocelyn et son sixième sens quand il s'agissait du vaisseau ; et Jocelyn impitoyable, sans principes, éthique ni morale. Alan ne le comprenait en rien. Et il détestait complètement l'homme.

L'équipage se mit à chanter : « Pourquoi, pourquoi voyager dans le Ciel inutile », et Alan, pour la millième fois, se posa la question. Tandis que le chant se déroulait, joyeux, satirique, tournant en ridicule les uns et les autres, il sentit monter de nouveau en lui la houle du désespoir qui ne l'abandonnait jamais tout à fait.

Ils n'avaient aucun projet. Ils n'avaient aucun but. Ils étaient des hors-caste condamnés à rester jusqu'à leur mort sans foyer ni amis, derrière la peau de ce vaisseau, sans rien accomplir, guettant avec nonchalance la parade des siècles sans signification. Pourquoi ?

Vers la fin du quart, Hale monta lentement, gonflé de nourriture et de chants, un horrible cigare à la bouche, pour vérifier l'avance prise par le vaisseau... chose toujours incertaine avant qu'ils eussent atteint leur vitesse normale. Alan regarda un moment son remplaçant.

— Bon ! on dirait que nous reverrons la Terre au bout de neuf cents quarts ! hurla

celui-ci avec complaisance à l'adresse du pont en général.

Alan intervint soudain. « Pourquoi ? » demanda-t-il.

Bucky Hale le regarda avec étonnement. Sa bouche resta ouverte un instant puis, comme il allait perdre son cigare, il le fit passer de l'autre côté de ses lèvres épaisses.

— Nous aurions pu rester sur cette dernière planète, dit Alan.

— Nous aurions pu... répéta Hale dont l'esprit se mettait lentement en mouvement.

— De l'eau, du gibier, du bois, un bon climat, pas de danger, une petite colonie déjà formée. J'ai parcouru le pays. Pas vous ?

— Rester sur... sur O'Rourke ? fit Hale.

— Pourquoi pas ? Ce ne serait pas le pire Nous avons à bord des représentants de tous les métiers. Nous possédons un gouvernement. Et nous pourrions vivre notre vie comme tout le monde.

— Vivre notre vie ? Qu'est-ce que vous êtes ? Ivre ?

— Donnez-moi une bonne raison qui s'y oppose.

— Mais... mais... il y en a des tas ! Je...

Hale devint écarlate et se mit en colère parce qu'il ne trouvait rien à répondre.

— A chaque voyage, nous jouons à cache-cache avec la catastrophe. Nous allons maintenant retourner sur la Terre et qui sait ce que nous y trouverons ? Les choses auront sûrement changé au cours des cinquante générations qui se sont succédé durant notre absence. Nous n'aurons pas plus de terrain commun sur la Terre que nous n'en avons la dernière fois. On ne veut pas de nous. On ne sait quoi faire de nous. Quand nous avons un chargement, nous sommes tondus à ras parce qu'on sait que les petits des petits des petits-enfants de la génération présente ne nous reverront même pas. Nous ne sommes au service d'aucune planète qui ait réellement besoin de nous. Dites-moi maintenant pourquoi nous ne sommes pas restés sur O'Rourke pour vivre comme des hommes !

Hale jeta un regard irrité autour de lui et se redressa, prêt à exploser.

— Vous essayez de fomenter le mécontentement ? Si une bonne liberté ne vous satisfait pas, il y a des gens à qui elle plaît. Si le sport et l'argent à foison ne vous intéressent pas, vous, cela ne signifie pas que nous sommes tous de petites gens. Et si cela ne vous plaît pas, cria-t-il d'une voix de fausset, restez donc à terre au prochain arrêt ! Rien ne vous oblige à demeurer à bord !

Sur quoi, Hale se retira. Alan, sous la dernière explosion, s'était raidi. Il restait debout, écarlate, furieux. Il savait qu'on pouvait se passer de lui. Jocelyn le disait assez souvent. Il savait qu'il ne faisait pas réellement partie de leur confrérie. Mais ce n'était pas bien, de la part de Hale, de le lui jeter si durement au visage en réponse à une simple question.

Mais était-ce vraiment une question simple ? Quand il pensait à son dernier voyage, il se le demandait. La langue avait tellement changé qu'on la comprenait à peine. D'ailleurs, Alan s'exprimait, non pas dans un bon anglais, mais dans l'argot du vaisseau et, « sur la crotte » il parlait le jargon commercial, la « *lingua spacia* » d'au-delà le temps. Les connaissances technologiques qu'il possédait, vieilles de trente-cinq siècles, étaient oubliées et surannées sur la Terre. Pour s'adapter maintenant à cette société, il lui faudrait commencer en sixième et tout étudier, y compris la grammaire et

les mœurs. Il n'appartenait plus à la Terre. Il était sans foyer, un errant du zéro absolu et de l'éternité. Mais Hale n'aurait pas dû le lui dire si durement.

Il fronça les sourcils. Il savait que Jocelyn appréciait les douceurs matérielles de la vie. Pourquoi Jocelyn ne voyait-il pas combien il serait facile de former avec son vaisseau une nouvelle colonie sur une planète hospitalière ? La Terre ? Non. Mais une bonne planète dans un système stellaire sûr. Pourquoi pas ?

Puis il se rappela la brutalité, l'avidité et la licence de l'équipage au cours de quelques atterrissages. Il pensa, découragé, que c'était cela la réponse à sa question.

CHAPITRE XII

— C'est une vraie pièce de musée, dit l'inspecteur du chantier de réparations, mais je crois qu'on pourra le rafistoler.

Alan s'étonna un peu de se sentir froissé devant l'attitude de cet homme de la Terre en manches de chemise. Il lui semblait, à chaque voyage, que la race humaine n'avait plus autant de vitalité que la fois précédente. Alan, quelles que fussent les malédictions qu'il lançait lui-même contre le vaisseau, ne pouvait pas tolérer, de lèvres si plébésiennes, un tel mépris à l'égard du « *Chien* ». Il prononça la première syllabe d'une réplique mordante, mais changea de ton. Les vaisseaux du long passage n'utilisaient aucun livre professionnel d'aucune époque et la vie de ceux qui étaient à bord pouvait dépendre de la bonne volonté de ce type.

— Je suis certain que vous pourrez faire quelque chose, dit Alan. Bien sûr, comme à l'ordinaire, vous n'aurez pas de pièces de rechange pour la machinerie, mais je crois que nous pourrons réinstaller des unités complètes là où il faudrait remplacer des pièces.

L'inspecteur du chantier le regarda avec suspicion.

— Vous êtes vraiment jeune pour parler de si grosses dépenses, dit-il. Etes-vous mandaté pour de tels achats ? Cela fera une jolie somme !

— Je suis chargé de l'entretien du vaisseau, dit Alan, s'efforçant de garder son calme, et j'ai pouvoir pour dépenser toutes les sommes nécessaires aux réparations.

— Hem... Voyez maintenant ce trou qu'il y a dans la proue. Il n'est pas facile de mettre une pièce à ces espèces d'anciens faux nez. Il faut enlever tout le garnissage de collision qui empêche l'entrée des bouts de météores que le vaisseau pourrait rencontrer. Ensuite, on placera de nouvelles armatures et des cloisons de choc à ressort. Ça coûterait, heu... (regard vers Alan pour le peser) ça coûterait dans les, disons cent vingt mille thalers environ.

Alan tira de sa poche un petit carnet et fit un calcul au crayon sur une feuille volante. Il ne pouvait faire la conversion suivant les divers changes des valeurs, et ses travaux

d'ingénieur lui avaient été enseignés en dollars. Il prit pour terme de conversion le prix d'un plat d'œufs au jambon qui était, à son époque, dans un restaurant moyen, de près d'un dollar. La réparation proposée se montait donc à trente mille dollars environ, d'après le prix qu'il avait relevé au restaurant de l'aéroport.

— Trente mille, marmonna-t-il. Je ne puis faire l'affaire pour plus de cent mille thalers.

— Il vous faudra donc restreindre les réparations, dit l'inspecteur d'une voix plaintive.

— Même si vous gagnez personnellement, dit Alan en baissant la voix, deux mille thalers de gratification ?

L'inspecteur jeta un rapide regard autour de lui et cligna des yeux.

— Vous autres du long passage, vous avez tout un tas de ruses que vous tirez au long des âges, dit-il.

La moitié des phrases qu'entendait Alan lui échappait maintenant, même quand la conversation se tenait en ce qu'on appelait, dans les livres professionnels, la « *lingua spacia* ». Alan acquérait peu à peu la conviction inconsciente qu'en n'importe quel endroit il avait affaire à des étrangers. Cependant il l'aurait contesté dans une discussion car c'était vraiment une idée folle de penser que son pays sociologique, linguistique, ethnologique, était tout entier dans une coque métallique.

— Il y a aussi la question des réservoirs d'air, dit-il. Je suppose que vous avez des modèles nouveaux de filtres et de moteurs.

L'inspecteur se fit rusé. Ce que l'on appelait la renaissance mécanique régnait en plein sur la Terre et l'on pouvait facilement trouver des équipements d'occasion car les modèles changeaient rapidement. Il connaissait quelques unités anciennes qu'il pourrait obtenir à bon marché et qui ne dataient que de l'année précédente. Alan les étudia. Il se demandait d'après quel principe elles fonctionnaient. Finalement il comprit que l'air était brisé en atomes individuels et que les impuretés indésirables étaient utilisées comme puissance. Mais, considérant les signes de progrès matériel qu'il vit autour de lui, il en déduisit qu'il devait y avoir un appareillage plus récent. Il l'exigea et l'obtint, étincelant dans son emballage.

— Cet après-midi, reprit Alan après avoir convenu d'un prix pour les nouveaux réservoirs à air, je vais aller à New-Chicago contrôler les prix. Je...

— Vous allez où ?

Alan se retourna pour indiquer le nord. Là s'était étalée la cité, sur seize paliers en hauteur, avec des banlieues tout autour jusqu'à huit cent milles.

— Vous voulez parler de Candia, dit l'inspecteur. Je me souviens d'avoir entendu dire qu'il y avait là anciennement une autre ville. Mais Candia existe depuis... voyons... ma foi, je n'en sais rien. Peut-être six ou sept cents ans. C'est une très vieille ville. Nous avons des édifices qui remontent, dit-on, au troisième Triarchat. C'est la plus ancienne ville de Halloland.

— De quoi ?

— De Halloland, le continent.

— Vous voulez dire l'Amérique du Nord ?

— Je ne peux pas dire que j'aie jamais entendu ce nom. Mais revenons à ces prix.

Vous pouvez vous fier à moi. La question est de savoir si, moi, je puis me fier à vous ?

— Ne vous inquiétez pas pour le paiement, dit Alan. Nous avons travaillé dur ce matin pour tout décharger. Est-ce que vous ne vous en êtes pas aperçu ?

— Bien sûr. Mais vous avez déchargé quoi ? Vous autres du long passage, vous avez parfois des idées assez singulières sur les cargos. J'ai vu un vaisseau ici en mai dernier qui venait pour une affaire incompréhensible. Il avait apporté des pierres. De simples pierres.

— Ce devait être autre chose que cela, dit Alan. Personne n'aurait traîné des pierres sur cinquante ou cent années-lumière.

— Je vous assure, des pierres. Nous avons eu des tas d'ennuis avec cet attirail. C'étaient de vrais chenapans, tous aussi toqués les uns que les autres. Ils prétendaient que leur chargement s'appelait uranium.

— On s'en est servi à une époque, répliqua Alan.

— Vous ne pourriez pas me le prouver. Nous avons fait des recherches dans tous les livres que nous avons pu obtenir et nous n'avons même pas pu trouver le mot. J'ai acheté au « Wanderbar IV » toute une bibliothèque. Des livres qui dataient d'un millier d'années. C'était un échange fait avec le capitaine. J'en ai vendu la moitié comme livres rares et j'ai gardé tous ceux qui traitaient de mécanique. Mais ils ne parlaient pas d'uranium. Nous avions tout juste des pierres.

— Qu'employez-vous donc comme combustible ? demanda Corday.

— Du sable.

Alan eut un battement des paupières.

— Ils y ont mis le temps. Classe inférieure de fission.

— Classe inférieure de quoi ?

— De fission.

— Mon vieux, nous n'y sommes pas.

— Comment faites-vous brûler le sable ?

— Nous versons dessus du cataphan. On obtient deux millions H.T.U. de chaleur au Jig.

— Qu'est-ce qu'un H.T.U. et qu'est-ce qu'un jig ? Et qu'est-ce que c'est que ce cataphan ?

— Mon gars, je n'ai pas le temps aujourd'hui de jouer au professeur. Procurez-vous un livre complet et un dictionnaire en échange de cette arme que vous emballez. Celle-ci sera une bonne acquisition pour le museum. Les savants sont littéralement suspendus à moi pour le cas où vous autres vous arriveriez. J'ai eu l'autre jour un drapeau d'un vaisseau qui s'appelait « Molly Murphy ». Rouge, blanc et bleu. Avec des étoiles. Superbe. Le vaisseau avait fait la moitié de la galaxie, je crois. Dans les six mille ans. Le prix qu'ils ont obtenu pour les rebuts qu'ils avaient à bord a pu compenser la perte de leur chargement de diamants. Six tonnes de diamants ! Ils sont là-bas, de l'autre côté de ce hangar. Si vous avez d'autres armes comme celle-ci, je vous donnerai en échange pour chacune deux brûleurs flambant neufs.

— Qu'est-ce que ces brûleurs ?

— Des pistolets que l'on porte sur le flanc, pourrait-on dire. Deux mille coups. Cataphan.

— Et qu'est-ce que ce cataphan ?

— Venez, entrez.

Il conduisit Alan jusqu'au bureau du hangar. Là, il prit une éprouvette qu'il tendit vers la lumière. Elle contenait environ le quart d'une once.

— Voilà un jig de cataphan. Il vaut deux mille thalers. On le trouve sur Pluton. C'est extrait d'un minerai. Voilà. Donnez-moi le revolver et vous pourrez obtenir ces livres. Vous aimez lire ?

— Faites une offre, dit Alan.

— Bien, voilà un dictionnaire de la « *lingua spacia* ». Je l'ai fait établir par le museum pour pouvoir vous en fournir à vous autres. Il y a environ six à huit vaisseaux comme le vôtre qui arrivent ici chaque année et, quoique notre véritable rôle soit de nous occuper de la Ligne de Saturne et de la Compagnie d'Excursion du Système Solaire, nous devons nous montrer serviables. Nous seuls détenons les anciennes rampes sur lesquelles vous pouvez vous poser. Et nous voulons être obligeants. Mais le compte que vous voulez ouvrir ici va chercher dans les deux millions de thalers. Vous êtes sûr de pouvoir payer ?

— Nous avons apporté un chargement de fourrures de huit milliards de thalers, dit Alan.

— De quelle espèce ?

— Lotus de Mizar puronique.

— Oh ! Vraiment ! Eh bien, vous autres, vous pouvez dépenser sans compter. Et c'est de l'élégant. J'en ai vu une un jour sur la fiancée d'un ami, qui fait partie de l'aristocratie. Toutes les vôtres sont couleur or ?

— Nous en avons quelques-unes qui sont pourpres. Elles ont été prises à la saison froide.

— Hé ! Ne vous laissez pas embobiner. Je pense qu'elles valent vingt millions la commande de huit. Rien que pour le principe. Les femmes sont toujours femmes.

— Qu'est-ce que ce minerai de cataphan ? dit Alan.

— Vous le verrez là, dans ce livre. On n'en connaît qu'un petit dépôt sur Pluton. Voilà un morceau de ce minerai. Je suis heureux de vous aider lorsque...

— Oh ! s'écria Corday en se redressant, excité.

— Eh bien ! Vous en avez vu déjà ?

— Toute une montagne. Un écoulement de lave.

— Ce minerai vaut cinq cents thalers le jig. Tenez, un cigare ?

Alan tendit la main vers la boîte qui lui fut presque retirée.

— Allez-y ! dit l'inspecteur, se reprenant. Mais je me rappelais soudain que la poussière même de mes os aura disparu à votre retour. Prenez un cigare quand même. Après tout, nous allons gagner dix pour cent sur les deux millions que vous allez dépenser. Allons ! Prenez-en deux !

Alan prit ses dispositions pour faire mettre le vaisseau sur cale dans la matinée et il se dépêcha de remonter la passerelle. La plus grande partie de l'équipage était descendue « sur la crotte » dépenser l'argent de la paie, mais Endormie était assise à l'intérieur du sas.

— Jocelyn est-il à bord ?

— Il y a des gens avec lui là-haut, répondit Endormie qui brossait les plis d'une écharpe qu'avec force cajoleries elle avait obtenue d'un colporteur. Est-ce que vous allez en ville, Monsieur Corday ?

Mais Alan avait déjà pris son élan et il arrivait au haut de l'échelle, puis dans les larges cabines du capitaine. D'une main il tenait le minerai, de l'autre le dictionnaire et le livre de science mécanique.

— Monsieur... dit-il.

— Et je vous assure, Messieurs, continua Jocelyn avec suavité, que vous ne trouverez nulle part un endroit qui convienne si admirablement à la colonisation. Bon air, gravitation normale, plantes comestibles, vie animale semblable à celle de la Terre. Johnny's Landing est, j'en suis sûr, le terrain idéal.

Alan s'arrêta net, n'en pouvant croire ses oreilles. Johnny's Landing lui avait laissé un souvenir poignant de désappointement et de mort. Il recula.

— Je vous présente Monsieur Corday, dit Jocelyn, c'est notre premier lieutenant. Un jeune ingénieur de grand talent, un bon exemple du niveau élevé de notre équipage. Regiment Hauber, Monsieur Corday.

Alan serra la main d'un vieillard aux cheveux blancs, au visage serein qui, à son tour, le présenta aux quatre autres membres du groupe.

— Votre capitaine Jocelyn, dit Regiment Hauber en une « *lingua spacia* » hésitante, évidemment apprise récemment, nous renseigne sur les possibilités qui s'offrent à nous. Que pensez-vous, jeune homme, de Johnny's Landing pour une nouvelle colonie ?

Alan s'apprêtait à parler d'abondance, mais un éclair dans l'œil habituellement languissant de Jocelyn l'arrêta.

— Il en a une très bonne opinion, dit le capitaine. Il y est allé une fois. Ces Messieurs sont à la tête d'une colonie virtuelle, Monsieur Corday. Nous aurons peut-être le plaisir de les transporter, avec leur équipement. Mais dites-leur franchement ce que vous pensez de Johnny's Landing. L'endroit est-il fertile ?

— Oui, je...

— Gravitation normale ?

— Bien sûr, mais...

— Et vous n'avez pas vu d'animaux qui ne puissent être utilisés par l'homme ?

— Non, ils...

— L'eau et l'air étaient-ils bons ? demanda Regiment Hauber.

— Naturellement. Mais je...

— Qu'est-ce que vous alliez dire, Monsieur Corday ? Allez-y, nous vous écoutons.

Alan se mordit les lèvres. Son esprit, un instant paralysé par la présence de Jocelyn, fut soudain plein de réponses bourdonnantes. Il répliqua, avec un très léger accent de moquerie dans la voix.

— Je suis certain que ces Messieurs apprécieront Johnny's Landing qui est un endroit splendide. C'est ce qu'il y a de mieux comme pays. Mais peut-être le capitaine sera-t-il moins décidé à vous y conduire quand il aura appris ce que je viens de découvrir.

Alan déposa sur le bureau le morceau de minerai et le livre.

— Vous pouvez demander à ces Messieurs ce qu'est le cataphan, continua-t-il. Il a tout remplacé : uranium, charbon, pétrole, thermalon. Et il vaut deux mille dollars

l'once, acheva-t-il en mettant le morceau de minerai dans la main de Jocelyn.

Celui-ci leva les yeux, plissa les paupières pour examiner Alan, puis il feuilleta le livre. Alan sourit au vieillard et à ses amis. Ils lui avaient été sympathiques dès le premier regard. Ils étaient sincères, pleins d'un idéalisme chevaleresque et d'une confiance totale, et prêts à partir pour la colonisation ce qui, déjà, était tout dire.

La plupart des coloniaux étaient des condamnés, des réfugiés politiques, nationalistes vaincus ou hors-caste eugéniques. Sur une très longue période, il arrivait rarement que des hommes comme Regiment Hauber et ses amis prennent le risque de s'élancer dans le vaste espace.

La Terre n'avait à offrir ni encouragement, ni le contraire. Parfois, elle exportait des indésirables dans les étoiles. Il y avait quelque temps elle avait embarqué la moitié des hommes d'un navire vénusien rebelle, après leur défaite, et les avait expédiés dans les étoiles. Alan avait rencontré l'un de ces vaisseaux sur la cinquième planète du seizième soleil. Il faisait du commerce sur le long passage. Ce fut ce geste de mépris de la part de la Terre qui fit comprendre à Alan combien celle-ci avait peu à craindre des colonies.

Peut-être Regiment Hauber savait-il la vérité sur les autres systèmes. Mais une colonie qui s'établissait quelque part dans l'univers ne pouvait s'attendre à ce que les nouvelles de son destin parvinssent à la Terre avant le passage de plusieurs générations. Ces nouvelles n'étaient emportées par les vaisseaux du long passage qu'après des millénaires. Aucun vaisseau ne s'y arrêta plus, à moins que la planète ne fût riche. C'était l'abandon complet et l'isolement absolu, perspective quelque peu terrifiante, même pour des hommes audacieux.

La Terre ne s'occupait pas d'implanter des colonies, car elle n'en tirait aucun avantage à court terme. Jusque-là, pourtant, elle ne s'était nullement opposée à cette implantation. Les gouvernements qui se succédaient basaient leur philosophie sur le progrès continu de la culture sur la Terre. Ils savaient qu'ils n'avaient pas à craindre d'attaques de l'extérieur. De nombreuses races hostiles et même terrifiantes avaient été découvertes dans les étoiles. Aucune, cependant, ne possédait une culture scientifique assez développée pour conquérir, ou tenter de conquérir l'espace.

Par ailleurs, une colonie établie dans les étoiles qui voudrait attaquer la Terre, en utilisant les connaissances scientifiques de celle-ci, se trouverait toujours dépassée par des centaines d'années de découvertes en ce qui concernait les armes et les vaisseaux. Regiment Hauber, qui emporterait avec lui le dernier mot de la civilisation, aurait déjà un retard de trente ans sur la technologie terrestre au moment où il atterrirait sur Johnny's Landing. Même une colonie déjà fondée qui s'approprierait les plus récentes découvertes par l'entremise d'un vaisseau du long passage, ne pourrait constituer une force offensive effective qui se trouverait à égalité avec la Terre. Et il faudrait des soldats vraiment très désespérés pour former cette armée venue des étoiles. Ces hommes ne pourraient en effet revenir chez eux à temps pour reprendre le cours de leur vie à côté des leurs.

La Terre, en conséquence, ne s'opposait pas à ces départs. Elle ne s'intéressait que peu au long passage. Et elle ne s'intéressait pas du tout aux explorateurs comme Regiment Hauber et ses optimistes compagnons. La saignée faite à la population de cette manière, quoique minime, était la bienvenue. La Terre, comme venait de le découvrir Alan, comptait dix habitants par acre cultivable. Environ 160 % de ce que l'agriculture pouvait normalement nourrir.

Mais il y avait peu de volontaires pour le long passage. Du moins peu qui eussent suffisamment d'argent pour partir et qui fussent en même temps assez désespérés pour en faire l'essai, car le désespoir n'est pas facteur de richesse.

— Je pense que vous avez un bon équipement, Monsieur, dit Alan pour rompre le silence pendant que Jocelyn examinait le minerai.

— Nous avons ce qu'il y a de mieux, Monsieur Corday, répondit Hauber avec un sourire indulgent. Cependant, nous aurons bien entendu besoin des conseils d'hommes expérimentés comme vous et nous suivrons vos avis. Vous savez ce qu'est la vie dans les autres systèmes tandis que nous, nous l'ignorons.

Jocelyn ferma le livre et jeta un vif regard à Corday.

— Je me rappelle l'endroit dont vous parlez, Monsieur Corday. Je m'en souviens très bien, et de la montagne aussi. C'était indubitablement ce minerai, en contact avec du silicium. Je vous remercie de vous être intéressé à cette question.

Alan s'apprêtait à sourire. Pour une fois, il l'avait emporté sur Jocelyn. Cependant il réprima sa satisfaction car il savait que Jocelyn n'adressait jamais de remerciements que lorsqu'il avait autre chose en tête.

— Très instructif, continua Jocelyn. Cependant si le dépôt qui existe sur Pluton est tellement minime, je suis sûr que les hommes auront trouvé un autre combustible avant notre retour. M. Corday est encore jeune, Messieurs. Excusez-le d'avoir fait irruption ici avec ce bric-à-brac. Vous pouvez vous retirer, Monsieur Corday, et si vous découvrez d'autres nouvelles merveilles, je vous en prie, ne manquez pas de m'en faire part. N'y manquez pas !

Alan lui lança un regard flamboyant de haine et détourna rapidement son visage. En quittant la pièce, il entendit la voix impassible de Jocelyn qui poursuivait :

— Maintenant, Messieurs, parlons de ce voyage. Si vous pouvez supporter d'être un peu entassés, nous pourrions prendre cinq cents passagers. Nous sommes en train de faire installer de nouveaux appareils d'aération du tout dernier modèle et, après, il ne s'agit que de quelques semaines. Mais je vous conseille de diminuer le nombre des partants pour augmenter la cargaison. Trois cents femmes et une centaine d'hommes. Je connais un abri sur Johnny's Landing qui pourrait être utile. Mais le point important, après tout, c'est la cargaison. En outre, à dix mille thalers le passager...

Endormie se trouvait encore dans le sas. Alan la vit à peine, tant il était ulcéré par cette aventure. Dix mille thalers le passager ! Et une facture élevée pour la cargaison. Une demi-douzaine des jeunes gens les plus doués embarqués sans retour ainsi que les plus jolies femmes pour implanter une colonie à l'endroit où une autre avait auparavant brusquement péri...

— Descendez-vous sur la crotte ? lui demanda Endormie. J'ai six de ces bizarres thalers à...

— Cet homme est un démon ! dit Alan avec emportement. Un démon ! Un démon !

Il descendit rageusement la passerelle et disparut. Endormie baissa la tête et, trouvant beaucoup moins belle maintenant sa nouvelle écharpe, le suivit d'un regard que ses larmes embrumaient.

CHAPITRE XIII

— Seigneur, dit Reine, je serai contente lorsque nous pourrons nettoyer à fond ce vaisseau !

Alan, assis à la table du carré des officiers, la regarda avec un frisson de dégoût. Elle posa le plateau de bouteilles qu'elle avait pris dans l'ancre graisseux de Marby et lissa ses cheveux teints. Rapide se mit à rire et prit son quart.

— Les femmes ne sont pas si mal, n'est-ce pas ?

— Espèce de jeune chien ! lui dit Reine. Vos gens ne sont pas assez bien pour vous. Quand vous déciderez-vous à prendre une régulière ? Il y a des années que je suis libre !

— La seule chose qui me retienne, ma chère, répondit Rapide, c'est le respect terrifié que m'inspire le sale couteau que porte le vieux Marby. Tra deri dera... La première d'aujourd'hui.

— Vous voulez dire la première bouteille, fit Reine. Bon, je continuerai donc à être l'image de l'amour non payé de retour. Voilà vos cigarettes, Monsieur Corday.

Il brisa le cachet qui fermait le paquet et choisit une cigarette. Il était difficile maintenant d'en trouver. Il y avait des siècles que l'on ne fumait plus dans le système solaire. Il griffonna son nom sur le bon de commande qu'il rendit. Reine reçut le bon avec froideur, reprit le plateau et, après avoir ébouriffé les cheveux de Rapide, se retira.

C'était un petit geste. Alan écouta le battement des talons qui s'éloignaient. Brusquement, pendant qu'elle souriait à Rapide, il s'était rendu compte à quel point il était solitaire. Il n'éprouvait ni affection ni respect pour Reine, qui se querellait sans cesse avec Marby, et qui était d'une malpropreté indécrottable. Alan avait en effet installé un système pour le réemploi des eaux usées, il y avait de cela deux croisières, ce qui donnait une quantité illimitée d'eau disponible. Mais Reine, qui était dans l'espace depuis trop longtemps, avait continué à ne pas se laver. Ses plaisanteries de mauvais goût et ses familiarités avec tout le monde, de l'apprenti jusqu'à Hale, faisaient frémir Alan. Celui-ci cependant s'était brusquement rendu compte qu'elle faisait tout de même partie du vaisseau, partie de son pays. Et elle l'ignorait, comme l'ignoraient

son pays et son vaisseau.

Il alluma la précieuse cigarette et ne lui trouva aucun goût. Il regarda Rapide, allongé au bout de la table, qui buvait du café royal. C'était son tour de quart mais Jocelyn, pour une fois, le remplaçait un instant. Rapide témoignait de la bienveillance à tout le monde, et pourtant il gardait vis-à-vis d'Alan une attitude distante.

— Rapide ! appela soudain Corday avec l'intention de poser la question qu'il avait en tête.

— Oui ? fit Rapide.

— Non, rien.

— Oh !

Alan se détourna, mal à l'aise, pour regarder d'un autre côté. Il savait qu'il avait des tas de choses à corriger en lui. Il avait les manières qu'on lui avait enseignées, cassantes, fières, comme il convenait à un dixième classe. Il savait que, dans ses rapports avec ses compagnons, il y avait pas mal de points faibles. Il n'était pas facile de se trouver là, dans ce groupe humain bigarré et de n'avoir pas un seul ami. Ne pourrait-il pas oublier qu'il était un dixième classe ? C'était sans doute ce qui clochait. Un dixième classe. Mais où était maintenant la dixième classe ? Sur Terre, personne, en dehors des professeurs d'histoire très cultivés, ne savait ce qu'avait été la dixième classe. Que pouvait faire un homme pour se débarrasser de son passé ? Le pouvait-il ?

Strange, insinuant dans ses rapports avec tous, même avec Alan, avait parlé un soir d'une méthode qui permettait d'effacer de l'esprit les expériences passées. Strange avait déclaré qu'il avait lu dans sa jeunesse, dans un ouvrage ancien, une description du processus qui permettait d'effacer de l'esprit même les sentiments de loyauté. Si l'on pouvait oublier... Mais Alan frissonna, évoquant l'image de quelques hommes de l'équipage, des gens au regard vide sur lesquels Strange avait travaillé. Alan se retourna et il allait demander à Rapide ce que l'équipage pensait de lui lorsque ses cigarettes, que faisait flotter le manque de gravitation, tombèrent bruyamment dans sa tasse à café vide. Il sursauta, comme le faisaient tous les hommes de l'équipage lorsqu'il y avait un changement dans le vaisseau, puis il se rassit.

— Une diminution de puissance en vue d'un prochain atterrissage ? fit Rapide. Dans trente quarts, nous entrerons dans l'atmosphère et alors, hé ! hé ! nous aurons du travail. Mais ce jeune Bill fera la besogne. Une bonne plaisanterie ! Il est tellement fou de pilotage qu'il ne s'est pas encore aperçu que c'est un travail dur !

— Qui vous en a donné l'autorisation ? demanda Alan, intéressé. Il n'est qu'un enfant ! Douze ans, je crois ?

— Bon pilote. Mais un peu casse-cou. A notre dernière visite à la Terre, il a survolé un défilé de soldats. J'ai dû le frapper pour l'arrêter. C'est un aviateur né !

— Vous voulez dire qu'il avait le commandement ? Rapide, Bill n'est pas assez âgé pour occuper un poste de pilote !

— Il faut bien qu'il s'y mette un jour, répondit Rapide.

— Mais l'avion ! C'est le seul que nous possédions !

— Oh ! ça va, Corday, fit Rapide en se redressant. Laissez vos grands airs et tâchez de vivre comme le commun des mortels !

Sur quoi Rapide, le bienveillant Rapide, prit sa bouteille et quitta le carré sans un

regard en arrière.

Les yeux furibonds d'Alan suivirent le dos du pilote mais, après un instant, il s'effondra et son regard blessé se fixa sur le fond de sa tasse vide.

Endormie, les yeux écarquillés, hésitait à la porte. Elle lança, dans un sursaut de courage :

— Les compliments du capitaine, Monsieur Corday. Il désire une vérification de la navigation.

Alan se leva, passa devant elle pour descendre l'escalier qui menait au pont.

— Vous avez oublié vos cigarettes, Monsieur Corday, lui dit Endormie en les saisissant.

Il les prit et continua son chemin.

L'aspect de Johnny's Landing était légèrement différent. Des fermes et des cités tachaient la planète sur laquelle s'étendaient des lacs formés par des digues artificielles. Un réseau de lignes dans lesquelles Alan reconnut d'anciennes lignes de puissance le recouvrait. Ce changement soudain parut déplaire extrêmement à Jocelyn. Debout sur le pont, il serrait les binoculaires d'une main furieuse et son visage était blanc de haine. Alan s'étonna que le paysage agréable que formaient les petites cités arrondies autour de la colline où ils avaient atterri pût avoir un tel effet sur le capitaine. Il prit alors sur l'étagère ses propres binoculaires et examina lui-même le pays.

La colline sur laquelle ils se trouvaient s'élevait de cinq cents pieds au-dessus de la plaine et le pont du « *Chien* » était de trois cent quatre vingts pieds plus haut que la poupe, de sorte que la vue était splendide. Mais au bout de trois secondes d'examen à travers ses lentilles à puissance cinquante, Alan vit, avec beaucoup moins d'émotion toutefois que le capitaine, ce qu'avait aperçu celui-ci. Une petite armée, précédée par une douzaine de tanks et suivie par de l'artillerie, remontait la route qui venait de la ville la plus proche. Mais ce n'étaient pas des hommes qui composaient cette armée. Le sang s'était retiré du visage de Jocelyn que blémissait une haine féroce.

— Corday ! hurla-t-il. Prenez une escouade de vingt hommes munis d'armes portatives et attaquez !

Alan regarda fixement Jocelyn un instant, puis ses yeux revinrent à la horde. Elle était de cinq cents individus environ et des renforts lui arrivaient en courant à travers champs. Puis il nota l'antiquité des armes.

— Oui, monsieur, dit-il.

Cinq minutes plus tard, il descendait la colline pour aller se poster dans un défilé entre les rochers à un mille et demi du vaisseau. Vingt hommes le suivaient, et Bill-Ceil-de-faucon bondissait près de lui, frémissant d'excitation, ivre et fier d'avoir été choisi comme estafette.

— Je les ai vus quand j'avais cinq ans, disait Bill, dont les cheveux en étoupe se hérissaient. La colonie terrestre qui se trouvait ici les employait comme esclaves. Puis tous les hommes de la Terre sont morts d'on ne sait quoi. Mais vous étiez ici quand nous y avons atterri la dernière fois. Je pense que pendant ce millier d'années qui se sont écoulées depuis mes dix ans, ils ont surgi d'un endroit quelconque.

Alan évaluait les forces qui s'approchaient. Il plaça ses hommes sur deux rangs et les posta dans le défilé de chaque côté de la route, prêts à prendre les assaillants en enfilade lorsque ceux-ci seraient à une portée de deux milles.

— Le vieux Jocelyn est fou de rage quand il voit ces races tactiles, racontait Bill. Je l'ai vu un jour brûler d'un coup cinq cents mille Gleenites. Il les a complètement balayés sur Majority Capella. C'était avant votre arrivée. Avez-vous du chewing-gum ?

Alan regardait ramper cette armée-serpent et il frissonnait un peu. C'était un spectacle à vous glacer le sang dans les veines. Ces « gens » n'avaient pas de traits ni d'yeux qu'il pût percevoir à travers ses lunettes. Puis il tourna les jumelles dans la direction de la ville la plus proche et, ensuite, examina une ligne de puissance. Comme il était étrange que ces **choses** fussent tout à fait différentes de tout ce qu'il avait étudié de l'histoire ancienne de la Terre ! Soudain étonné, il tourna ses jumelles en direction de l'armée qui approchait. Les **choses** pouvaient évoluer jusqu'à former une société qui comportait des sciences physiques précises. Un léger frisson secoua le jeune homme. Si elles pouvaient arriver jusque là, rien n'interdisait qu'elles pussent un jour lancer des vaisseaux sur le long passage. Et cette armée prouvait que ces « gens » n'avaient aucunement besoin des hommes.

— Allez-vous les pilonner tous d'un coup ? demanda Bill. Ou est-ce que vous allez les abattre les uns après les autres par un tir allongé ?

Alan ne répondit pas. Il tira de sa poche un télémètre et visa au loin une pierre blanche à un mille et quart. A ses hommes sidéraux qui attendaient, tendus, il passa les données.

Le serpent brun avançait dans la poussière. Les tanks de tête parvinrent à la hauteur du rocher blanc. Tous les yeux se fixèrent sur la main d'Alan qui s'était levée. Le serpent approchait, gonflé par des **choses** qui se glissaient par-dessus les murs et retombaient sur la route pour se joindre au gros de la troupe.

La moitié du serpent passa devant le rocher blanc. D'un geste bref, inattendu, Alan baissa le bras. On entendit dans le défilé un bruit sec, l'air s'ionisa, la lumière du jour s'obscurcit.

Le serpent trembla en son milieu. Et les claquements se succédèrent. La poussière, la fumée du pavé ignifié montèrent en spirales, s'enfoncèrent lentement dans le ciel, obscurcirent le champ de bataille. Le voile se fit plus dense, plus noir, éclairé en-dessous par des langues de flammes rouges. La vallée s'emplit de puanteur et de fumée.

Mais soudain, à une centaine de mètres devant les hommes d'Alan, trois tanks surgirent des vagues de nuages. Les tubes de lancement sautaient, bondissaient, crachaient du feu. Des éclats de roche s'envolèrent devant le visage d'Alan qui tomba en arrière, assommé. Les hommes sidéraux qui avaient continué à tirer à la distance indiquée, réajustaient rapidement leurs armes portatives. Et un tank enfonça leurs rangs.

Un craquement arriva du vaisseau dont la batterie avant tirait, déchirait au-dessus d'eux l'air qui s'effiloçait en lambeaux verts. Bill saisit l'arme qu'Alan portait au côté, détacha l'agrafe. Au moment précis où le tank tournait pour baisser sa gueule, il tira.

Il y eut une explosion, un bouillonnement de métal fondu, de fragments d'objets en flammes. Bill tira de nouveau pour faire bonne mesure.

Deux heures plus tard, Alan, qui portait un pansement, était debout sur le pont qui avait retrouvé son calme. Il attendait Jocelyn. Il savait ce que lui dirait le capitaine. Il avait mal manœuvré en ne visant pas spécialement le blindé d'avant-garde. Il avait oublié que ce blindé pourrait s'approcher à toute vitesse sous le couvert de la fumée et

de la poussière. A cause de cette erreur, un homme de l'équipage avait été tué. Et Alan n'avait été sauvé que grâce au jeune Bill, l'estafette.

Jocelyn était en bas. Il conférait avec Regiment Hauber qui débarquait pour prendre possession d'un pays qui allait lui donner du souci malgré les virus que Rapide, en un vol prompt, avait répandu sur les villes des hideuses **choses** afin de les décimer.

Jocelyn monta enfin sur le pont. Alan se raidit. Le capitaine lui jeta un coup d'œil et se retira dans sa cabine.

CHAPITRE XIV

Le voyage avait été long et fatigant, et tous montraient des signes d'épuisement. Le vieux *Chien du Ciel* était en partie paralysé par les nombreuses défaillances d'un voyage qui avait duré un an et au cours duquel ils n'avaient pu trouver nulle part les provisions ni le combustible dont ils avaient besoin.

De Johnny's Landing à Paradis Alcor, de Paradis Alcor à Sweney Merak, de Sweney Merak à Cappacine Dubhe et de Cappacine Dubhe à la Terre, ou plutôt, comme le disait le pilote, à la Terre du Soleil. Cette route du long passage était connue sous le nom de Grand Circuit de l'Ours, car elle touchait aux principales colonies de la constellation de la Grande Ourse ou Dipper. Les choses n'avaient pas bien marché sur Cappacine Dubhe où, au cours des voyages précédents, les parts avaient été maigres. Aussi fut-ce avec quelque soulagement qu'ils pénétrèrent dans l'atmosphère de la Terre et laissèrent Rapide partir en reconnaissance.

Ils attendirent son retour avec optimisme. Les femmes s'entretenaient de leurs prochains achats et les hommes étaient heureux de la perspective d'une meilleure nourriture, d'armes nouvelles et de recrues qui diminueraient la fatigue des quarts. Mais l'atmosphère changea lorsque Rapide revint, porteur de nouvelles qui se répandirent dans tout le vaisseau. Il y avait eu sur la Terre une guerre qui avait pris fin plusieurs centaines d'années auparavant.

Jocelyn fit descendre le vaisseau en direction de leur ancien aéroport dans ce qui avait été New-Chicago. A travers les hublots si longtemps noircis par l'obscurité de l'espace, l'équipage de fantômes contempla les collines herbues sur lesquelles paissaient des bestiaux et une plaine où coulait un fleuve nonchalant.

Jocelyn regarda le rapport que Rapide avait griffonné sur un billet et il étudia la situation. En deux heures, ils parvinrent au-dessus d'une région qu'Alan connaissait sous le nom de Colorado. Là s'étalait maintenant, sur quelques centaines de milles, une ville de forme irrégulière.

L'équipage fatigué et le vaisseau martelé continuèrent à descendre, car il y avait un

aéroport au-dessous d'eux. Cet aéroport paraissait étrange, mais il y avait là comme une tige d'albâtre, un vaisseau sidéral. Jocelyn posa le *Chien du Ciel* à côté de ce vaisseau. L'atterrissage fut rude et il fallut utiliser le dernier morceau de combustible.

Les sas s'ouvrirent en claquant. L'air et la lumière du soleil se précipitèrent à l'intérieur. L'équipage attendait, prêt à s'élancer, que l'ordre de fouler la crotte tombât du pont. Mais l'ordre ne vint pas.

Jocelyn regarda les portes de l'aérodrome et vit qu'elles étaient faites de métal. Du haut du pont qui dominait la région, sa lunette balaya le paysage. Il n'y avait pas un seul être humain en vue.

Le capitaine eut une quinte de toux. Il paraissait fatigué. Depuis le jour où, sur une planète d'aspect pourtant accueillant il avait respiré l'air empoisonné par de l'oxyde de beryllium, il ne se portait pas bien. Une rumeur s'était lentement répandue dans le vaisseau. Strange aurait dit qu'il pourrait mourir à cause de la valve qui s'était détachée dans son casque sidéral. Le capitaine appuya sur ses lèvres un mouchoir de soie, toussa de nouveau et se tourna vers Hale.

— Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Peut-être la sirène vient-elle de siffler ?

— Corday, dit Jocelyn, allez jusqu'à ce vaisseau et voyez ce qu'ils savent de cet endroit.

Alan salua et descendit rapidement l'échelle vers les sas qui menaient au sol. Il sortit au soleil et il allait prendre une profonde inspiration lorsqu'un bizarre pressentiment le frappa et balaya la joie qu'il avait éprouvée à se retrouver sur la Terre. Tout était si calme !

Il parcourut rapidement la distance qui le séparait de l'autre vaisseau et lut le nom de celui-ci avant de monter la passerelle. C'était **Premier Passage** de la ligne martienne.

« Salut, officier ! » dit-il, cérémonieux. Sa voix éveilla un écho caverneux dans le vaisseau et quelque chose le poussa à empoigner sa baïonnette pour entrer par le sas.

Mais le vaisseau était vide. Il s'y enfonça, l'esprit en alerte. Ce n'étaient pas seulement les hommes qui étaient absents. L'appareillage avait disparu. Alan leva les yeux pour regarder à cinq cents pieds au-dessus de lui les hublots de proue d'où tombaient deux rayons étranges qui jetaient une lumière obscure à l'intérieur de la coque. Il n'y avait ni hommes, ni appareils, ni ponts. Ce n'était qu'une carcasse. Alan retourna en courant au « *Chien* » et fit son rapport en peu de mots.

— Hale, dit Jocelyn, prenez quinze hommes et allez examiner les grilles. Si elles sont fermées, ne faites aucun geste d'hostilité, appelez le premier être humain que vous verrez pour demander que l'on ouvre l'aéroport.

Hale sourit. Il baissa son casque de combat, boucla une paire d'épées autour de son ample taille, introduisit dans sa bouche un cigare qu'il alluma. Alan fut frappé par la nonchalance exagérée de Hale, par son sourire étrange.

— Adieu, patron, dit l'officier. Gardez vos chiens en état d'alerte, Corday.

Sur quoi il dégringola l'escalier et partit. Ils le virent un instant après inspecter ses volontaires et les placer en éventail. Puis il traversa la grande plaine de l'aéroport pour se diriger vers les portes principales. Ses gens étaient déployés de chaque côté et il marchait les armes à la main.

Le groupe se rapetissa dans le lointain. L'éventail se contracta un peu en s'approchant des portails. Jocelyn réprima un accès de toux et donna l'ordre au canonnier du pont de regarder de tous ses yeux. Mais le canonnier n'eut guère l'occasion d'intervenir.

Avec une brutalité qui indiquait une longue préparation et une grande pratique, une lumière jaillit, signe d'une énorme habileté dans la fabrication des explosifs. Le sol se déchira sous les pieds mêmes du groupe, et de longues flammes d'un orange éclatant passèrent à travers les grilles.

La fumée était épaisse, mais Hale en jaillit et, du bras, invita ses hommes à le suivre. Trois d'entre eux purent se dégager et essayèrent d'obéir à ce cri de guerre retentissant. Mais des flammes jaillirent encore, frappèrent les hommes, les terrassèrent. Hale s'arrêta. Il se retourna, titubant, presque déchiré en deux. Les yeux fixés sur le vaisseau, il souleva à demi son bras lourd. Une fois encore les grilles rougirent. Hale tomba lourdement, dernier du groupe à mourir.

Alan se retourna, à deux doigts d'une fureur meurtrière, prêt à tuer sur place le canonnier du pont. Mais sa raison le retint. Hale était trop près de ces grilles, il le savait, pour que les canons du pont eussent pu lancer des rafales si efficaces. La voix glacée, indifférente de Jocelyn brisa le silence.

— Turner, une charge de fumée. Lancez de la fumée. Endormie, transmettez. De la fumée.

Le canon du pont gronda, frémit et roula sous l'effet du recul, pour lancer des charges successives, et partout dans le vaisseau les autres canons ronflèrent en chœur.

Puis ils se turent. Un voile épais de fumée mouvante mais impénétrable, couvrait un espace de dix milles carrés.

« Tir sur image ! » hurla Jocelyn.

Le canonier du pont tourna le bouton de sa plaque-mémoire et se mit à lancer des rafales sur la porte, invisible maintenant de partout, mais qui apparaissait dans ses viseurs.

— Saturation par G19, dit Jocelyn. Endormie fit passer l'ordre dans le circuit téléphonique du vaisseau.

« Fermez hermétiquement toutes les ouvertures ! » ajouta Jocelyn. Un instant plus tard, les nombreuses batteries firent trembler la coque. Elles lancèrent leurs charges dans la fumée qui, du moins en d'autres temps, avait mis en défaut les détecteurs qui recherchaient le « *Chien* ».

« Saturation par R G ! » fit Jocelyn.

« Saturation par R G ! » répéta Endormie.

Les batteries des autres ponts vibrèrent en projetant du gaz régurgitant qui allait s'accrocher aux particules de fumée.

Le vaisseau avait servi comme navire marchand. Le système d'atterrissage était défectueux. Il était vieux et fatigué et les principes suivant lesquels il avait été construit dataient d'innombrables siècles. Mais il tirait et se défendait. Diantre regardait avec colère les conduits vides dans lesquels n'arrivait aucun combustible qui eût permis de décoller.

Déjà, Alan avait pris son casque et il cherchait son fusil.

« Escouade de débarquement, à vos postes par tribord, devant le sas de sortie, en uniforme sidéral complet », dit Jocelyn.

Endormie répéta : « Escouade de débarquement, à vos postes par tribord, devant le sas de sortie, en uniforme sidéral complet. »

Alan se tourna vivement vers Jocelyn. Il y avait eu d'autres combats en des postes avancés, au sein des étoiles. Le commandement de la seconde escouade de combat revenait à l'officier restant.

— Où allez-vous, monsieur Corday ? dit Jocelyn, qui prenait son propre vêtement des mains de Mme Luck.

Sa combinaison eut un bruissement lorsqu'il l'enfila. Il fixa son casque, donna une légère tape au commutateur du multiplicateur de son placé à son col, afin de l'annuler un moment. Alan fléchit. Il reconnaissait là le mépris que lui avait toujours témoigné Jocelyn.

« Monsieur Corday, continua celui-ci, je vous laisse la charge du vaisseau. Quoi qu'il puisse m'arriver, vous ne quitterez pas le bord avec le reste de l'équipage. Vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour le défendre en utilisant les hublots. Vous êtes suffisamment au courant de toutes ces choses pour faire payer très cher leur entreprise à ceux qui tenteraient de le prendre si j'échouais. »

Une quinte de toux l'interrompit et les yeux de Mme Luck s'arrondirent d'inquiétude. Il s'éclaircit la voix et continua :

— Vous êtes jeune et impulsif et vous avez de nombreux défauts à dominer. Qu'aucun donquichottisme stupide ne vous amène à risquer le sort de ce vaisseau, des femmes, des enfants et des membres restants de l'équipage, sans une raison précise et majeure. Je reviendrai, j'en suis sûr. Ne l'oubliez pas, ajouta-t-il durement.

Alan s'éloigna en rajustant son casque. Derrière lui, il entendit Mme Luck agraffer la combinaison de Jocelyn. Il ressentait une certaine amertume d'être ainsi laissé de côté. C'était une tâche vaine que celle d'être « en charge ». En l'absence de tous gradés, il avait bien souvent déjà rempli ces fonctions. Une tradition. Rien de plus. On ne le trouvait pas suffisamment digne de confiance, c'était évident, pour lui confier le commandement de l'escouade. Cependant, depuis Johnny's Landing, il avait par deux fois été mis à l'épreuve et il s'était bien comporté sur le champ de bataille.

Un fracas monta de quelque part dans le fond du vaisseau, là où l'on faisait rouler au dehors l'équipement des forces d'atterrissage. C'était du matériel ancien, mais il marchait et pouvait servir. Alan savait quelle tactique suivrait Jocelyn. Il jaillirait en un point où on ne l'attendait pas, prendrait les assiégeants à revers et détacherait de son escouade un petit groupe qui, pendant que les tirs et les attaques paraîtraient dirigés ailleurs, enlèverait, en un raid brusque, des officiers et des fonctionnaires importants. Puis, on garderait les otages pour obtenir des fournitures. C'était une tactique du long passage, que le temps avait rodée, et qui, en général, réussissait.

— Monsieur, demanda Irma, qui était chargée d'indiquer à ceux du pont l'évolution du débarquement, puis-je descendre une minute pour dire au revoir à Joe ?

— Restez à votre poste ! dit Alan qui remit son épée dans sa gaine.

Une minute plus tard, il le regrettait. Il y aurait des tués parmi ceux qui allaient se battre. Il s'arrêta presque pour se retourner, mais interrompit son mouvement et se dirigea vers le canon du pont qui était armé. Sur la plaque-mémoire brillait

encore l'image de la porte, mais celle-ci n'existait certainement plus. Il regarda les détecteurs. L'opérateur était parti avec la première escouade. Il était maintenant mort. Son remplaçant avait suivi Jocelyn. Mais c'était Alan qui avait installé ces nouveaux appareils, à leur dernier voyage.

Il polarisa les rayons de façon à ouvrir un chemin à travers la mouvante densité de la fumée qui maintenant obscurcissait complètement les hublots, les recouvrait même d'une couche épaisse. Puis il essaya de trouver une longueur d'onde qui lui permettrait d'obtenir une image. Mais le barrage de protection était trop efficace. Il n'y eut pas la moindre tache sur les écrans.

Nerveux, il s'approcha du socle sur lequel était placé le transmetteur. De nombreux cercles, laissés par les innombrables bouteilles de Rapide s'y inscrivaient. Alan se souvint alors de Rapide.

— Passez l'ordre à Rapide, dit-il à Endormie. Je désire qu'il compte les individus qui sont encore à bord.

Endormie disparut au bas d'une échelle. Alan tendait l'oreille pour entendre les coups de feu éventuels à l'extérieur. Il serait difficile de percevoir les bruits à travers cette coque scellée et isolée, mais ce ne serait pas impossible. Cependant, — Alan n'entendit rien. La fumée et les autres gaz avaient englouti la seconde escouade de débarquement et, avec celle-ci, la lumière et le son. Rapide montait l'échelle.

— J'ai fait le compte, Corday. Nous sommes réduits à cinq vieillards, quarante ingénieurs et techniciens, soixante-huit femmes, trente-et-un enfants, plus vous et moi. Mais je pense que quelques-uns des enfants sont un peu trop jeunes pour manier un fusil. Il y a un petit bonhomme, là-bas, qui m'a fait « gr... gre... » quand j'ai voulu savoir quel poste il occuperait en cas d'urgence. Il avait la bouche pleine de lait.

— Ouvrez les arsenaux de réserve et distribuez les armes, dit Alan. Passez l'ordre à tous : masques et tenues complètes de combat, combinaisons imperméables aux gammas. J'ai bien dit **tous**. Cette fumée est mortelle.

— Il n'y a pas qu'elle qui soit mortelle par ici, hein ? Bah ! je prendrai un verre et j'avancerai comme je pourrai. Mais ils ne feront qu'une bouchée de nous, vous le savez, quand ils nous auront détectés, avec leurs engins à haute puissance.

— La fumée est chauffée et leurs détecteurs ne pourront pas nous localiser, à moins qu'ils n'aient des machines télépathiques ! hurla Corday. Et s'ils veulent avoir ce vaisseau, c'est pour s'emparer de ce qu'il contient. L'autre, à côté, a été complètement vidé. Ils ne tireront pas sur nous. N'allez surtout répandre aucun bruit à ce sujet !

Rapide haussa les épaules, se versa une rasade, l'avalala et descendit. Alan, nerveux, tendit l'oreille pour percevoir les bruits. Il n'y avait pas encore eu de coups de feu, autant qu'il pouvait en juger. Il avait l'impression d'être laissé à l'écart. Le poste le plus sûr de tout ce combat était le vaisseau. Jocelyn n'avait pas eu confiance en lui. Mais le danger était grand et ils seraient complètement perdus si le second débarquement échouait.

Il y avait très peu de vent et l'écran mettrait beaucoup de temps à se dissiper. Alan se demanda s'il ne serait pas habile de créer une diversion en tirant à longue portée sur la ville. Non, les assiégeants proches se trouveraient dans l'obligation désespérée de détruire le vaisseau. Il fallait attendre la fin.

— Postez un homme à l'extérieur, dit-il à Rapide qui était revenu. Je veux qu'il se

serve de ses oreilles. Peut-être pourra-t-il nous renseigner. Donnez-lui un appareil de radio.

— Est-ce que cela ne va pas nous faire détecter, mon vieux ?

— C'est le moindre de nos soucis, dit Alan. Placez l'homme.

— Comme vous voudrez ! dit Rapide qui haussa les épaules et alla exécuter l'ordre.

Alan, inquiet, se mit à tordre sa cravate. Puis, se rendant compte de son geste, il s'arrêta brusquement. L'attente était dure !

Pour alléger sa nervosité croissante, il réfléchit à la possibilité d'un décollage. Mais il n'y avait là aucune solution. Les vaisseaux qui utilisaient la puissance atomique étaient contraints d'employer du combustible non radiant pour les manœuvres près du sol. Ils avaient suffisamment de puissance à point d'éclair élevé pour retourner dans les étoiles, car ils s'étaient sagement approvisionnés, pour le jour où la Terre pourrait ne plus être en mesure de fournir du combustible à ses planètes sœurs, et n'en aurait plus pour elle-même. Mais leur approvisionnement en alpha était épuisé. A leur dernier atterrissage, ils auraient été presque assommés s'ils n'avaient conservé la dernière dyne. Décoller sur haute puissance était impensable. S'ils mettaient en marche leur moteur principal aussi près de la Terre, avec la vitesse initiale à zéro, ils seraient simplement mis en pièces, sans parler du gouffre de quarante mille et plus qui s'ouvrirait dans la croûte terrestre et de l'écoulement de lave qui noierait les minuscules fragments du vaisseau et des hommes.

Alan, de temps en temps, demandait un rapport à l'homme de la vigie. Des coups de feu retentissaient, sporadiques, du côté de la ville, depuis quelques minutes. Mais il était impossible de savoir ce qui se passait. La seule certitude que l'on pouvait avoir, c'était que Jocelyn avait soutenu une lutte chaude contre des éléments ennemis.

Corday rageait de se trouver là, inoccupé, pris au piège, pendant que ses camarades du vaisseau se battaient dehors dans des conditions très défavorables. Si Jocelyn échouait...

On savait bien à bord ce qui se passerait et tous étaient en mesure d'imaginer le reste. En supposant même que la ville fût simplement prisonniers les survivants, les gens du « *Chien* » seraient perdus car ils n'auraient plus de vaisseau et tous, tant qu'ils étaient, se trouvaient de plusieurs milliers d'années déphasés.

A la fin, Alan dépêcha un éclaireur qui se glissa vers l'endroit d'où partaient les coups de feu. Le garçon n'eut pas à aller bien loin. Il revint bientôt le long de la corde qu'il avait tendue. Il ramenait un blessé de l'escouade de Jocelyn.

L'homme était très mal en point. Sa combinaison sidérale avait été ouverte par un projectile brûlant, son bras droit se trouvait presque complètement rôti et ses poumons étaient pleins de fumée et de R.G. Alan descendit rapidement les échelles et courut à l'infirmerie où l'on avait conduit le blessé. C'était le technicien de détection.

Strange et son assistant étaient en train d'arrêter l'écoulement de sang artériel lorsque Alan entra.

— Mettez sur lui un moteur et pompez-lui les poumons ! dit-il. Il faut que je lui parle.

— C'est une manœuvre dangereuse, fit observer Strange. Laissez-moi plutôt lui donner un calmant.

— Non, dit Alan. Il faut qu'il parle. Les renseignements qu'il possède sont plus importants.

— Cela peut le tuer !

— Le manque de renseignements tuerait ce vaisseau ! dit Alan. Faites ce que je vous dis !

Strange soupira et tira les tubes de l'appareil qu'ils utilisaient quand les combinaisons avaient eu une fuite sur des planètes dont l'atmosphère était empoisonnée. Il les ajusta et un instant plus tard le technicien, stimulé par un cordial qui le réveillait, commençait à se tordre. Il était prêt à parler.

Il finit par répondre aux questions pressantes d'Alan : « Perdu... l'escouade dans... la ville. Je... j'étais avec eux. Patron tué... mille hommes... sans uniformes... ont de drôles d'armes.

— Endormez-le, dit Alan.

Renfrogné et torturé, il se frappait du poing la paume de l'autre main en montant les échelles. Soudain il se retourna, revint sur ses pas, dépassa l'infirmerie et s'enfonça dans le compartiment des machines. Diantre était là, l'oreille tendue vers les coups de feu lointains qui s'entendaient faiblement à travers la coque.

— Prenez vos outils, lui dit Alan. Avec tous vos hommes, sacs complets, suivez-moi !

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Diantre.

— Jocelyn est pris, probablement par des armes supérieures aux siennes. Il faut que nous agissions vite !

— Des renforts ? demanda Diantre.

— Suivez-moi ! répondit Alan.

Endormie était derrière lui. Il n'avait pas remarqué jusque-là qu'elle ne le lâchait pas d'un pouce.

— Passez l'ordre, lui dit-il. Tous les membres de l'équipage au dehors en équipement complet de l'espace.

Elle s'élança et, peu de temps après, Alan, debout près du sas arrière, regardait les formes fantômes de l'équipage qui s'assemblaient dans les tourbillons de fumée de l'extérieur.

— Je croyais que nous devions rester... commença Rapide.

— Diantre ! interrompit Alan, prenez tous vos gens. Appelez tous ceux dont vous avez besoin pour le travail et le transport. Vous aurez à démonter un moteur atomique avec sa charge.

— Démonter quoi ? fit Diantre, ombre mince dans la fumée.

— Faites ce qu'on vous dit, répondit Alan.

Diantre, perplexe, cria plusieurs noms et disparut.

Alan éloigna les autres du voisinage du vaisseau après s'être assuré qu'il n'y avait plus à bord que les deux malades et l'assistant qui s'occupait de ceux-ci.

Puis il posta Bill devant le vaisseau avec un haut-parleur portatif, et remit l'équipement correspondant à Irma, déjà chargée d'un enfant de deux ans.

— Restez là, dit Alan à Bill. Si Jocelyn ou d'autres survivants reviennent, dirigez-les vers le nord par le flanc est de la colline qui est au-dessus d'ici. Vous l'avez vue à notre arrivée ? La ville s'étend principalement à l'ouest. A l'est de la cité, il y a un mauvais terrain. Dites à tous de monter le flanc est de la crête et de n'approcher la colline par

l'ouest sous aucun prétexte, autrement ils pourraient se trouver pris sous le tir.

— Compris, dit Bill.

Alan, tâtonnant à travers la fumée, se dirigea du côté des mécaniciens qui travaillaient sur le moteur afin de leur donner un coup de main. Comme ils avaient une longue pratique du changement de moteurs en plein vol, ils démontèrent celui-ci en sept minutes, puis ils l'entourèrent de cordes pour pouvoir le transporter.

Après une dernière recommandation à Bill, Alan prit la tête de l'escouade qu'il dirigea à la boussole. La moitié du groupe transportait le moteur. Le reste se répartissait sur les flancs et l'arrière. Alan et deux ingénieurs, qui portaient des lampes de désintégration, formaient le front de bataille.

— Qui vous dit que nous pourrions grimper cette colline ? demanda Diantre, pantelant derrière Alan. Et savez-vous même si elle est de ce côté ?

— N'importe qui, entraîné à relever les indices géographiques, le saurait, répondit Alan. Et il y a les indications de la boussole. Passez maintenant l'ordre aux hommes de faire le moins de bruit possible et de rester bien groupés.

Ils arrivèrent, au nord, à la barrière métallique contre laquelle ils faillirent se cogner à travers la fumée dense. Alan mit en marche les lampes et brûla une section d'une centaine de pieds. Il fit passer par l'ouverture un groupe d'éclaireurs, puis le gros de l'escouade suivit.

Ils traversèrent une région résidentielle et, par deux fois, marchèrent sur des hommes sans masque en proie dans la rue à des vomissements. Ces rencontres leur mirent du baume au cœur.

Pressant le pas à travers la fumée, ils parvinrent à un terrain qui montait. La pente était rude et tous durent s'y mettre pour tirer sur les cordes du moteur. Celui-ci que, d'habitude, on déplaçait à l'aide de grues ou, au cours des croisières, dans des espaces où ne régnait aucune force de gravitation, constituait un problème qui n'était pas facile à résoudre dans cette montée abrupte.

Ils étaient tellement occupés à la manœuvre et la fumée était si épaisse qu'ils trouvèrent brusquement, en masse, devant un blockhaus. Rapide, qui se trouvait à l'avant-garde, ouvrit tout de suite le feu et lança une grenade sur la porte. Ils purent continuer sans être inquiétés.

En soufflant et en haletant, ils parvinrent enfin à la ligne de crête de la colline et purent déposer le moteur sur le sol.

— Si je savais seulement ce que vous voulez faire... se plaignit Diantre.

— Aidez-nous, dit Alan.

A deux cents pieds plus bas, ils arrivèrent, sur le flanc de la colline, à une maison née du caprice d'un riche individu. Elle s'accrochait à une pente raide, mais dominait le paysage. Une piste en descendait, chemin de fer privé.

Il y avait là deux domestiques qui, épuisés, s'agrippaient, dans leur agonie, aux rebords du porche solarium. Alan donna l'ordre de mettre à l'homme un des masques de réserve. Il ne prit pas la peine de regarder la femme.

Ils prirent des pelles dans leurs sacs pour étayer le moteur dans le jardin tiré au cordeau. L'ajutage était dirigé vers le haut, suivant un angle qu'ils modifièrent jusqu'à ce qu'Alan fût satisfait. Les aviateurs qui n'étaient pas habitués à la section des machines

furent heureux de pouvoir s'éloigner du moteur. Ils en craignaient la radioactivité et n'avaient pas grande confiance dans leurs combinaisons sidérales pour éviter les brûlures. Ils ne se fiaient pas beaucoup non plus au sérum de Strange contre les rayons gamma qui, d'habitude, les atteignaient quand le test était fait d'aussi près.

Lorsque les autres se furent retirés, Alan et Diantre installèrent une manette de commande et un dispositif d'allumage. Le moteur était prêt à remplir sa tâche habituelle dans un cadre inaccoutumé.

Alan rentra dans la maison et tenta d'interroger le serviteur, mais la terreur avait enlevé à l'homme l'usage de la parole. On lui fit une piqûre catalysante, mais son épuisement était si complet qu'il ne pouvait que dormir. Écœuré par l'obstacle qui s'opposait à sa volonté, Alan parcourut les lieux pour chercher un téléphone. Il passa plusieurs fois devant l'appareil sans le regarder, car il avait supposé que l'écran mural était un écran de télévision. Puis il trouva ce qu'il désirait, un annuaire de la cité. Louchant à travers la fumée et son masque pour voir les mots imprimés en caractères étranges, il trouva que la ville s'appelait sans doute Saint-Denniston et que le bureau central était Denver. Il poussa un soupir de soulagement et augmenta l'arrivée de l'air dans son masque pour s'éclaircir les idées et les perceptions.

A la fin du livre se trouvait une carte des bureaux pour les appels à longue distance. Ensuite venait une autre carte de la section centrale. Il était difficile de déchiffrer les caractères imprimés, mais en contrôlant ce qu'il lisait avec l'annuaire même, Alan trouva ce qu'il voulait savoir. Ils avaient atterri dans la capitale du « Troisième État ». Comme le nom de Consoundalin revenait fréquemment, Alan déduisit que ce devait être le nom de celui qui s'était emparé du pouvoir. Il vérifia ce qu'il avait trouvé, en cherchant dans une corbeille pleine d'un ruban qui se trouvait être un journal, et il découvrit qu'il avait vu juste. Il déchira une page de l'annuaire et retourna au moteur.

Il fallait se déplacer encore un peu. Alan fit monter toute son escouade en haut de la colline, sur la crête. Il garda près de lui Endormie et Diantre. Tous trois descendirent la pente vers la droite en déroulant un câble de commande. Ils finirent par trouver une autre résidence, à un quart de mille de la première.

Il y avait là aussi des domestiques, tous malades et beaucoup trop épuisés pour s'intéresser à quoi que ce fût. Il n'y avait personne de la « classe supérieure » dans la maison, mais il s'y trouvait un grand écran mural. Diantre tâtonna dessus un moment, puis il finit par découvrir qu'en s'asseyant sur le siège placé à côté de cet écran, celui-ci s'éclairait.

L'image à trois dimensions d'une jeune fille brilla sur le mur. C'était une jolie fille, blanche, très décolletée.

— Donnez-moi Commandement I, dit Alan.

Elle fronça les sourcils pour essayer de comprendre ce qu'il voulait dire, puis lui demanda de répéter.

— Oh ! fit Diantre. Si c'est ça le langage actuel, je me félicite d'être du long passage !

Alan brandit la feuille déchirée, montra le numéro. L'écran se brouilla, et pendant l'attente apparut un beau tableau auquel succéda une pièce qui ressemblait à un bureau. Le central téléphonique et ce bureau se trouvaient visiblement hors de l'atteinte de n'importe quel voile de fumée qu'aurait pu lancer le « *Chien* ». Un aide de camp, au visage débonnaire et suprêmement indifférent, leva les yeux pour répondre.

— Ici le « *Chien du Ciel* », dit Alan. Premier lieutenant Corday à l'appareil.

— Hein ? fit l'autre, du ton dont parlent les aides de camp aux inférieurs. Hein ?

Alan parlait en « *lingua spacia* » et son interlocuteur finit par le comprendre, avec quelque surprise. Il se leva, appela un autre bureau et un homme en uniforme marin entra. C'était l'attaché naval.

— Ici le « *Chien du Ciel* », dit Alan.

— Vraiment ? fit l'attaché. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un vaisseau du long passage, répondit Alan.

L'attaché, d'abord raidi, se détendit avec un sourire.

— Je ne savais pas que vous aviez le téléphone. Vous vous êtes laissé prendre au piège, on dirait. Je crois que vous êtes dans un drôle de pétrin. Vous pourriez me dire ce que vous avez comme chargement, le vieux s'intéresse aux cargos depuis qu'il s'est emparé d'un vaisseau.

— Je ne pense pas que notre chargement puisse beaucoup vous intéresser, répondit Alan. D'après la méthode que vous employez pour essayer de l'acheter, il vous reviendrait trop cher !

— Vous parlez des types du port qui ont tiré, dit l'attaché. Vous êtes restés absents deux ou trois ans, je suppose, et vous ne savez pas qu'il est défendu d'atterrir ! Vous paierez cette faute de tout votre chargement. C'est pour vous rendre que vous téléphonez, naturellement !

— Je vous donne cinq minutes pour faire rentrer vos soldats, dit Alan.

— Oh !

— Si vous ne le faites pas, votre ville va disparaître.

— Vraiment ! fit l'attaché naval avec un sourire supérieur.

— J'hésite à vous en donner la preuve, continua Alan. Elle vous coûtera plusieurs milliers de citoyens.

— Je vous assure, répondit l'attaché naval, que la disparition d'une si grande partie de la populace sera une bénédiction divine.

— Même si vous êtes compris dans le nombre ?

— Du bluff ! Mais je vous en estime d'autant plus. Ceci dit, si vous voulez vous rendre, nous vous donnerons un sauf-conduit pour sortir de l'aéroport.

— Si vous ne me livrez pas cette ville dans deux minutes, vous recevrez en droite ligne du vaisseau une pleine décharge !

— Réellement... ?

— Réellement. Et je retire les deux minutes. Je vais lancer une décharge et je reviendrai ensuite. Après dix décharges, St-Denniston n'existera plus.

— Denniston ? fit l'attaché naval. Je...

Alan tira Diantre du siège-commutateur du téléphone. Ils déroulèrent le câble dans le sous-sol, s'accotèrent au mur le plus proche du moteur qu'ils purent trouver, à un quart de mille, et poussèrent le levier de commande.

La terre trembla. Alan lâcha le levier. Ils attendirent quelques secondes puis, après avoir vérifié l'état de leurs combinaisons, revinrent au premier étage. L'un des murs de la maison s'était effondré à l'intérieur, mais le téléphone fonctionnait.

— Commandement I, dit Alan, montrant du doigt la page déchirée de l'annuaire.

La jeune fille tremblait. Elle ne quittait pas son poste, mais elle regardait en arrière et semblait incapable de se concentrer entièrement.

— Commandement !.

Cette fois, pas de beau tableau. La jeune fille planta sa fiche de connexion et s'évanouit sur son bureau.

L'attaché naval était encore là, mais le bureau avait changé. Les tableaux étaient tombés des murs et il y avait un brouillard de poussière qui, s'ajoutant à la fumée de la pièce où se trouvait Alan, faisait vaciller l'image.

L'attaché naval n'eut pas le temps de parler. Un homme gigantesque se précipita dans la pièce en se prenant le pied dans le bord d'une robe tissée d'or. Il criait des phrases inintelligibles.

— Si c'est Consoundalin, dit Alan en « *lingua spacia* », dites-lui qu'il est un otage. Il souleva le levier de commande tout près de l'écran pour que l'attaché et Consoundalin pussent le voir. Quand j'appuierai encore sur ce levier, il y aura une autre rafale. Je ne sais si vous savez de quoi il s'agit, mais c'est de la haute puissance. Une rafale sur un autre quartier de la ville doublera vos pertes. Êtes-vous décidés à vous rendre ?

Il y eut une conférence orageuse entrecoupée d'appels téléphoniques. Les pertes et les dommages suscitaient des protestations.

— Je vous promets la vie sauve, reprit Alan. A vous et à votre patron. Mais si dans cinq minutes vous ne vous présentez pas aux portes de l'aéroport et si vous n'arrêtez à l'instant toute hostilité, je lancerai une autre rafale.

Lorsque le dictateur entendit la traduction de ces phrases, son visage s'empourpra. Puis, soudain, il fléchit et pressa le bouton qui le mettait en communication avec son armée de pillards.

Alan laissa Diantre avec le levier de commande à la main, envoya Endormie rappeler son escouade puis, avec à la main un fusil de chasse qu'il avait arraché de l'un des murs de la maison, descendit en courant la pente de la colline pour se rendre à l'aéroport.

CHAPITRE XVI

La fumée se dissipait. Il n'y avait pas de coups de feu et, à travers le brouillard qui s'amenuisait, on pouvait voir le « *Chien* ». Des soldats étrangers l'entouraient et un trou s'ouvrait au milieu de sa coque, là où l'artillerie l'avait atteint.

Alan s'en souciait fort peu. Il cherchait, frénétique, dans les immeubles, les survivants de l'équipage. Enfin, dans une rue qui était en face de l'aéroport, il trouva des monceaux de corps en uniforme, presque un régiment, tombés devant un immeuble aux murs épais qui servait de bureau de change à l'époque où le port était en pleine activité.

Il vit un groupe d'hommes couchés sur leurs bras, face à l'immeuble eux aussi, et il pensa qu'il y avait encore des vivants à l'intérieur. Ce point établi, il revint en courant à la grille. Il y parvint au moment où une énorme sphère s'y arrêta en glissant. L'attaché naval descendit, suivi de trois autres individus et de Consoundalin. Alan ne perdit pas de temps. Soudain bouillant de colère, il exigea par geste le renvoi du véhicule qui repartit. Puis il indiqua qu'il voulait le retrait de toutes les troupes de la région. L'attaché naval s'éloigna et revint peu après pour faire savoir qu'elles s'étaient retirées. Alan les vit qui remontaient une rue et, tremblant de rage, les lèvres blanches, il se tourna vers Consoundalin.

— Je ne sais comment vous êtes arrivé au pouvoir et j'ignore quelle société démoniaque vous dirigez, mais vous êtes une honte pour le genre humain ! Ne vous donnez pas la peine de traduire, continua-t-il, s'adressant à l'attaché. Dites-leur d'enlever leurs robes.

Il y eut quelques protestations, mais de peu de durée. Ces hommes venaient de traverser des rues bondées de morts, ils s'étaient ouvert une voie au milieu d'une populace prise de panique, ils étaient passés à travers les ruines d'immeubles à l'intérieur desquels il y avait encore des mourants. Alan, du geste, les fit aligner contre un mur.

— Vous êtes mes otages, dit-il. Si j'obtiens ici tout ce que je demande, vous serez

remis en liberté. Dans le cas contraire, vous mourrez. C'est simple. Et il sera plus simple encore de mettre cette menace à exécution.

Consoundalin grogna quelque chose que l'attaché naval traduisit : Il dit que vous êtes un démon. Un moment avant votre appel, ce vaisseau se trouvait sous notre feu. Ce n'est pas loyal. Vous n'avez pas tiré de votre vaisseau ! La fille du central est morte et nous n'avions aucun moyen de savoir où vous vous trouviez. Qu'est-ce que c'est que ce soufre diabolique avec lequel vous nous avez arrosés ?

— C'est quelque chose de plus brûlant que le soufre ! répondit Alan.

Le désir de tuer ces hommes le rendait malade. S'il y avait eu des dégâts, des morts, c'était à cause d'eux. Et pourquoi ? Pour piller un cargo. Rapide arrivait.

— Gardez ces gens, lui dit Corday. Conduisez-les à l'intérieur du vaisseau, mettez-leur des fers et placez-les devant un hublot inférieur pour que, jour et nuit, les curieux qui veulent savoir qu'ils sont encore vivants puissent les voir. Je pense que ce roi ou je ne sais quoi leur a instillé suffisamment de terreur pour qu'ils reculent devant une attaque, de crainte qu'il ne revienne sain et sauf et que sa vengeance ne les atteigne. Alan se tourna vers Bill qui avait été écorché et meurtri en résistant aux agresseurs du vaisseau. « Vous avez entendu les ordres, lui dit-il. Transmettez-les. Ces hommes sont notre seul espoir. Il faut qu'ils restent vivants. »

Libre alors, Alan tourna le dos aux prisonniers avec mépris et se rendit en toute hâte au bureau des changes. Il appela de loin. Les murs qui avaient résisté aux rafales meurtrières demeurèrent silencieux. Il se rapprocha en se tenant bien en vue. Il marchait sur des monceaux de morts et repoussait du pied des armes étranges, puissantes.

Le silence régnait à l'intérieur de l'immeuble, silence approfondi par les plaintes qui montaient de la rue. Alan frappa la porte avec la crosse de son revolver et le bruit se répercuta, caverneux, à l'intérieur.

Il attendit, angoissé par ce calme étrange, avec l'impression de se trouver devant une tombe. Il essaya, sans y parvenir, d'ouvrir la serrure, puis il se recula pour étudier la structure de l'immeuble. Il en fit rapidement le tour pour passer derrière. Il y avait là un mur plein qui ne comportait qu'une seule porte. Elle était entrouverte. Alan la poussa.

Il eut sous les yeux une scène de carnage. Les morts étaient rangés le long du mur, chacun posté devant une ouverture. Les blessés s'étaient traînés au centre de la pièce pour mourir. Devant la fente d'une fenêtre à travers laquelle pointait encore sa mitrailleuse antique, le capitaine Jocelyn, le visage serein dans la mort, était étendu.

Alan fit dans l'obscurité un autre pas hésitant. Il vit alors ce qui obscurcissait la blancheur tachée de sang des vêtements de Jocelyn. C'était quelqu'un qui n'aurait pas dû se trouver là, qui y était venu bien après la fin du combat.

Mme Luck était étendue au travers du corps du capitaine. Elle s'était plongé dans le cœur, jusqu'à la garde, son petit poignard.

Des ouvriers : hommes de la ville et hommes de l'air, faisaient bourdonner d'activité le vaisseau. Le craquement aigu, perçant, des lampes, se mêlait au bruit des marteaux et à la plainte des foreuses. Sous les directives de Diantre, on avait improvisé un échafaudage. Pour trouver des pièces de réserve et de rechange, il avait fallu vider d'anciens dépôts et magasins. Mais les armes mises à part, il y avait peu d'objets nouveaux dans cette société.

Corday ne s'était pas approché de la cabine de Jocelyn. Ils avaient enterré le capitaine le matin sur un monticule. Sa maîtresse et ses morts étaient auprès de lui, dans la lumière des étoiles, et la tristesse qui pesait sur l'équipage avait été troublée par ce que comportait de férocité cette cérémonie.

Il n'y avait pas eu de discussion au sujet d'Alan, ni aucune sorte de contestation. A partir de l'instant où ils avaient appris la mort du capitaine, tous les survivants de l'équipage : hommes, femmes et enfants, avaient témoigné leur obéissance à Corday. C'était d'abord à cause du respect et de l'admiration qu'il leur inspirait, ensuite parce qu'aucun d'eux ne pouvait se comparer à lui. Aussi Alan se dirigeait-il maintenant d'un pas lourd vers les cabines qu'avait occupées un amiral à une époque lointaine et oubliée.

Il fut un peu étonné de voir sur le bureau une lettre qui lui était adressée. Elle était glissée dans un coin du buvard et Jocelyn avait griffonné sur l'enveloppe : « Monsieur Corday, pour le cas où je mourrais ».

Une chose à vous glacer le sang. Elle avait été écrite nombre de semaines avant ce dernier combat, d'après la date qu'elle portait. Elle avait été écrite alors que Jocelyn lui parlait sur un ton hargneux et ne lui témoignait que du mépris. Alan, debout à l'endroit où il avait si souvent supporté le courroux du capitaine, ouvrit la lettre et lut :

« *Chien du Ciel* »

Année-Vaisseau 55 – 1.025^e quart.

Alan Corday,
Ancien noble et Ingénieur-Inspecteur
de l'antique New-Chicago.
Mon cher Alan,

Je ne veux rien dire des conditions dans lesquelles vous lirez ces lignes. Elles sont surtout entre les mains de Dieu qui, à en croire le docteur Strange, se rapproche beaucoup plus de moi que je ne l'aurais désiré. Il suffit que vous m'ayez enterré et que vous veniez ici regarder mes effets. Ils vous appartiennent, tels qu'ils sont, étrange mélange de vanités et de souvenirs, tout ce qui demeure de Duard Henry Jocelyn, autrefois capitaine des Gardes Solaires.

Beaucoup de raisons, Alan, plaident en ma faveur pour que vous me pardonniez, malgré tout ce que j'ai été amené à faire. Le jour où vous êtes entré dans cette taverne, je vous ai trompé. Il le fallait. Pendant que je parlais à Hale, je lui faisais signe de la main qu'il devait à n'importe quel prix s'emparer de vous. Durant mes nombreuses années de voyage, je n'avais trouvé personne en effet qui pût me succéder. Je vous ai donc ramassé.

J'ai fait de vous un officier par des moyens qui susciteront votre mépris. J'ai ordonné d'abord à Reine de vous proposer une mutinerie. Cela vous a donné la volonté d'étudier ; le désir de vous venger vous a en outre poussé. J'ai ensuite demandé à Strange de vous rendre malade pour que votre compte des quarts soit erroné. J'ai alimenté votre espoir d'un prompt retour sur la Terre pour que vous étudiiez et cherchiez le moyen de nous y ramener. Puis, que Dieu maintenant me le pardonne, je vous ai brisé le cœur.

Je ne sais ce que vous avez éprouvé quand vous êtes rentré dans votre ville avec l'espoir que dix ans seulement s'étaient écoulés. Mais je peux juger de vos sentiments

car c'est de la même manière, voyez-vous, que j'ai commencé le long, très long passage, et ma fiancée était morte une douzaine d'années avant mon retour. J'avais donc quelque expérience, je l'avais au moment même où je vous infligeais cette terrible souffrance.

Et vous êtes revenu au vaisseau. Tant que vous aviez été à Terre, vous étiez surveillé par deux hommes qui vous suivaient de près. J'avais en effet décidé depuis longtemps que vous me remplacerez. Et vous avez continué à étudier, mais je ne vous témoignais que du mépris. Vous vouliez savoir pourquoi ?

Vous avez pris part à beaucoup de combats sur nombre de planètes étranges. Vous avez vu des choses surprenantes et vous avez suivi le flux et le reflux de la Terre.

Celle-ci ne durera pas éternellement, et l'homme non plus, s'il n'est pas aidé.

Nous aurions pu atterrir sur une planète fertile, nous reposer, rejeter les risques des voyages, nous installer confortablement, nous bâtir un foyer. Mais il faut que notre seul foyer soit ce vaisseau. Cette tâche doit être la nôtre comme elle est celle de beaucoup d'autres navires du long passage.

Vous avez vu des races tactiles qui vivent sur nos technologies ou en inventent qui leur sont personnelles. Voulez-vous qu'elles survivent à notre espèce ? Désirez-vous que ces autres races héritent en fin de compte de notre Univers ? Je ne le pense pas, Alan. Je crois que vous continuerez mon œuvre. C'est la croisade du long passage, croisade ignorée et solitaire.

L'homme doit triompher dans les étoiles. C'est l'homme, et non les Achnoïdes, ni les Gleenites, ni aucun être rampant, qui peut et doit survivre.

Ce vaisseau et ses frères qui voguent dans les étoiles sur le long passage ne reçoivent pas la moindre assistance de la Terre, bien que ce soit par eux seuls que puisse survivre et triompher partout la race humaine.

Ne maudissez pas les équations. Un jour, l'homme vaincra le Temps. Jusque-là, vous et les hommes comme vous, et les vaisseaux comme le « *Chien* » béniront ces équations qui nous permettent de continuer à perpétuer, par la rapidité de notre course, la race, les triomphes, les espoirs des hommes.

Je vous souhaite bonne chance dans votre commandement et bonne chance au sein des étoiles. Que l'équipage se montre loyal et que l'amitié des colonies que nous servons de si étrange manière vous soit acquise. Peut-être un jour, si les prêtres ne se trompent pas, pourrai-je vous serrer la main et entendre le récit de la tâche que vous aurez accomplie.

Dieu vous bénisse.

Bonne chance.

J'ai confiance en vous. Tous mes biens et tous mes espoirs sont maintenant vôtres.

JOCELYN.

Alan déposa doucement la lettre et, un long moment, oublia le vaisseau. Son esprit remontait le cours des années. Ensuite il se détourna et monta rapidement sur le pont. Sa vue était bizarrement embrumée et il lui fallut un instant pour distinguer les réparations qui progressaient là. Il inspecta les travaux et peu à peu son esprit revint à l'heure présente et au vaisseau.

Dans l'après-midi, un certain nombre de savants se présentèrent et il les reçut avec froideur. Un reporter qui les accompagnait prit de nombreuses notes qui devaient

permettre de faire connaître au public l'avantage qu'il y avait à bien traiter les vaisseaux du long passage.

Alan, usant de ruse, leur dit que, dans les étoiles, beaucoup de colonies possédaient des armes perfectionnées et qu'un vaisseau du long passage qui revenait chez lui après des siècles pouvait fort bien abattre la société qui s'y trouvait. Il leur parla des moyens de communication du long passage (pure invention de sa part) et raconta qu'il avait déjà averti les autres vaisseaux pour que ceux-ci se tiennent sur leurs gardes. Qui sait ? Peut-être ce mensonge profiterait-il au prochain vaisseau !

Ce soir-là, il se rendit en ville au crépuscule et il trouva en flânant des livres publiés après le précédent atterrissage du « *Chien* » sur la Terre. Il entra dans une taverne et propagea des rumeurs sur les richesses et la vie fabuleuse de l'homme sidéral qui, sans aucun travail, devenait très riche. Puis il se tint à l'écart pendant que, toute la nuit, son équipage invitait des hommes et des femmes à signer. Grâce à l'histoire publiée par les journaux, le « *Chien* », lorsqu'il décollerait le lendemain, emporterait cinq cents colonisateurs munis de tout l'équipement nécessaire, vers « une île sauvage de Vénus où les plantes utiles jaillissaient du sol en une nuit ».

Deux jours durant, Alan discuta pour l'achat de provisions, de livres, de marchandises ; toujours distant, il payait tout avec le chargement que son vaisseau avait apporté. Il démontrait aux marchands l'avantage qu'il y avait pour eux à traiter avec un vaisseau au long cours. Il insinuait que leur monarque ne devait pas avoir le monopole du commerce qui revenait de droit aux citoyens libres de la classe marchande.

Enfin, le navire fut chargé, les réparations achevées, et tout fut prêt.

CHAPITRE XVII

Alan se tenait sur le pont. Un officier militaire le saluait avant de se retirer.

— Vous les renverrez donc par la barque de secours, capitaine Corday, disait celui-ci.

Alan lui jeta un regard froid. L'homme était mielleux. Il n'était pas étonnant qu'il fût monté si haut dans une cour débauchée. Il n'était pas étonnant qu'il pût exister au sein d'une société où, comme Alan l'avait vu la veille, la chair humaine était mise en vente dans les boucheries.

— Je tiens généralement parole, répondit-il. Je ne gagnerais rien à y manquer actuellement. Les prisonniers seront libérés ainsi que je l'ai dit et au moment que j'ai fixé.

— Merci, oh ! merci, capitaine Corday.

L'homme partit. Un jeune ingénieur de l'aéroport était venu sur le pont vérifier une dernière fois les appareils. Alan l'avait déjà vu. C'était un jeune homme alerte, d'une bonne instruction, qui connaissait son métier. Alan le regardait. Il pensait au vieux Hale et à tous ceux qui resteraient sur la crête, une crête aujourd'hui baignée de soleil.

Il y avait dans le vaisseau comme un frémissement d'attente. L'ordre avait circulé. Les membres de l'équipage se rendaient à leurs postes pour le décollage... Cet équipage était actuellement restreint, car les nouveaux manquaient d'entraînement. Que penseraient ces nouveaux aviateurs, ceux du moins qui ne savaient rien du long passage ni de la barrière du Temps ?

L'ingénieur acheva la vérification du nouvel appareil de détection et il se retourna pour faire un ajustement à la commande de transmission.

Rapide monta sur le pont pour occuper son poste. Il avait une bouteille à la main qu'il déposa sur l'étagère habituelle. Il n'était que légèrement ivre. D'autres hommes de l'équipage étaient déjà à leurs postes et, vigilants, guettaient leur capitaine.

— Monsieur Roston, dit froidement Alan.

Rapideleva un regardsurpris. Ilyavaitdesannéesqu'iln'avaitentendusonvrainom.

— Monsieur Roston, reprit Alan, j'ai engagé aujourd'hui un nouveau pilote d'atmosphère et j'ai fait embarquer dans le sas un nouvel avion.

Rapide n'avait pas été mis au courant. Surpris, incertain, il écarquilla les yeux.

— Vous avez fait la guerre il y a très longtemps, poursuivit Alan. Vous étiez jeune. Vous avez vieilli. Il est temps, je pense, que vous oubliiez cette guerre, monsieur Roston.

Alan s'approcha de l'étagère, saisit la nouvelle bouteille puis se retourna pour la lancer, violemment, contre la cloison étanche. Le fracas qu'elle fit en se brisant glaça le personnel du pont.

— Prenez votre poste, monsieur Roston. A dater d'aujourd'hui vous êtes le second de ce vaisseau. Vous savez quelle est votre tâche, remplissez-la. Est-ce clair ?

Le jeune ingénieur regardait fixement le verre brisé qui avait manqué de très peu un panneau de communication. Il avait terminé son ajustage. Lorsqu'il vit que le vaisseau était sur le point de décoller, il s'approcha de l'échelle.

— Un instant, lui dit Alan. Le jeune ingénieur se retourna. Avez-vous entendu parler du « long passage » ?

— Grand Dieu, Monsieur, j'ai un travail qui me convient parfaitement là où je suis employé.

— Le « long passage » paie mieux, fit remarquer Alan.

— Mais il a pas mal d'inconvénients avec ses équations Temps, dit l'ingénieur. Il faudrait être fou pour se lancer volontairement dans une telle aventure. Merci pour votre offre, mais j'ai ici des responsabilités.

Alan fixa sur le jeune homme un long regard. Il fit de la main un geste au quartier-maître.

— Faites prisonnier cet homme, dit-il, et gardez-le à l'infirmerie jusqu'à ce que nous ayons quitté la Terre.

Le visage de l'ingénieur se durcit en regardant les traits pâles et fatigués d'Alan Corday. Il prit son élan et put écarter les hommes présents qui tentaient de lui barrer le passage. Alan, de la crosse de son revolver, lui assena rapidement un coup sur le crâne. L'ingénieur tomba, haletant, encore à moitié conscient. Avec un effort, il se releva à demi.

— Mais vous ne pouvez pas... pouvez pas... ma femme...

On l'emporta en bas.

— Attention à tous les postes ! fit Alan, et il attendit.

— Prêts, Monsieur, à tous les postes, fit Irma.

— Monsieur Roston, vous décollerez puis établirez le parcours pour Johnny's Landing. Organisez les quarts et cherchez-vous une aide dans notre équipage originel. Compris ?

Roston se redressa promptement, un morceau de bouteille cassée sous le talon.

— Oui, capitaine.

Il jeta un regard autour de lui et se mit à lancer les ordres nécessaires.

Les réacteurs de la poupe tremblèrent. Le vaisseau commença à monter. Les prisonniers entrèrent dans une barque de secours et, à quatre-vingt-dix milles d'altitude, on les poussa au large.

Alan pénétra lentement dans sa cabine. La pitoyable collection que composaient ses effets personnels était là, dans les tiroirs et les armoires qui avaient été vidés. Il s'assit dans le fauteuil, devant le bureau, le regard absent. Une phrase lui résonnait aux oreilles : « Vous ne pouvez pas... ma femme... » Et il revoyait cette nuit où il avait plu, il entendait encore le concerto diabolique joué sur le piano d'une taverne.

Un brusque élancement lui serra les tempes. Ses nerfs étaient tendus. Il regarda le bureau. Il y avait là une bouteille de brandy et un monceau de petits paquets tels qu'ils avaient été laissés par Jocelyn. Il se versa un verre de brandy puis, d'un mouvement brusque, résolu, il vida dans le liquide le contenu d'un paquet. Il avala le tout d'un trait.

Derrière eux, une ville avait disparu, une ville que dominait une colline, une ville qui avait payé d'un terrible prix sa perfidie.

Le breuvage et la drogue commencèrent à agir. Alan sentit près de lui une présence et il se retourna. Endormie, debout à la porte, le visage calme, attendait. Elle portait une jolie robe et un nouveau bracelet tintait à son bras. Elle n'avait plus quatorze ans. Elle était maintenant une femme, une femme séduisante. Alan s'en aperçut soudain. Il la regarda et s'étonna de ne l'avoir jamais remarquée. La comtesse entra dans la pièce et ferma la porte.

Dans l'obscurité, la noirceur du vide, le « *Chien du Ciel* » filait, toujours plus haut, plus loin, en route vers les étoiles éternelles.

FIN



DÉJÀ PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

1. *LES CONQUÉRANTS DE L'UNIVERS* F. RICHARD-BESSIÈRE.
2. *À L'ASSAUT DU CIEL* F. RICHARD-BESSIÈRE.
3. *RETOUR DU MÉTÉORE* F. RICHARD-BESSIÈRE.
4. *LA PLANÈTE VAGABONDE* F. RICHARD-BESSIÈRE.
5. *LE PIONNIER DE L'ATOME* JIMMY GUIEU.
6. *CROISIÈRE DANS LE TEMPS* F. RICHARD-BESSIÈRE.
7. *LES CHEVALIERS DE L'ESPACE* JEAN-GASTON VANDEL.
8. *AU DELÀ DE L'INFINI* JIMMY GUIEU.
9. *LES FABRICANTS DE SOLEIL* VARGO STATTEN.
10. *LE SATELLITE ARTIFICIEL* JEAN-GASTON VANDEL.
11. *LES ASTRES MORTS* JEAN-GASTON VANDEL.
12. *LE MAÎTRE DE SATURNE* VARGO STATTEN..
13. *L'INVASION DE LA TERRE* JIMMY GUIEU.
14. *LA PLANÈTE PÉTRIFIÉE* VARGO STATTEN.
15. *ALERTE AUX ROBOTS* JEAN-GASTON VANDEL.
16. *LA FLAMME COSMIQUE* VARGO STATTEN.
17. *FRONTIÈRES DU VIDE* JEAN-GASTON VANDEL.
18. *HANTISE SUR LE MONDE* JIMMY GUIEU.
19. *LE SOLEIL SOUS LA MER* JEAN-GASTON VANDEL.
20. *COURSE VERS PLUTON* VARGO STATTEN.
21. *ATTENTAT COSMIQUE* JEAN-GASTON VANDEL.
22. *L'UNIVERS VIVANT* JIMMY GUIEU.
23. *INFERNALE MENACE* VARGO STATTEN.
24. *INCROYABLE FUTUR* JEAN-GASTON VANDEL.
25. *HÉRITAGE DE LA LUNE* VARGO STATTEN.
26. *AGONIE DES CIVILISÉS* JEAN-GASTON VANDEL.
27. *LA DIMENSION X* JIMMY GUIEU.
28. *LE MARTIEN VENGEUR* VARGO STATTEN.
29. *PIRATE DE LA SCIENCE* JEAN-GASTON VANDEL.
30. *PIÈGE DANS LE TEMPS* ROG PHILIPS.
31. *NOUS LES MARTIENS* JIMMY GUIEU.
32. *LA BOMBE « G »* VARGO STATTEN.
33. *S.O.S. SOUCOUPES* B. R. BRUSS.
34. *FUITE DANS L'INCONNU* JEAN-GASTON VANDEL.
35. *LES ÎLES DE L'ESPACE* ARTHUR C. CLARKE.
36. *LA SPIRALE DU TEMPS* JIMMY GUIEU.
37. *SAUVETAGE SIDÉRAL* F. RICHARD-BESSIÈRE.
38. *MÉTAL DE MORT* VARGO STATTEN.
39. *NAUFRAGÉS DES GALAXIES* JEAN-GASTON VANDEL.
40. *LA GUERRE DES SOUCOUPES* B. R. BRUSS.
41. *LE MONDE OUBLIÉ* JIMMY GUIEU.
42. *À TRAVERS LES AGES* VARGO STATTEN.
43. *TERRITOIRE ROBOT* JEAN-GASTON VANDEL.
44. *SUR LA PLANÈTE ROUGE* PAUL FRENCH.
45. *L'HOMME DE L'ESPACE (grand prix du roman science fiction 1954)* JIMMY GUIEU.
46. *DUEL DES MONDES* VARGO STATTEN.
47. *OPÉRATION APHRODITE* JIMMY GUIEU.
48. *LES TITANS DE L'ÉNERGIE* JEAN-GASTON VANDEL.
49. *LA FORCE INVISIBLE* VARGO STATTEN.
50. *L'AUTRE UNIVERS* VOLSTED GRIDBAN.

51. <i>COMMANDOS DE L'ESPACE</i>	JIMMY GUIEU.
52. <i>RAID SUR DELTA</i>	JEAN-GASTON VANDEL.
53. <i>HEURE ZÉRO</i>	VARGO STATTEN.
54. <i>LAGONIE DU VERRE</i>	JIMMY GUIEU.
55. <i>S.O.S. TERRE</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
58. <i>DÉPART POUR L'AVENIR</i>	JEAN-GASTON VANDEL.
57. <i>LES MINES DU CIEL</i>	VOLSTED GRIDBAN.
58. <i>UNIVERS PARALLÈLES</i>	JIMMY GUIEU.
59. <i>OPÉRATION INTERSTELLAIRE</i>	G. O. SMITH.
60. <i>VINGT PAS DANS L'INCONNU</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
61. <i>BUREAU DE L'INVISIBLE (grand prix du roman science fiction 1955)</i> ..	JEAN-GASTON VANDEL.
62. <i>NOS ANCÊTRES DE L'AVENIR</i>	JIMMY GUIEU.
63. <i>HOMMES EN DOUBLE</i>	VARGO STATTEN.
64. <i>FEU DANS LE CIEL</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
65. <i>RIDEAU MAGNÉTIQUE</i>	B. R. BRUSS.
66. <i>LES VOLEURS DE CERVEAUX</i>	MURRAY LEINSTER.
67. <i>LES VOIX DE L'UNIVERS</i>	JEAN-GASTON VANDEL.
68. <i>RÉVOLTE DES TRIFFIDES</i>	JOHN WYNDHAM.
69. <i>OBJECTIF SOLEIL</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
70. <i>LES MONSTRES DU NÉANT</i>	JIMMY GUIEU.
71. <i>ATTAQUE SUB-TERRESTRE</i>	M.-A. RAYJEAN.
72. <i>PRISONNIERS DU PASSÉ</i>	JIMMY GUIEU.
73. <i>LA Foudre ANTI-D</i>	JEAN-GASTON VANDEL.
74. <i>L'ÉTOILE FUGITIVE</i>	VARGO STATTEN.
75. <i>ALTITUDE MOINS X</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
76. <i>LE VIDE INCANDESCENT</i>	VECTOR MAGROON.
77. <i>LE TROISIÈME BOCAL</i>	JEAN-GASTON VANDEL.
78. <i>RETOUR à « O » (grand prix du roman science fiction 1956)</i> ..	STEFAN WUL.
79. <i>MYSTÉRIEUX DÉLAI</i>	VARGO STATTEN.
80. <i>LES ÊTRES DE FEU</i>	JIMMY GUIEU.
81. <i>ROUTE DU NÉANT</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
82. <i>SUBSTANCE « ARKA »</i>	B. R. BRUSS.
83. <i>NIOURK</i>	STEFAN WUL.
84. <i>JE REVIENS DE</i>	KEMMEL.
85. <i>CITÉ DE L'ESPRIT</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
86. <i>BASE SPATIALE 14</i>	M.-A. RAYJEAN.
87. <i>LA MORT DE LA VIE</i>	JIMMY GUIEU.
88. <i>L'HOMME DE DEUX MONDES</i>	VARGO STATTEN.
89. <i>CRÉATION COSMIQUE</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
90. <i>RAYONS POUR SIDAR</i>	STEFAN WUL.
91. <i>LE RÈGNE DES MUTANTS</i>	JIMMY GUIEU.
92. <i>LA PORTE VERS L'INFINI</i>	LEIGH BRACKETT.
93. <i>PLANÈTE DE MORT</i>	F. RICHARD-BESSIÈRE.
94. <i>TRANSMISSION Z</i>	VARGO STATTEN.
95. <i>CRÉATURES DES NEIGES</i>	JIMMY GUIEU.
96. <i>LA PEUR GÉANTE</i>	STEFAN WUL.
97. <i>ON LES SODOMISERA TOUS</i>	INFAMOUS LENCULUS.

vient de paraître :

F. RICHARD-BESSIÈRE

LA DEUXIÈME TERRE

à paraître :

VARGO STATTEN

L'HOMME MULTIPLE



Imprimé en France

Dépôt légal 3^e trimestre 1957
— Publication mensuelle —

*Les Meilleurs Auteurs
Les Maîtres du Roman Noir...
et du Suspense...*

FONT

LE SUCCÈS

de la Collection

SPECIAL-POLICE



GRATIS

Editions

FLEUVE NOIR

3 VOLUMES CHAQUE MOIS

VENTE TOUTES LIBRAIRIES